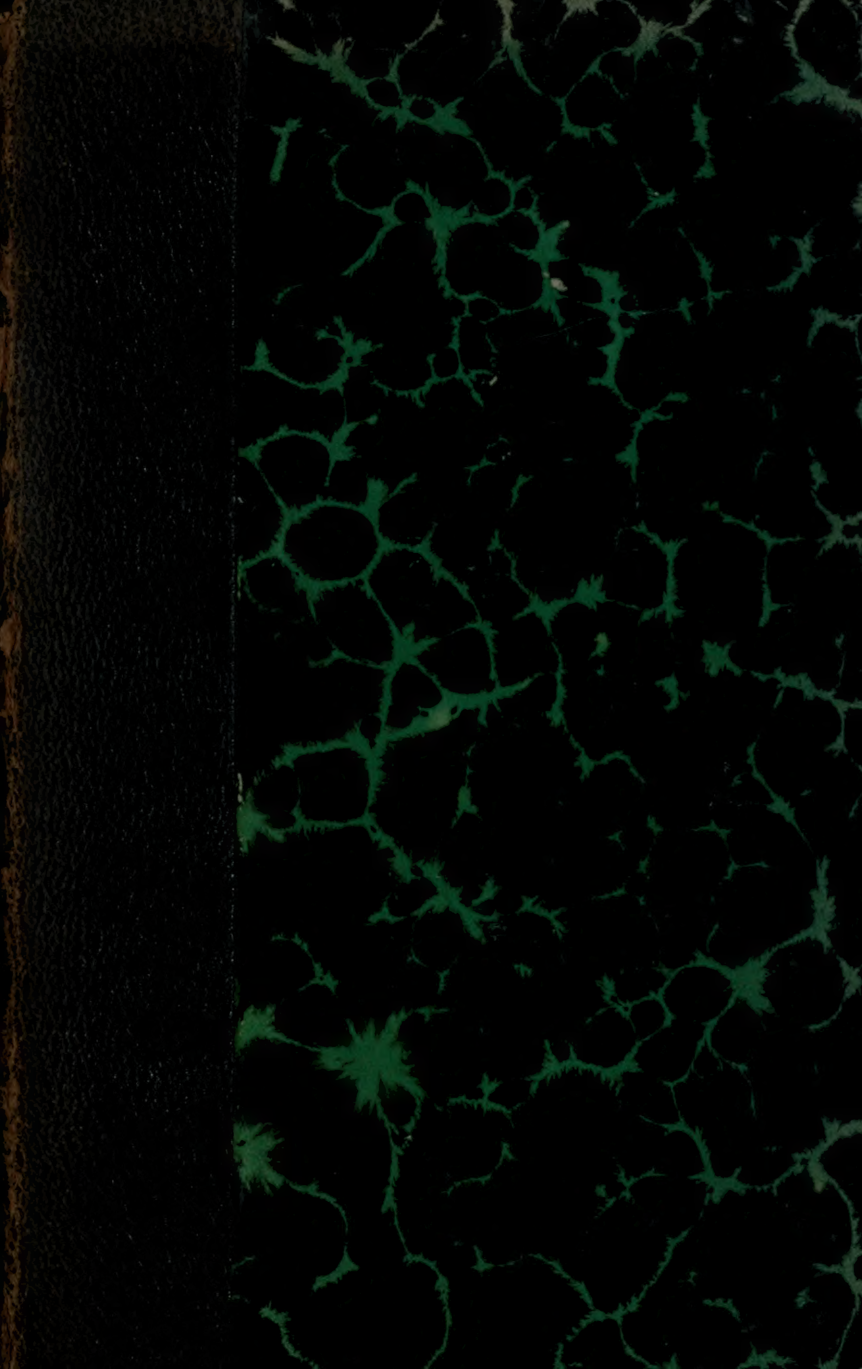
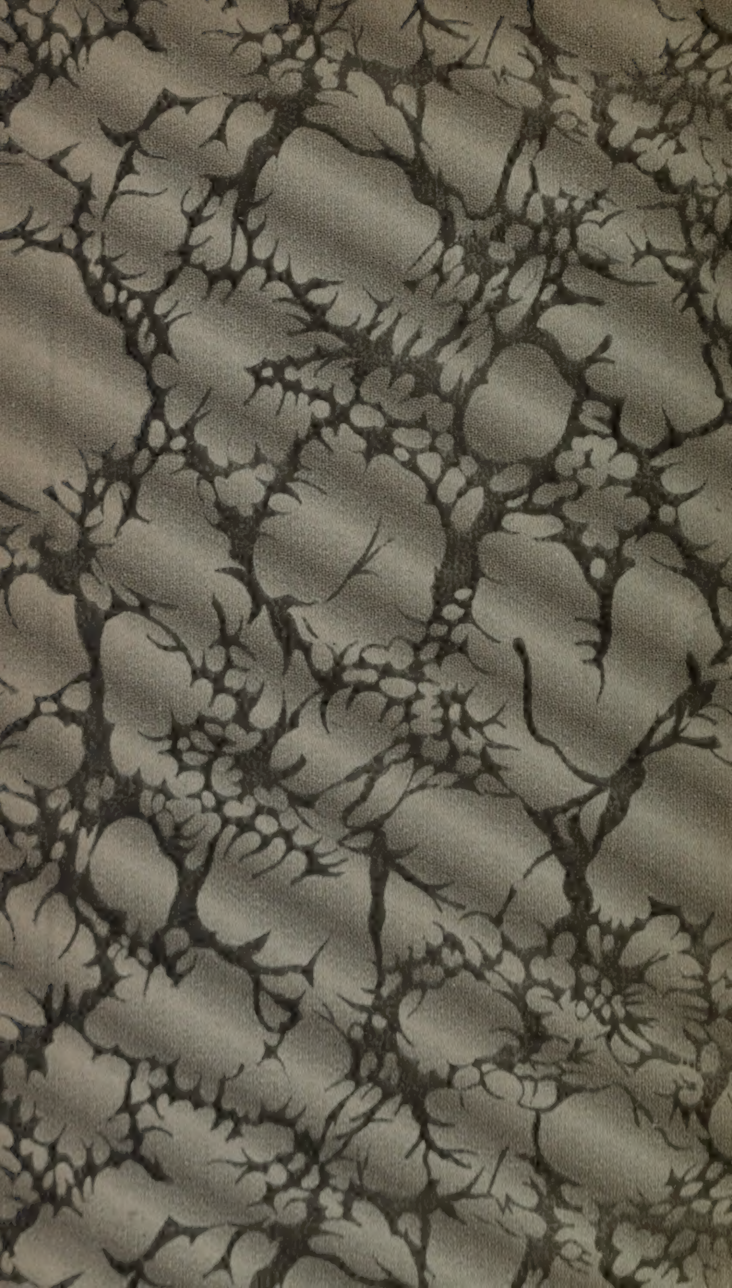
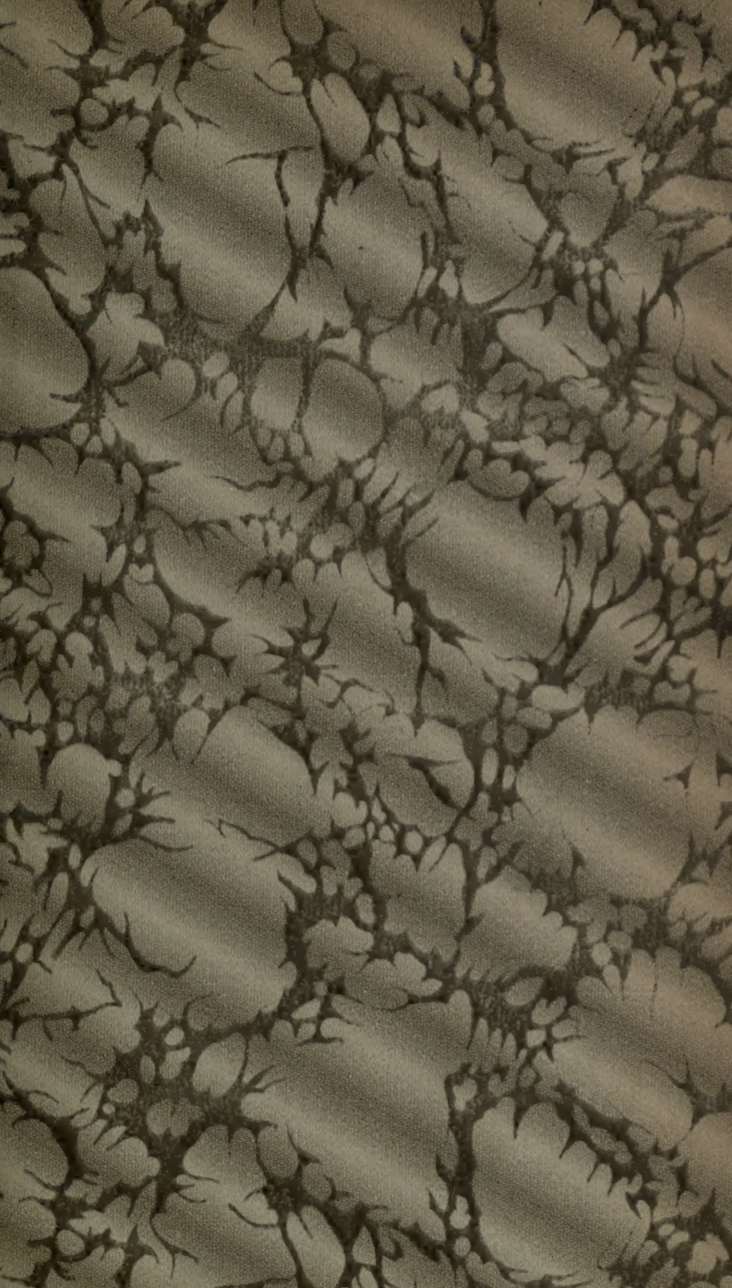






THÉATRE COMPLET

XII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinquante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50
et cent cinquante exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 51 à 200

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

Chez le même éditeur :

LA TENDRESSE. — L'HOMME A LA ROSE.
VERS PRÉFÉRÉS.

THÉATRE COMPLET

Tome I : LA LÉPREUSE. — L'HOLOCAUSTE.
Tome II : LE MASQUE. — L'ENCHANTEMENT.
Tome III : RÉSURRECTION. — MAMAN COLIBRI.
Tome IV : LA MARCHE NUPTIALE. — POLICHE.
Tome V : LA FEMME NUE. — LE SCANDALE.
Tome VI : LA VIERGE FOLLE. — LE SONGE D'UN SOIR D'AMOUR. — LA DÉCLARATION.
Tome VII : LE PHALÈNE.
Tome VIII : L'ENFANT DE L'AMOUR. — NOTRE IMAGE.
Tome IX : LES FLAMBEAUX. — LES SŒURS D'AMOUR.
Tome X : L'AMAZONE. — L'ANIMATEUR.
Tome XI : L'HOMME A LA ROSE. — LA TENDRESSE.

Pour paraître prochainement :

L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.

HENRY BATAILLE

THÉATRE COMPLET

XII

LA POSSESSION
LA CHAIR HUMAINE

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS

LA POSSESSION

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, le 22 décembre 1921,
au Théâtre de Paris.

PERSONNAGES

	MM.
Serge de Chavres	Capellani.
Max Bignon	P. Bernard.
Duc de Chavres	Mauloy.
Argiano	Varnel.
Emile	C. Reschal.
Joussaud	Lebrey.
Zaki	R. Blus.
Santiago	Resti.
Louis	Cornély.
Un Maître d'hôtel	Gercourt.
	Mmes
Jessie	Y. de Bray.
Passerose	Sylvie.
Madame Cordier	Lender.
G. Bignon	Clarel.
Mady	M. Gipsy.
Colette	Godard.
Georgette	Picco.
Julie	Ribe.
	MM.
Un Valet de chambre	Delaporte.
Un Chauffeur	Lanjallay.

LA POSSESSION

Heureux les auteurs qui, séduits par une situation dramatique, accueillent et traitent « le beau sujet » de rencontre, sans souci de plus impérieuses suggestions ! Leur tâche est sans doute souriante ; ils connaissent le plaisir du caprice imprévu. Personnellement, je fais partie de ces écrivains qui, obéissant à un plan général, considèrent leurs ouvrages, non point chacun isolément, mais d'ensemble, dans leurs relations entre eux ou dans leurs antithèses. Le public, lui, juge la pièce qu'on lui présente (il serait bien empêché d'ailleurs de faire autrement !) ; il se soucie fort peu que notre point de vue d'auteur diffère du sien et qu'une héroïne nouvelle soit, à nos yeux, le complément ou le contraste même d'un personnage précédent... Cependant, nous poursuivons une recherche globale ; nous sommes hantés plus ou moins par certain idéal, par une idée autour de laquelle pivotent nos ouvrages. Cet idéal, cette recherche opiniâtre suscitent en nous des différences de points de vue, qui se renouvellent incessamment, en agrandissant notre champ de conscience et d'observation ; ils stimulent l'imagination et cet esprit de philosophie, dont il est difficile aux œuvres d'art de se passer. Mais, dans ce cas, quelle est la méthode de travail et d'inspiration qui en résulte pour nous ? Celle-ci : c'est que

nous ne partons pas d'une observation ou d'une donnée purement accidentelle ; pour parler le langage cher aux critiques, nous procédons toujours de l'idée au fait, et non point du fait à l'idée. En ce qui me concerne, depuis vingt-sept ans que je donne régulièrement des œuvres de théâtre, je n'ai jamais fait autrement. Une fois que la pensée fondamentale du drame s'est imposée à mon esprit, j'en cherche la démonstration dans la vie courante. Le document humain me fournit tout de suite d'amples et très diverses illustrations. De ce document, se dégagent, peu à peu, les caractères, l'individualité de chacun des personnages, et ce n'est que lorsque idées et caractères se sont conjugués que l'intrigue proprement dite apparaît ou se précise. Je m'efforce alors à essayer de la rendre claire, symbolique en ses moindres parties. Je tâche que le plus d'idées universelles soient contenues dans un minimum de faits particuliers, tous pris dans la réalité, et c'est là une formule toute homéopatique : « faire tenir le plus d'infini possible dans une dose réduite et concentrée ». Qu'une larme provoquée dans l'œil du public, par une action brutale ou immédiate, ouvre en son esprit, et presque à son insu, des au-delà d'idées et de sentiments qui l'amènent jusqu'à notre pensée profonde, jusqu'à notre zone de rêverie ! Le difficile est de parvenir à ce résultat-là, et, pour l'atteindre, il ne faut guère se fier qu'à l'émotion et à la sincérité avec lesquelles on écrit !... Mais, en tout cas, erronée ou non, ma conviction a toujours été celle-ci : nous ne devons jamais agrandir un fait, un sujet ; j'estime que c'est là un détestable procédé de dilution ; il faut, au contraire, réduire une idée vaste, la tremper dans la nature et trouver en elle son application, sa démonstration, en un mot sa syn-

thèse. Le reste est littérature — c'est-à-dire ne concerne plus du tout le théâtre !

Certes, en procédant de cette manière, je puis faire fausse route, mais on conçoit que, dans ces conditions, le facteur « succès » ne soit pas la raison qui détermine le choix de tel ou tel sujet. Ceux qui obéissent à une méthode de ce genre sont résignés, par avance, à ce que telle pièce porte moins que telle autre sur le public, et j'ai été, par exemple, tout le premier, étonné que *L'Homme à la Rose* connût une carrière presque égale à celle de *La Tendresse*, alors que je n'attendais guère plus d'une vingtaine de représentations.

Bernard Shaw a bien compris cette fatalité du sujet, et il a très heureusement divisé ses productions en deux catégories : pièces plaisantes et pièces déplaisantes.

LE DRAME DE LA JEUNESSE

Je ne veux point préjuger ici dans quelle catégorie il faudrait placer *La Possession*. Le public en décidera. Il est un fait certain, c'est que je devais écrire cette pièce. Pour quelqu'un qui étudie les manifestations de l'amour dans les consciences, il n'était pas possible d'éluder un sujet aussi fondamental, aussi « vital », si j'ose m'exprimer ainsi. Je me réservais de l'écrire quelque jour et il faisait partie de mon programme. Il vient à son heure.

Qu'est-ce que *La Possession* ? Oh ! c'est bien simple !

C'est, sous son aspect moderne, dans sa vérité d'aujourd'hui, mais réduit aux lignes essentielles,

le drame de la Jeunesse, le vieux thème éternel de Héro et Léandre, Tristan et Yseut, Roméo et Juliette, Manon et des Grieux. Le couple par destination, la loi du printemps qui unit la jeunesse à la jeunesse, l'élan nuptial, l'éclosion de la corolle... Chose curieuse, ceux qui se sont inspirés de ce thème éternel, ou du moins ceux qui l'ont traité de main de maître, ont compris que, pour lui donner toute sa beauté, il fallait le traiter en drame et non en idylle, en douleur et non en joie ! Dans la vie elle-même, il n'est pas de sujet, en effet, plus douloureux, plus tragique... Dès que pousse le lis, dès que s'épanouit la fleur, dès que bondit sur terre la jeunesse animale, des forces bonnes et mauvaises, des volontés de destruction ou de possession se mettent en marche vers cette nativité. Elle devient, tout à coup, dans la nature, le but, l'aliment convoité. Autour d'elle gravite et se rue le désir de la Faim. Devant cette lutte qui s'organise autour d'elle, la jeunesse n'est guère qu'une proie terriblement exposée. Elle n'a, pour se défendre et triompher, que sa force nue et naturelle. Si la fleur échappe communément à la serpe, à la main, à la chenille, l'animal ou l'être humain n'échappe guère aux lois de compétition et de lutte qui naissent du désir. A l'exemple de ce qui se passe dans les forêts, dans les champs, dans l'air, partout où il y a liberté, l'instinct humain ourdit ses trames autour de la virginité et de la jeunesse. Aussitôt qu'apparaît la beauté intacte, inviolée, la chasse et la guerre préparent leur hallali. Dans cette grande parturition universelle, que de bonheurs, que de victoires joyeusement remportées !... Mais aussi que de drames et quel carnage de la beauté ! Que de jeunesse et d'amour flétris, succombant à la lutte elle-même, assassinés par le simple ha-

sard des circonstances, par la misère, source inféconde de tous les renoncements, par le vice et le mal ! L'offense au printemps, l'insulte à l'avril, quel crime, et quel crime banal, sempiternellement renouvelé ! Presque partout d'ailleurs où le couple jeune se forme et se hausse, au moment même où il va atteindre la branche élevée du bonheur, le poignard se glisse, la haine des Capulet aiguise ses armes, et, même dans la simple idylle, le bouc lubrique tente le rapt de Daphnis... Sans compter que la jeunesse n'a pas à subir que des assauts extérieurs. C'est en lui-même aussi que l'amour porte sa destruction. On tue toujours ce qu'on aime, disent les psychologues. On le tue par avidité, par soif inassouvie (posséder, c'est déjà détruire !), mais on le tue aussi par simple inexpérience de la vie, par incompréhension, parce que la jeunesse précisément est ignorante de sa force, doute de sa suprématie. On le tue par veulerie, par peur de souffrir, d'aimer, par lâche prudence et, le plus souvent, par simple nécessité !... Ce dernier cas est le plus répandu et ce n'est pas le moins mélancolique, hélas !

LA FEMME DANS LA MÊLÉE

Dans la grande mêlée sociale, en effet, combien d'êtres, combien de femmes surtout, dépendent assez d'elles-mêmes pour réaliser leur destinée ? Reconnaissons-le sincèrement, à l'heure actuelle, il n'y a pas encore pour une femme, si elle n'est artiste, savante ou rentière, la possibilité de vivre d'une vie indépendante et élevée. Prétendre le contraire, c'est mentir. Pour la plupart des femmes, la grande, l'unique ressource, c'est

le mariage ; mais le mariage est-il à qui le veut, ou à qui le peut ? Je ne parle pas des privilégiées à qui échoit la félicité de l'amour et de la richesse par droit de naissance, je parle de ces malheureuses innombrables, auxquelles la société refuse la place ambitionnée, et qui ne peuvent la trouver que dans la prostitution légale ou illégale. La loi de la femme devant ses maîtres, est encore d'être « possédée », dans toute la force du mot, physiquement, moralement. Je ne dis pas qu'elle soit serve, mais seulement qu'elle est la satellite de l'homme. Elle est annexée au règne et au royaume de l'homme. Son âme s'absorbe en la sienne. Il n'y a pas lieu de développer ici une vérité première aussi incontestable, mais ce ne serait pas la peine de croire aux buts idéals de l'humanité, si nous ne placions pas au nombre de ces buts la libération de la femme. Elle connaîtra peut-être un jour, dans une société moins hypocrite et moins livrée aux instincts de possession totale dérivée des âges primitifs, l'indépendance et une liberté qui rendront son célibat, la disposition de son être, moins suspects qu'ils ne le sont aujourd'hui... Puisse la lecture d'une œuvre comme *La Possession* devenir absolument oiseuse et même incompréhensible à nos arrière-petits neveux.

De ces réflexions, il ne faudrait pas conclure que *La Possession* soit une pièce le moins du monde sociale, ou dont le sujet pivote autour du féminisme... Loin de là et pas le moins du monde. J'exprime ici des idées presque extérieures à une pièce qui ne conte qu'une histoire d'amour après mille autres. Je ne crois pas à la pièce sociale proprement dite, pas plus que je ne crois à la pièce « à thèse ». Le théâtre étant œuvre d'art, et non chaire ou tribune, ne doit rien prouver et ne peut rien

prouver. Il suggère, voilà tout, parce qu'il est à l'image de la vie. Je pense seulement que toute œuvre quelque peu humaine, ou généreusement méditée, doit avoir des prolongements dans toutes les directions de l'idée. Par conséquent qu'elle ne saurait se soustraire à certaines préoccupations sociales qui sont notre devoir. Les œuvres de nos maîtres ont toujours apporté leur contribution à la vie morale de leur temps, même et peut-être surtout quand elles n'apparaissaient pas chargées de revendications et d'idéologie. Il y a en effet autant de nitroglycérine dans ces belles œuvres françaises qui ont nom *Tartufe*, *Le Mariage de Figaro* et que dans *L'Ennemi du Peuple*. Comme je le disais tout à l'heure, c'est sous sa forme succincte, appliquée, dans sa simplesse, qu'une idée vraiment active peut faire son chemin. Seulement, comme le disait le peintre Renoir, rien n'est plus déconcertant que la simplicité ! Tout le monde ne peut pas la comprendre et tant d'esprits supérieurs se méprennent sur son compte en confondant platitude et simplicité ! Je suis de plus en plus persuadé que le poète, dans ce commencement de siècle, qui a tant abusé de criticisme, de l'analyse et de l'esthétique, doit aller à la grande simplicité, à la synthèse et viser le cœur de la foule, du grand troupeau souffrant. Estimer que moins l'idée est accessible aux simples plus elle est élevée, c'est une superstition littéraire bien naïve. C'est aussi un blasphème !

Nous ne sommes plus le siècle des professeurs, des pédants et des théoriciens. Nous serons le siècle de la vie ou nous ne serons rien et l'idée la plus haute, la plus belle, si elle n'est pas humanisée, n'est que souffle et néant !...

« DERRIÈRE LES POUPÉES !... »

La radieuse conception de la religion catholique, c'est que l'Idée suprême, c'est-à-dire Dieu, ait été obligée, pour sauver le genre humain, de se faire chair, de se mettre à la portée de la créature, de partager ses vicissitudes et l'infériorité de sa substance... Ah ! la grande face de la Mort, les formidables leviers de haine et de ruine ont bouleversé notre planète en son été ! L'âme humaine palpite, souffre, espère, la chair aussi !... Quittons les cercles froids de la pensée, délaissons les passe-temps intellectuels et mesquins d'autrefois !... Soyons humains, soyons simples, soyons francs, soyons vrais ! Brisons les tours d'ivoire et visons droit à ce pauvre cœur fraternel des hommes, si éprouvé et toujours si abusé !... Le pouvons-nous ? Mais oui, je le crois sincèrement, et dans tous les arts. En tout cas, grâce à deux antennes sensibles dont il a le privilège, le poète, lui, possède le sens humain et le sens de l'infini, deux forces conductrices qui lui permettent d'avancer en fouillant du regard les profondeurs. C'est un don que lui ont, de tout temps, conféré les dieux. Eh bien ! qu'il le mette plus que jamais en activité. L'heure le veut. Son premier devoir est de frapper aux portes des âmes en criant : « Voyez, voyez ! La route est longue encore, mais qu'elle est belle ! Comme c'est bien de ce côté qu'il faut aller, vers les lumières qui s'appellent justice, pitié, amour et paix... Ah ! nous en sommes loin ? En marche tout de même ! Voyez !... Moi je ne suis que le vieux et modeste montreur de marionnettes. Mon rôle est bien limité, mais regardez tout de même. Oui, je sais,

ce sont toujours les mêmes personnages que je vous apporte, du fond des âges... Il y a pourtant des différences ! Voyez, par exemple, ce personnage principal. Autrefois il s'appelait le gendarme, aujourd'hui je l'appelle, la nature. Au fond, c'est la même chose, j'entends bien ; tout de même regardez comment il dirigera la pièce et comment il triomphera au dénouement. Les autres, ce sont les créatures et le bâton. Voyez ! voyez !... la pièce est banale et simple, mais voyez à travers elle, je vous en supplie, je vous en conjure ! Voyez plus loin que les portants. Voyez la route vers laquelle, quand ils ont quitté le guignol, se dirigent les personnages. Et en marche de ce côté, à la sortie du théâtre !... En marche, derrière les poupées !... »

Henry Bataille.

Cette note a été antérieurement publiée dans le journal *Excelsior*, du jeudi 15 décembre 1921, sous le titre : La générale de ce soir au théâtre de Paris. — A propos de *La Possession*, par M. Henry Bataille.

LA POSSESSION

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une villa à Malmaison, sur la hauteur. Une grande pièce vitrée attenant à un perron assez bas. Vue sur la vallée de la Seine. Quelques silhouettes de châtaigniers massifs au dehors. L'intérieur de la villa est élégant, sans plus. Cretonnes. Piano. La villa des environs de Paris, pleine de souvenirs d'un luxe un peu arriéré et exagérément féminin.

Au lever du rideau, autour d'une table ronde, qu'on sent devoir être à l'occasion une table de salle à manger, Madame Bianca Cordier, une ancienne jolie femme de quarante-cinq ans, cause avec son notaire.

SCÈNE PREMIÈRE

BIANCA, JOUSSAUD

BIANCA

Enfin, ai-je le droit, malgré les hypothèques, de louer à long bail la propriété ? Voilà surtout ce que je voulais vous demander aujourd'hui.

JOUSSAUD

Un bail de combien ?

BIANCA

De vingt-cinq ans, pour les trois mois d'été. Je recevrai annuellement six mille francs. Ça me sortirait un peu d'affaire.

JOUSSAUD

Vous en avez le droit absolu... Mais permettez-moi de vous faire observer que six mille francs pour une propriété comme la vôtre, ce n'est pas considérable. Vous n'avez pas avantage à vous engager pour une durée aussi longue.

BIANCA

Ce renseignement m'était nécessaire, car, figurez-vous, au moment de conclure, l'agence Mazeaux, de son côté, m'a fait hier une proposition extraordinairement plus élevée : quinze mille francs pour la saison. Quinze mille !

JOUSSAUD

C'est un chiffre !

BIANCA

N'est-ce pas ? Vous concevez que cette proposition me rende perplexe ! D'un autre côté, que voulez-vous ? l'idée d'un long bail constitue une sécurité et, dans l'état actuel de mes affaires !... Puis, je vous avoue que maintenant, après les bêtises que j'ai commises, je me défie de moi, de mes idées...

SCÈNE II

Les Mêmes, JESSIE

Entre sa fille Jessie, vingt ans, dans tout l'éclat de sa beauté. Petite robe de jardin.

JESSIE

Blan-Blan, tu ne sais pas où est... *(Elle s'interrompt.)* Bonjour, Monsieur Joussaud. Une seconde, Monsieur... Ma petite boite à poudre en

or, pas celle du nécessaire, celle dont je ne me servais pas ?

BIANCA

Elle est à Paris, ma chérie, dans le coffre-fort.

JESSIE

Dans le coffre-fort ! Quelle idée ! C'est bien de toi, ça... *(Par la porte ouverte, elle interpelle la femme de chambre Georgette.)* La boîte n'est pas ici, elle est à Paris.

GEORGETTE

Bien, Mademoiselle.

JESSIE

Finissez sans moi. Prenez le sweater de laine.

UNE VOIX, *dans l'escalier.*

Tu m'as appelée ?

JESSIE

Non, pas toi, Gabrielle, la femme de chambre.

JOUSSAUD

Croyez-moi, Madame, la propriété bâtie...

JESSIE, *referme la porte et revient.*

Puisque vous êtes là, je ne suis pas fâchée de causer un instant avec vous, Monsieur Joussaud. Je pars en voyage.

JOUSSAUD

Ah ! ah !

JESSIE

Peut-être ne reviendrai-je pas de longtemps à Malmaison... Alors, je serais aise d'obtenir certains renseignements que maman n'est jamais parvenue à me donner. Après le dernier krach, que va-t-elle avoir pour vivre ?...

BIANCA

Allons, bon ! j'étais sûre que c'était ça que tu allais lui demander.

JESSIE

Laisse, Blan-Blan.

BIANCA

Monsieur Joussaud lui-même ne peut pas faire l'estimation exacte.

JOUSSAUD

Oh ! à peu de chose près, Madame, puisque je m'occupe de toutes vos affaires et que vous m'avez chargé de retirer vos comptes du Crédit Central.

BIANCA

Pour ce qui me reste !

JESSIE

Bref, en titres, qu'est-ce que Madame Cordier possède exactement ?

JOUSSAUD

S'il fallait réaliser demain, Mademoiselle... environ deux cents... deux cent-trente mille en titres nominatifs, plus cette maison, hélas ! pas mal hypothéquée, et une participation dans l'hôtel de Pougues-les-Eaux.

JESSIE

Bien. A peu près ce que tu m'avais dit. A cinq pour cent... douze ou treize mille ?

JOUSSAUD

Environ.

JESSIE

Très beau ! Admirable !... C'est tout de même raide de se faire rouler comme ça ! Jouer à la Bourse... lorsqu'on a un magot de cinq cent mille

francs... et avec cette ignorance de tout qui te caractérise.

BIANCA

Au moins, je suis jugée. Tu m'agaces, tiens, laisse-moi tranquille.

JESSIE, *riant.*

Figurez-vous, Monsieur Joussaud, que l'autre jour elle est revenue de chez vous en me disant que vous lui aviez parlé de la nécessité de faire analyser sa signature.

JOUSSAUD

Hein ?... Quoi ?... Avaliser, sans doute ?

BIANCA

Eh bien ! ça n'avait rien de si absurde ! Ce sont des termes techniques. Je croyais qu'il s'agissait d'une expertise... je ne sais pas, moi !

JESSIE

Quand on a cette candeur-là on ne s'aventure pas à jouer à la Bourse. On prend des livrets de Caisse d'épargne !

BIANCA

Je voulais augmenter mes rentes et te donner un peu de luxe. Est-ce un crime ?

JESSIE

Allons, ne pleure pas ! Pas de larmes. Ne nous offrons pas, en tout cas, ce luxe inutile. Nous avons pris notre parti, toi et moi. *(Tout à coup.)* Et si elle mettait cet argent en viager ?

BIANCA

Jamais de la vie ! Tout ce que je possède doit te revenir plus tard...

JOUSSAUD

Et puis votre maman est bien jeune. Elle a heureusement une admirable santé.

BIANCA

Je touche du bois.

JOUSSAUD

Ses revenus ne seraient pas sensiblement augmentés.

BIANCA

Allez, je m'arrangerai très bien avec ce qui me reste. Qu'on ne s'inquiète pas de moi. Maintenant que je vais vivre seule dans un petit logement de deux à trois mille, au lieu d'un appartement de dix mille !... Avec la location d'été de la villa, j'aurai toujours une vingtaine de mille francs de rentes. C'est plus qu'il n'en faut pour moi.

JOUSSAUD

Mais Mademoiselle votre fille...

BIANCA

Elle va voyager avec des amis. Nous n'habiterons plus ensemble désormais.

JESSIE

Je pars même tout à l'heure.

La porte s'ouvre. Gabrielle Bignon, une amie à peu près du même âge que Bianca, mais d'aspect bien moins élégant, entre, tenant un carnet à la main.

SCÈNE III

LES MÊMES, GABRIELLE

GABRIELLE

Pardon de vous déranger. Je fais l'inventaire et j'ai besoin d'un renseignement.

BIANCA, *présentant.*

Ma meilleure amie, Gabrielle Bignon, qui connaît toute ma vie... Monsieur Joussaud.

JOUSSAUD

Madame... J'ai déjà rencontré Madame très souvent avec vous.

GABRIELLE

Monsieur... Dis-moi, Bianca, je ne marque pas le service à thé de vieux Chine. On l'enfermera avec le reste dans la chambre bleue, n'est-ce pas ?

BIANCA

Bien entendu. Je garderai la clef.

GABRIELLE

Excusez-moi, Monsieur. Ces inventaires, c'est toute une histoire.

JOUSSAUD

Je vous en prie.

GABRIELLE

Il y a aussi le faitout à la cuisine. Il est hors d'usage.

BIANCA

Tout à l'heure, Gabrielle, je t'en prie ! Le faitout !

GABRIELLE

Oui, oui... Je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE IV

JOUSSAUD, JESSIE, BIANCA

JOUSSAUD

D'ailleurs, nous n'avons plus rien à nous dire. Envoyez-moi, quoi que vous fassiez, le projet de l'acte de location, que j'examine s'il est bien rédigé.

BIANCA

Voulez-vous que je passe après déjeuner à l'étude ?... A quelle heure ?... Cinq heures ?...

JOUSSAUD

Parfaitement. Maintenant je vous demande la permission de me retirer. Au revoir, Mademoiselle. Je vous souhaite un bon voyage. Vous allez loin ?

JESSIE

Comment ?

JOUSSAUD

Vous allez loin ?

JESSIE

Oh ! oui... pas mal !

BIANCA

Je ne vous accompagne pas, vous connaissez le chemin.

JOUSSAUD

Je vous en prie.

Il sort par le jardin.

SCÈNE V

JESSIE, BIANCA

JESSIE, *riant.*

Est-il bête ! Ils ne comprennent rien, ces notaires... J'avais envie de répondre froidement : « Oui, Monsieur, je m'en vais très loin... à Paris, faubourg Saint-Honoré... » Il y a beaucoup d'idiots dans les affaires, ce qui explique bien des choses.

Elle va vers la porte de droite.

BIANCA

Jessie !... Tu m'en veux énormément ?

JESSIE

De quoi ?

BIANCA

De mes folies !

JESSIE

Oh ! toujours cette rengaine ! Mais non, mais non. Elles ont eu même un bon côté, tes folies.

BIANCA

Lequel ?

JESSIE

Celui de précipiter un dénouement que nous aurions pu reculer encore de deux ou trois ans... Je vais finir ma valise. Il faut que la femme de chambre s'en aille. Ah ! j'emporte ton onglier. Ça t'est égal ? Je te le rendrai.

BIANCA

Fais comme tu voudras.

JESSIE

On doit venir me prendre dans une heure environ.

BIANCA, *éclatant.*

Ma petite chérie, non, non... nous ne pouvons pas nous quitter ainsi ! Depuis quinze jours nous n'avons pas risqué plus de deux ou trois allusions à ce qui va se passer.

JESSIE, *fronçant les sourcils.*

Ça valait mieux. Pourquoi changer ?

BIANCA

Ah ! plus de pudeur... au point où l'on en est ! Tout vaut mieux que cette affectation d'indifférence.

JESSIE

Je ne le crois pas.

BIANCA

Jessie, ma petite Jessie, je suis bourrelée de scrupules et presque de remords ! As-tu bien pesé ta détermination ?

JESSIE

A fond. Ma faculté de réflexion est même complètement épuisée.

BIANCA

Ne pourrais-tu pas essayer encore un an... six mois, une vie que tu as supportée si longtemps ?...

JESSIE

Essayer quoi ?... Se heurter encore à des déceptions... Je suis tellement lasse, si tu savais !... Non, j'avoue que je ne puis plus t'entendre parler, le matin et le soir, invariablement, de ce qu'a fait la cuisinière... de ce qu'ils ont encore mangé de café au lait... une plâtrée grande comme ça... *(Elle fait le geste.)* Ne plus savoir les vols supposés des domestiques... ignorer que la bonne a encore mis les pieds sur le fauteuil... ne pas t'entendre vingt-cinq fois par jour répéter : « Georgette, ne prenez donc pas les portes à pleine main, ma fille !... »

BIANCA

Si je le dis vingt-cinq fois par jour, c'est sans doute que vingt-cinq fois par jour j'ai l'occasion de le dire.

JESSIE

Mais oui, Blan-Blan... Bien sûr, et pour tout le reste aussi, tu as cent... tu as mille fois raison !

BIANCA

J'ai défendu du mieux que j'ai pu ce qui restait de notre pauvre pécule. Je me suis trompée en voulant le faire fructifier, voilà tout.

JESSIE, *avec un geste comique.*

Voilà tout ! Mais tu as été une mère parfaite... Toi, une femme élégante, une femme dont le luxe, dans notre monde, hélas ! appelé demi-monde, a été célèbre, il a fallu que tu descendes à mettre la main à la pâte. Tu as même fait la cuisine pendant tout un été pour supprimer des gages, et ce n'est pas drôle, pauvre Blan-Blan, de faire la cuisine, d'éplucher des carottes et des pommes de terre !... Je sais tout ce que je te dois. Mais vraiment, je ne peux plus ! Je ne peux plus m'accommoder d'une vie médiocre et qui, dans la gêne progressive, devient fastidieuse... *(Elle se rapproche de sa mère, lui touche l'épaule et, d'une voix plus mélancolique.)* Hein, maman, les avons-nous connues, les visites chez le couturier pour obtenir la robe à trois cents francs ! Ah ! les modèles de fin de saison au rabais... les papiers timbrés de la corsetière, les engueulades du proprio... les... Ouf !... Cinq ans de cette vie et de cette expérience-là... acculées que nous sommes maintenant à n'en jamais sortir... je ne peux plus !... J'ai vingt et un ans... je me suis gardée ! *(Se reprenant.)* Tu m'as gardée en vain pour le beau mariage... quelle drôle d'idée, d'ailleurs !... rien n'est venu, et combien de vingt-quatre heures se sont écoulées !

BIANCA

Tu aurais pu tout de même épouser Lalulier.

JESSIE

Mais non, mais non, je ne pouvais pas épouser

Lalulier... pas plus lui que ceux qui ont daigné me demander !... Hé bien, merci, quelle belle existence ! Le mariage misérable et grotesque, non ! Si j'attends un an ou deux de plus, vois-tu, je ne serai pas casable. Si je laisse échapper Chavres, je suis fichue, simplement. En tout cas, jamais une occasion pareille ne se représentera. Car ce n'est pas tous les jours qu'un homme de sa valeur, de sa race, de... Tiens !

BIANCA

Quoi ?

JESSIE

C'est assez drôle ! Je récite par cœur les arguments que tu m'as donnés toi-même quand il s'agissait du duc de Winsley.

BIANCA

Eh ! mon Dieu ! c'était alors la raison qui parlait !... Je me faisais violence, je te prie de le croire. A la fois je voudrais et je tremble... Quelle tristesse !... Ah ! c'est bien de ma faute !

JESSIE

Enfin, il n'y a plus à tergiverser. Prenons-en notre parti. A l'heure actuelle, je vaux tant sur le marché de Paris. Je veux le prix fort... et au poids !

Elle fait claquer son fouet à chien.

BIANCA

Oh ! t'entendre parler ainsi...

JESSIE

Tout de même, Blan-Blan, n'exagérons pas notre déception ! Tu m'as donné l'éducation raffinée que j'ai reçue, en faisant tout bas cette évaluation, que je fais aujourd'hui tout haut.

BIANCA, *suffoquée.*

C'est raide ! Tu es insupportable ! Passe-moi une prune à l'eau-de-vie. *(Jessie verse à sa mère le contenu du flacon demandé.)* A t'entendre, vraiment, on dirait que je ne t'ai élevée qu'en me disant tous les matins : « Sera-t-elle bientôt à point ? »

JESSIE

Non, mais tu m'as très intelligemment préparée aux deux manières de tomber, la bonne... *(Elle lui tend le verre.)* Tiens... et la mauvaise... Mange ta prune... C'est un peu comme dans un conte d'Andersen...

BIANCA

Ander... quoi ?

JESSIE

Ne cherche pas... un livre de la Bibliothèque Rose que tu m'as donné quand j'étais petite. Il y a une famille d'escargots, et la mère escargot dit à ses enfants escargots : « Si vous êtes sages, mais ce que j'appelle sages, plus tard, vous serez mangés par le roi, sur un plat d'argent ! » Toute la question étant de savoir si je serai mangée à la sauce Robert ou à la sauce au carry. Eh bien ! c'est parfait, Blan-Blan ! Je serai mangée avec beaucoup de piment, de poivre de Cayenne, à emporter le palais de celui qui me dégustera, je te prie de le croire. Et... ne me plains pas plus qu'il ne faut, car si je n'ai pas encore été heureuse, j'ai l'intention de le devenir furieusement. Tu verras, que la vie sera épatante pour moi. Je suis calibrée pour le bonheur et je dépasserai mon programme... Je t'étonnerai, Blan-Blan. Il est dit, d'ailleurs, que je t'étonnerai toujours.

BIANCA

Je commence à le croire ! Mais, j'en ai aussi va-

guement l'idée, Bébé, tu n'affectes cette satisfaction que pour me dissimuler ton chagrin et alléger ma peine.

JESSIE

Quelle bêtise !

Entre la femme de chambre, Georgette.

SCÈNE VI

JESSIE, BIANCA, GEORGETTE

GEORGETTE

Voici la clef de la boîte à bijoux.

JESSIE

Ah ! merci !

GEORGETTE

Mademoiselle prendra-t-elle la robe parme avec du skungs ?

JESSIE

Non, laissez-la ici. Seulement la robe rose, le saut-de-lit et la robe d'organdi.

GEORGETTE

J'ai pris le linge que Mademoiselle m'a dit.

BIANCA

Vous avez bien inscrit tout ce que vous prenez... que je m'y retrouve ?

GEORGETTE

Tout, sur le petit livre de Madame, et je l'ai remis à Madame Bignon.

JESSIE

Ah ! les bas de soie gris ?

GEORGETTE

J'en ai pris deux paires et six de jaunes. Deux avec le talon de soie. Le loueur a envoyé la voiture. Elle est là.

JESSIE

Elle est là ? Alors, je vous recommande bien... pas d'impair !... Une fois arrivée faubourg Saint-Honoré, vous vous ferez conduire où l'on vous dira. Tout est convenu. Vous sortirez mon nécessaire, vous mettrez un peu d'ordre. Et je vous recommande... avec les domestiques, Georgette, aucun ragot.

GEORGETTE

Mademoiselle peut être tranquille.

JESSIE

Vous partirez aussitôt après avoir installé les objets et sorti mes affaires. Vous ferez vos courses dans Paris, mais avant de rentrer ici, vers huit heures, ce soir, vous téléphonerez faubourg Saint-Honoré. Si j'y suis, je vous donnerai moi-même des ordres pour demain.

GEORGETTE

Je demanderai Mademoiselle à l'appareil ?

JESSIE

Oui. Si je n'y suis pas, vous le verrez bien. C'est tout. Ne vous mettez pas en retard. Prenez le train tout de suite, à Rueil.

GEORGETTE

Au revoir, Mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE VII

JESSIE, BIANCA

JESSIE

Au cas où je garderais Georgette pendant quelques jours, ou bien si je l'emmenais en voyage, je te recommande de faire toi-même la pâtée des chiens.

BIANCA

Mais dois-tu vraiment partir tout de suite ?

JESSIE

C'est probable. Nous irons peut-être à Orthez dans sa propriété. Ce n'est pas ici. Tu sais où ça se trouve, Orthez ?

BIANCA

Je l'ai su. J'ai toujours été première en géographie, mais j'ai tout oublié. C'est à droite, là, dans le bas...

JESSIE

De quoi ?

BIANCA

Dans le bas de la carte.

JESSIE, *riant.*

Non, c'est à gauche, mais à ça près ! Nous nous séparons pour la première fois, pauvre petit bout de mère !

BIANCA

Dis-moi seulement que tu éprouves un peu de peine à me quitter.

JESSIE

Infiniment. Et d'abord je ne te quitte pas ; je viendrai presque tous les jours. Nous nous

verrons à Paris sans discontinuer, comme il a été convenu. Je conserve ma liberté entière.

BIANCA

Bah ! tu sais, nous autres, les mères, dans les affaires de cœur !... D'ailleurs, je ne manque pas de courage. Je vais avoir à m'occuper du déménagement.

JESSIE

Tu ne seras pas seule. Tu as tout de même Gabrielle et Max.

BIANCA

Oh ! Max... D'abord, il passe ses examens. Et puis, maintenant que tu ne seras pas à la maison, on ne le reverra plus beaucoup, ce garçon !

JESSIE

Pourquoi ? Il viendra voir sa mère de temps en temps, comme d'habitude. Il viendra dîner. Ça te fera un peu de gaieté dans la maison ici et à Paris, car Gabrielle toute seule. évidemment, je reconnais que ce n'est pas fou-fou...

BIANCA

Ecoute... on entend une auto.

JESSIE, *vivement.*

C'est lui ! Reçois-le.

BIANCA, *troublée.*

Quoi ! tu t'en vas ?

JESSIE

Naturellement. Je ne veux pas avoir l'air de l'attendre !

Jessie va s'assurer sur le perron que c'est bien la visite attendue qui arrive, puis, petite pantomime entre la mère et la fille qui signifie : « Couds. Fais quelque chose. Aie l'air occupée... » Bianca hausse les épaules mais s'exécute, tire à elle la corbeille à ouvrage. Jessie, en sortant par la porte de droite, envoie un baiser à sa mère.

SCÈNE VIII

BIANCA, LE DUC DE CHAVRES

LE DUC

Bonjour, chère Madame.

BIANCA, *feignant la surprise.*

Bonjour, duc.

LE DUC

Comment allez-vous ?

BIANCA

Très bien, merci.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, portant beau, avec une élégance recherchée et un peu sportive. Le timbre de la voix rauque ; il est hautain, sans morgue, et gouailleur.

LE DUC

Votre charmante enfant n'est pas là ?

BIANCA

Elle arrive. Je vais la prévenir. Je n'ai pas entendu votre auto. Vous ne l'avez pas fait entrer ?

LE DUC

Je l'ai laissée à la grille. Je redoutais une entrée de carnaval. J'arrive tout droit de la bataille de fleurs et dans une voiture tellement ornée ! Regardez moi ça d'ici, Madame Cordier !

BIANCA, *de la porte.*

En effet, c'est d'une exubérance de couleurs ! Bébé sera très touchée de cette attention, mais un peu effrayée de traverser Paris dans un tel apparat !

LE DUC

Rassurez-vous ! Nous ne partirons que la nuit tombée. Nous allons dîner à Armenonville.

BIANCA

Je vais l'appeler.

LE DUC, *courtois.*

Mais pas du tout... je vous en prie... Ne la dérangez pas... Remettez-vous à vos ouvrages, j'y tiens.

BIANCA, *se rasseyant.*

Alors, puisque nous sommes seuls un instant, permettez, duc, que nous laissions les préjugés et les pudeurs et que, franchement, je vous pose certaines questions.

LE DUC

Mais je vous en prie ! Nul plus que moi ne méprise les préjugés.

BIANCA

Vous comptez l'emmener tout de suite en voyage ? Avez-vous fixé votre itinéraire ?

LE DUC

Non, le choix n'est pas fait : peut-être la Spezzia... oui, en Italie... peut-être dans ma propriété de Portos, au pied des Pyrénées... Peut-être dans celle de Chantilly, simplement... Elle n'a qu'à décider et commander...

BIANCA

Vous voyagez en auto découverte ? Vous veillerez à ce qu'elle s'emmitoufle bien. Elle est un peu délicate des bronches.

LE DUC, *petite sollicitude indulgente et narquoise.*

J'y veillerai, chère Madame Cordier. Avez-vous d'autres recommandations à me faire ? Je les sui-

vrai toutes... soyez sans peur. Je sais déjà qu'elle ne doit pas manger de pain, le pain lui faisant mal à l'estomac, qu'elle ne doit pas abuser des cachets d'aspirine... que...

BIANCA

Vous me trouvez un peu ridicule !

LE DUC

Pas le moins du monde. Vous ne vous êtes jamais séparée de votre fille ?

BIANCA

Jamais un jour entier. Et Bébé a si peu voyagé ! Nous allions autrefois tous les ans à Deauville.

LE DUC

Je me souviens de vous y avoir rencontrée. Votre beauté et votre luxe ont eu leur célébrité.

BIANCA

Merci de vous en souvenir !... En tout cas, maintenant je dissimule comme je peux mon émotion, mais si vous pouviez connaître le fond de mon cœur !

LE DUC

Je devine tout ce que vous auriez encore à me dire... toutes vos appréhensions... tous les tourments que vous cachez... éternelle phrase : « Ayez-en bien soin, rendez-la heureuse ! »

BIANCA

Toutes les mères me ressemblent.

LE DUC, *avec un sourire indéfinissable, et vite réprimé.*

Non, pas toutes ! Mais, dans certaines circonstances, elles ont des points de commun, évidemment. D'ailleurs, entre l'union libre et le ma-

riage, il n'y a que l'écart d'une convention, d'une cloison de papier.

Il prend un papier sur la corbeille à ouvrage.

BIANCA

Exactement, duc.

LE DUC

Eh bien, déchirons la cloison, chère Madame Cordier... faisons-en une boulette et mettons-nous de plain-pied.

BIANCA, *lui reprenant le papier*

Eh !... s'il vous plaît, c'est un patron !

LE DUC

Excusez !... Ah ! la vraie boulette, elle est faite depuis fort longtemps !... Ç'a été mon mariage, la boulette ! Parlons-en ! J'étais trop jeune, sans doute... Ma femme m'a rendu assez malheureux... Nous avons vécu séparés... Espérons que, vingt-cinq ans après, l'illégalité m'apportera les joies que la légalité m'a refusées.

BIANCA, *avec un soupir.*

Cette illégalité que je redoutais tant pour ma pauvre petite Jessie et qui n'a pas été non plus mon lot.

LE DUC

Ne regrettez pas le mariage, brrou ! Quelle caillasse ! Il y a de tout, là-dedans.

BIANCA

Si elle avait voulu, pourtant !... Bien des partis se sont présentés, fort acceptables... très... honorables...

LE DUC

Mais je n'en doute pas... Je sais qu'elle pouvait

prétendre à un meilleur avenir, plus régulier en tout cas, que celui que je lui apporte.

BIANCA

Qui sait ? Peut-être un jour lui donnerez-vous votre nom. Laissez-moi l'espérer, du moins... Quand vous apprécierez sa valeur... C'est un petit être exceptionnel... Elle réservait sa liberté pour qui lui conviendrait un jour, car, vous n'en doutez pas, elle est sage, absolument sage, dans le sens le plus rigoureux du mot.

LE DUC

Je le sais. C'est une des raisons de mon inclination. Ce n'est pas la seule, mais cette considération entre pour beaucoup dans le désir que j'ai de m'attacher à elle. J'ai calculé toute l'étendue de mes responsabilités, allez. Et s'il ne tient qu'à moi...

BIANCA

Oui, évidemment... je comprends ce que vous voulez dire ! Il y a l'aléa...

LE DUC

La casse. Sans quoi, ce serait trop commode de vieillir et d'être riche !

BIANCA

A vous de veiller au grain ! Je vous donne, le cœur bien tremblant, une enfant digne d'un homme admirable. La femme est ce que l'homme la fait. Ne la gâchez pas, ne la diminuez pas et elle vous sera probablement fidèle.

LE DUC, *riant*

Vous ne vous engagez pas trop ! Je vois avec plaisir que vous pouvez être mère sans altérer pour cela le jugement de la femme. Je vous en félicite.

BIANCA

Je me méfie plutôt de son caractère que de sa fidélité. C'est une pouliche qui rue un peu dans les brancards ! Mais l'expérience viendra et elle s'assagira.

LE DUC

Heu ! Cette vieille putain d'expérience conduit au désenchantement, Madame Cordier, jamais à la sagesse.

BIANCA

C'est exact pour les vieux, pas pour les jeunes.

LE DUC

Merci.

BIANCA

Je voulais dire simplement que, comme toute vraie jeune fille, quand elle aura un peu vécu, son caractère se transformera et vous en ferez ce que vous voudrez.

LE DUC

Hum ! hum !... Les connaissances amoureuses, comme les connaissances militaires, ont ceci de particulier que leur utilisation sur le champ d'expérience est presque nul.

BIANCA, *un peu béante.*

C'est-à-dire ?...

LE DUC, *lui frappant familièrement le genou.*

Enfin, ai-je un peu dissipé vos inquiétudes ? Avez-vous d'autres recommandations à me faire ?

BIANCA

Ah ! c'est mal de vous moquer...

LE DUC

Donnez votre main, chère Madame Cordier, et

voyez à l'expression de mon visage si j'ai envie de me moquer. Je l'aime beaucoup... beaucoup !...

Il le dit sur un ton pénétré.

BIANCA, *les larmes aux yeux.*

Merci. Ah ! la vie n'est pas ce qu'on voudrait qu'elle fût !

LE DUC

Je l'aime beaucoup. Je devrais peut-être vous en assurer, avec plus de protestations...

BIANCA

Non, il n'y a pas mieux que ce que vous venez de dire... Beaucoup, c'est énorme !

LE DUC

En retour, je ne demande pas de l'amour. Je me rends bien compte que l'amour, dans mon cas, c'est la part du feu... mais je me satisfais de la chance qui m'échoit, et soyez sûre que j'apprécie, chez la belle enfant, cette manière de venir à moi, cette simple soumission à l'homme, qui n'est pas sans candeur ni sans beauté... Et, en y réfléchissant, c'est admirable, chère Madame Cordier ! Nous venons d'avoir exactement la conversation préalable qu'ont toujours une belle-mère et un gendre. Au fond, il n'y a que trois ou quatre situations invariables dans la vie et la nature est éternelle !

A cet instant entre Jessie, un polissoir à la main.

SCÈNE IX

LE DUC, BIANCA, JESSIE

JESSIE

Ça va bien, cher ami ?... Voyez, je ne suis même pas habillée. J'étais en train de me faire les mains, quand, par la fenêtre de ma chambre, j'ai aperçu tout à coup un tombereau de maraîcher...

LE DUC

Vous avez deviné que c'était ma voiture ?

JESSIE

Non ! sérieusement !... Pas possible ?

Bianca s'éloigne discrètement.

LE DUC

Vous partez ?

BIANCA

Si vous le permettez, je reviendrai dans cinq minutes. Excusez-moi, il faut que je finisse un inventaire.

Elle sort par le jardin.

SCÈNE X

JESSIE, LE DUC

JESSIE, *au duc qui veut lui baiser la main droite.*

Non, pas celle-là. *(Tendant la main gauche au duc.)* Celle-ci !

LE DUC

Parce que c'est la gauche ?

JESSIE

Non, parce que c'est momentanément la plus belle. *(Debout, elle se met en devoir d'astiquer ses ongles avec le plus grand soin.)* Sérieusement, que signifie cette mascarade ?

LE DUC

Je veux vous emporter dans une voiture digne de vous.

JESSIE

Et vous avez pensé que je monterais dans cette machine-là ? Ni fleurs, ni couronnes !

LE DUC

Excusez-moi. J'arrive de la bataille de fleurs, la première depuis tant d'années ! Vous êtes trop jeune pour deviner le plaisir que les hommes de ma génération peuvent éprouver à retrouver des fêtes de ce genre qui ont enchanté leur jeunesse !

JESSIE

Et les fleurs sont à double fin ? Vous les utilisez à mon intention !... Oh ! ça ne vous ressemble pas. Vous qui avez toujours tant de tact !

LE DUC

Mais je ne comptais partir d'ici que la nuit venue, croyez-le bien !

JESSIE

Et m'emmener à Armenonville dans cet équipage ? Ah ! bien... c'est un lancement ! Mille regrets ! Je n'embrasse pas une profession. Je ne suis encore ni cotée ni réputée !

LE DUC

Oh ! quelle idée ! Comme elle est loin de moi. J'éprouverais une trop grande peine de vous avoir blessée.

JESSIE

N'exagérons pas... Blessée... tout de même, c'est un grand mot !

LE DUC, *désignant l'autre main.*

Donnez l'autre... la sœur pauvre.

JESSIE

Cendrillon ? Elle est tout de même pas mal, vous savez !

LE DUC

Il lui manque quelque chose...

JESSIE

Un petit coup de polissoir. *(Il sort un écrin de sa poche, il le lui donne, elle l'ouvre et met la bague à son doigt. Il passe alors dans ses yeux un éclair de joie enfantine et extasiée, de joie presque douloureuse. Elle se reprend assez vite et redevient courtoise, mondaine et coquette.)* Oh ! mon ami, vous êtes trop gentil. Vous avez fait des folies. Elle est superbe, d'ailleurs ! *(Elle ferme un peu les yeux comme pour savourer.)* La première !

LE DUC

Vous aurez des colliers et des sautoirs sensationnels !

JESSIE

J'aime tellement les perles... tous les bijoux blancs ! Et ne pouvant en porter de beaux, d'abord parce que j'étais jeune fille, ensuite parce que je n'avais pas les moyens de me les procurer, j'ai préféré n'en avoir aucun... que ce petit bracelet.

LE DUC

Il faudra l'enlever dès demain. Il n'est pas digne de vous.

JESSIE

N'y comptez pas... J'ai deux superstitions celle-ci... et celle-ci... *(Elle désigne sa cheville.)* Le bracelet du poignet et celui de la cheville. Il est rivé... Rivé pour la vie, mon cher. Essayez de tirer. *(Elle tend la jambe.)* Il me semble que si je l'enlevais, il m'arriverait malheur.

LE DUC

Ah bah ! Superstitieuse, vous, un esprit fort, vous si intelligente ? Vous croyez à ces folies ?

JESSIE

Montrez votre main...

LE DUC

Ah ! moi aussi ?

JESSIE

Non, pas celle qui donne, celle qui reçoit... Des belles lignes... Ah ! ah ! des ennuis tout de même

LE DUC

De cœur ?

JESSIE

Naturellement. Il n'y en a pas d'autres ! Une belle période de là à là... C'est moi, c'est mon règne... Mais, vers la fin du règne, heu ! Oh ! je n'aime pas ça...

LE DUC

Vous me rendez malheureux ?

JESSIE

Assez... Oui... Il y a de sales moments, je vous préviens.

LE DUC

Merci de m'en avertir.

JESSIE

Dame ! il est encore temps de réfléchir... Réfléchissez... réfléchissez...

LE DUC

Y aura-t il quelques belles années ?

JESSIE

Quelques.

LE DUC

Alors, ça suffit ! Courte et belle, et que les chagrins viennent après ! Je serai payé...

JESSIE

Vous avez dû être un rude viveur, vous ?

LE DUC

J'ai toujours aimé bien faire ce que j'avais à faire. Bon fusil ; vaguement sénateur, maire de Chantilly, j'ai un cheptel considérable dans les Pyrénées, j'ai été à la guerre... j'ai même écrit un livre de stratégie militaire... mais, comme le sage, je fais profession de n'avoir su jamais parfaitement qu'une chose... *(Il se penche sur l'épaule de Jessie.)* l'amour *(Elle se dégage avec un geste enfantin.)* Qu'est-ce qu'il y a ?

JESSIE

L'écrin ? *(Elle remet la bague dans l'écrin.)* Vous me la redonnerez à un autre moment... pas ici... pas sur cette parole...

Elle le lui tend par-dessus la table.

LE DUC

Ce qui veut dire ?

JESSIE

Mon ami, vous avez vraiment trop l'air d'ajou-

ter une conquête à cent autres, une tête à votre cheptel.

LE DUC

Qu'allez-vous chercher là, Jessie ? Vous êtes unique pour moi !

JESSIE

Je ne crois pas que vous vous en rendiez compte, il vient d'y avoir dans votre manière avantageuse de vanter vos succès quelque chose qui me blesse profondément... Moi, je ne me vends pas, je me donne et... pour la première fois ! Je ne voudrais pas faire ce sacrifice à un amateur de femmes, mais à quelqu'un qui comprenne toute la valeur, la rareté de cette minute que j'ai si longtemps retardée... Ce que je vous apporte, je l'estime, moi, inestimable !

LE DUC

Décidément, comme je suis mal compris jusque dans mes délicatesses, Jessie... J'attache un prix également inestimable à la possession de l'être que vous êtes... mais c'est par modestie que je tenais avant tout à vous dissimuler le moment du sacrifice !

JESSIE, *sursautant.*

Sacrifice !...

LE DUC

Pardon. Le mot est de vous. Il y a, en tout cas, un sacrifice dont je ne veux pas, c'est celui de votre gaieté, de votre sourire. Voyez comme vous avez mal interprété mes timidités... galantes ! J'ai précisément eu peur de trop attirer votre attention sur moi aujourd'hui ; alors, j'avais préparé quelques distractions pour votre œil d'enfant amusée.

JESSIE

Eh bien, voilà, justement !

LE DUC

Je trouverai le moyen de réparer mes gaffes, soyez tranquille.

JESSIE

Je me sens oppressée, vous comprenez, cela m'agace. J'aurais voulu me sentir plus libre, libre de venir ou de ne pas venir ce soir, à ma guise. Si j'étais venue, vous ne l'auriez dû qu'à ma propre résolution N'était-ce pas plus flatteur ? Croyez-moi... *(Tristement.)* pas d'auto fleurie, un billet de train ou un ticket de métro, c'eût été suffisant. Bah ! mettons cette déception au chapitre profits et pertes, et n'en parlons plus... Tout à l'heure, je vais m'habiller. Nous irons dîner à Armenonville.

La porte s'ouvre. Entre Bianca.

SCÈNE XI

LE DUC, JESSIE, BIANCA, puis GABRIELLE

BIANCA

L'agence nous adresse les personnes qui veulent louer la maison. Il va falloir que je leur laisse visiter cette pièce.

JESSIE

Fais-les entrer, Blan-Blan. Nous irons, le duc et moi, dans le jardin ou au premier. Venez-vous là-haut ? *(Il veut prendre le polissoir et l'onglier.)* Non, laissez cela, je vous prie. Vous n'avez pas remarqué qu'elles sont tout à fait au point, main-

tenant ? *(Elle agite les mains. Bianca sort. Jessie tend son chapeau et sa canne au duc de Chavres.)* Puisque vous revenez de la bataille, votre casque et votre lance, guerrier !

LE DUC

Ah ! le triangle du sourire reparaît ! A la bonne heure ! Votre maman met donc sa maison en location ? Je l'ignorais.

JESSIE

Maintenant qu'elle va se trouver toute seule, elle avait peur de s'ennuyer ; c'est surtout une façon de faire entretenir la maison... pour éviter les mites et la naphtaline.

Sur ces paroles, Gabrielle et Bianca sont entrées ; elles restent sur le seuil de la porte pendant que Jessie et le duc de Chavres s'en vont de l'autre côté.

GABRIELLE, *qui a entendu les dernières paroles de Jessie, bas à Bianca.*

Les mites et la naphtaline. Elle est très forte, ta fille !

BIANCA

Elle a de la présence d'esprit, voilà tout. Entrez, messieurs.

Entrent Serge de Chavres et un autre jeune homme, Zaki.

SCÈNE XII

BIANCA, GABRIELLE, SERGE, ZAKI

BIANCA

Voici le salon. Nous y mangeons quelquefois. En somme, à la campagne, on se tient dans une seule pièce.

SERGE

Comme c'est vrai !

GABRIELLE

La vue est magnifique. De tous les coins, on aperçoit Saint-Germain, Le Vésinet, Le Pecq, Chatou...

SERGE

Magnifique !

BIANCA

Le coin de l'île de Croissy...

SERGE, *bas à Zaki.*

Si elle savait ce que je m'en fiche !

GABRIELLE

La pièce a huit mètres.

SERGE

Ah bah ! Tant que ça ?

GABRIELLE

Comment ? Mais j'en suis sûre ! Tenez...

Elle arpente à grandes enjambées.

SERGE, *bas à Zaki.*

Elle n'est pas belle, la dame, quand elle prend les mesures ; elle a une façon d'écarter les jambes ! *(Haut.)* Huit mètres, je ne l'aurais pas imaginé.

BIANCA

Alors, je te laisse continuer la visite avec ces messieurs. Je vais rejoindre Jessie.

SERGE, *bas à Zaki.*

Ça y est ! Jessie... elle s'appelle Jessie. Donc ils sont là.

Bianca sort.

SERGE, *aimablement.*

Jessie... Bianca... Toute la géographie !

GABRIELLE

C'est le nom de la fille de mon amie.

SERGE

Pas possible ! Votre amie a une fille ? Je ne l'aurais jamais cru... Voyons, passons à une question très grave... très...

GABRIELLE

Dites.

SERGE

Le meuble chinois... La place du meuble chinois !

GABRIELLE

Quel meuble ? Nous louons tout meublé, Monsieur.

SERGE

J'ai bien compris. Seulement, Bobette *(Se reprenant.)*... Madame Hugson a un meuble chinois colossal contenant des choses précieuses et qui lui sont journellement indispensables. Il faut de toute nécessité caser ce meuble.

GABRIELLE

Sa place me paraît tout indiquée ici.

SERGE

Oui, mais tiendra-t-il ?... Le chinois tiendra-t-il ?...

GABRIELLE

Dans tout ce panneau ?

SERGE

Il mesure trois mètres dix-huit, Madame. Je

connais sa dimension exacte. N'auriez-vous pas un mètre. ?

GABRIELLE

Je vais en chercher un.

SERGE

Je vous demande pardon, mais cela a son importance.

Elle sort.

ZAKI

Qu'est-ce que cette histoire de meuble chinois et pourquoi l'envoies-tu chercher un mètre ?

SERGE

Parce que, armé de cet étalon de mesure géodésique, je pénétrerai partout, partout... même dans les combles, même dans la cave s'il le faut, et j'arriverai bien à dénicher mon auguste père et son béguin.

ZAKI

Et s'il est dans le fond du jardin !

SERGE

Je mesurerai le jardin...

ZAKI

Et si Mercadier t'a collé une blague ? Si ton père ne vient pas pour la fille, mais pour la mère ?

SERGE

N'insulte pas un homme qui a toujours fait preuve de goût, même dans ses pires erreurs ! Regarde plutôt si tu n'aperçois pas une photo de la fille sur la cheminée !

ZAKI

Pas la moindre... mais Mercadier t'a dit qu'elle était épatante, ça doit te suffire !

SERGE

D'ailleurs, ne va pas t'imaginer que j'ai manigancé cette histoire pour entrer dans la place, je te l'ai dit, c'est uniquement pour embêter un peu papa. Oh ! la joie de me trouver nez à nez avec le cher homme... J'adore lui faire des blagues.

ZAKI

Je le sais bien !... Tu lui en fais de célèbres et, d'ailleurs, vous avez toujours vécu comme chien et chat !

SERGE

Crois-tu, quel cachottier tout de même ! A son âge, avoir une petite poule discrète en banlieue...

ZAKI

Et de vingt ans, encore !... A moins que Mercadier ne t'ait menti... Ton père ne désarmera jamais ! Ton chauffeur et le sien doivent être en train de s'aborder à la porte ; ce qu'ils doivent dégoiser !

SERGE

Pourquoi ?... un extra que j'ai depuis quinze jours ! Il ne connaît pas mon père.

ZAKI

C'est égal ! Rien qu'à la façon dont tu lui as crié tout à l'heure : « Albert, suivez cette carriole de loufoque, à cinquante mètres derrière, et...

Il s'arrête net.

GABRIELLE, *rentrant.*

Voici, Monsieur.

SERGE

Mille fois aimable, Madame. C'est un mètre ou deux mètres ?

GABRIELLE

Deux.

SERGE

Comme c'est petit ! Quel abîme entre l'optique et la géométrie !

Les hommes s'accroupissent.

GABRIELLE

Nous ne vous attendions pas aujourd'hui ; l'agence Mazeaux nous avait téléphoné que vous viendriez vendredi.

SERGE

C'est exact. Mais j'avais hâte de connaître la villa dont Mercadier m'avait fait une si agréable description.

ZAKI

Trois mètres cinq.

GABRIELLE

Au rez-de-chaussée, vous avez tout vu ; il ne reste plus que cette petite pièce avec un escalier qui monte au premier. *(Elle entr'ouvre la porte de gauche.)* Désirez-vous la voir ?

SERGE

Volontiers, mais auparavant, je vais être d'une indiscrétion folle... mais ce qui s'appelle folle...

GABRIELLE

Ne vous gênez pas.

SERGE

Auriez-vous l'amabilité, Madame, de faire donner un verre de vin ou de bière à mon chauffeur ?

GABRIELLE

Certainement, c'est trop naturel... Je vais en donner l'ordre.

SERGE

Cet homme mourait de soif ! Merci bien, Madame.

GABRIELLE

Et vous-même, désirez-vous quelque chose ?

SERGE

Trop aimable.

Elle ressort par le jardin.

ZAKI, *pouffant.*

Eh bien ! si cette fois elle ne téléphone pas à la préfecture, c'est qu'elle a une santé !

SERGE

Maintenant allons-y ! Il faut mettre à profit l'absence de l'amie pauvre. Je vais simuler un petit accident. Tu pousseras des cris de paon.

ZAKI

Tu es bien aimable. Je ne tiens pas à me rendre ridicule.

SERGE

Je me serai soi-disant écrasé l'index en déplaçant le piano. Ouvre la porte, réclame de l'eau, du laudanum.

ZAKI

Comment, du laudanum ?

SERGE

De la teinture d'iode, tout ce que tu voudras... Eh bien ! voyons, dégrouille-toi. Tu n'as pas l'esprit de blague pour deux sous !

ZAKI

Ah ! si tu me prends par l'amour-propre. *(Il ouvre la petite porte de gauche par laquelle Jessie et le duc, puis Bianca étaient sortis. Il appelle.)* Quelqu'un... Y a-t-il quelqu'un ? Madame !

SERGE, *se tenant la main.*

Oh ! que ça fait mal ! Bon sang de bon sang !

ZAKI

Une voix céleste répond de là-haut. Ils doivent être au premier. *(Il entre dans la pièce et on entend les mots suivants.)* Je vous demande pardon, Madame, de vous obliger à descendre, mon ami s'est foulé le poignet...

SERGE

Le poignet... mais non... imbécile... c'est trop... le doigt !

ZAKI

Le doigt ! Auriez-vous un peu d'eau... un verre d'eau ?

LA VOIX DE BIANCA

Jessie... Jessie... de l'eau...

ZAKI

Ça y est.

SERGE

La fille est en haut, la mère est en bas. Nous les sortirons bien tous de leur bauge.

ZAKI, *il s'approche de Serge.*

Mon pauvre gros ! Tu t'es fait très mal ! Ah ! c'est abominable...

SERGE

Je te remercie de ton intérêt... J'aurai tout le courage nécessaire...

Entre Bianca.

SCÈNE XIII

SERGE, ZAKI, BIANCA, puis JESSIE

BIANCA

Je suis désolée. Vous vous êtes blessé, Monsieur ?

SERGE

J'ai voulu bêtement soulever le piano pour prendre une mesure sans déchirer le tapis. Le pied m'est retombé sur le doigt...

BIANCA

Vous ne saignez pas ?

SERGE

Du tout, du tout... Il est simplement écrasé...

BIANCA

Ah ! bon !...

SERGE

Je vous présente toutes mes excuses... Quel visiteur malencontreux. Madame !

JESSIE, *entre avec un verre d'eau.*

Voilà.

SERGE

Oh ! merci, Mademoiselle, merci beaucoup ! Je ne ferai que tremper ma main dans l'eau froide. Je vous en prie, ne vous occupez pas de moi... Ah ! que ça fait mal !... *(Bas à Zaki.)* Qu'elle est jolie ! *(Haut.)* Elle est très bien... charmante. Je la prends.

ZAKI, *inquiet.*

Quoi ?

SERGE

La maison... C'est entendu, Madame, elle fera

en tous points l'affaire de Madame Hugson. Inutile que je visite plus longtemps. Je prends.

BIANCA

Mais vous n'avez pas vu le premier !

SERGE

Oh ! dans ces conditions, j'en serais incapable... et d'ailleurs, à quoi bon ?

BIANCA

Laissez le doigt dans l'eau plus longtemps, Monsieur. Est-elle assez froide ?

Sur ces mots entre, à gauche, le duc de Chavres.

SCÈNE XIV

BIANCA, SERGE, ZAKI, JESSIE, LE DUC, puis GABRIELLE

LE DUC, *suffoqué, sur le seuil.*

Tiens !

SERGE

Ah ! bah ?...

LE DUC, *vivement.*

Tiens, d'Aubrive !... Vous ici ?... *(Il présente.)* Le marquis d'Aubrive... un de mes bons amis...

SERGE, *à Zaki.*

Eh bien ! il en a un culot ! *(Haut.)* Ce bon Chavres !

BIANCA

Vous vous connaissez ?

SERGE

Si je le connais !

BIANCA

C'est drôle !

LE DUC

Que faites-vous donc, mon cher, un bras en l'air ?

SERGE

Un accident stupide !... Mais cela va déjà bien mieux et je demande pardon à ces dames d'une aventure aussi ridicule.

Du jardin rentre Gabrielle.

GABRIELLE

Que se passe-t-il ? J'entends des cris !

BIANCA

Monsieur s'est légèrement blessé.

SERGE

J'ai voulu bêtement soulever le piano.

GABRIELLE, *bas à Bianca.*

Quels gens bizarres !

SERGE

Le doigt a été amoché.

GABRIELLE, *bas.*

On dirait des cambrioleurs.

BIANCA, *bas.*

Mais non, ce sont des amis du duc.

LE DUC

Figurez-vous que ce cher d'Aubrive est un vieil ami à moi, et...

SERGE, *interrompant brusquement.*

Un mot, mon cher de Chavres. Vous permettez, Madame, que je profite de l'occasion ? J'aurais un mot très important à dire à ce vieil ami.

BIANCA

Je vous en prie. *(A Zaki.)* Tenez, Monsieur, venez voir d'ici le grand cèdre...

SERGE, *à Zaki.*

Zaki, va voir le cèdre...

BIANCA

Un cèdre bleu. Il est très vieux. Il doit être classé prochainement. C'est une curiosité.

Bianca, Gabrielle, Jessie et Zaki s'en vont au jardin. On les voit dehors se pencher sur la balustrade de la terrasse.

SERGE, *à son père.*

Tu en as de bonnes ! Pourquoi renies-tu ta paternité ? Veux-tu m'expliquer ça tout de suite ? Je brûle de savoir !

LE DUC

J'aime mieux que les propriétaires de cette maison ne soient pas mêlés à ma vie privée. Il n'y a aucune raison pour qu'ils connaissent mon fils et mes relations personnelles.

SERGE

Ah ! bah ! Tu viens donc ici, dans une maison vaguement suspecte, sous un pseudonyme de prince charmant ?

LE DUC

Pas le moins du monde. Et d'abord pourquoi tombes-tu là comme de la lune ?...

SERGE

Je débarquais, chargé par Bobette Hugson de lui trouver une résidence d'été. Si j'avais pensé lever ce lièvre-là dans ces broussailles ! Je te demande pardon de mon indiscrétion involontaire.

LE DUC

Tu m'embêtes ! Madame Cordier est une vieille amie à moi.

SERGE

Ah ! c'est une vieille amie !

LE DUC

A tout seigneur, tout honneur, du reste. Seulement, la maison est aimable, pas du tout suspecte comme tu l'insinues, aimable sans plus... Quelquefois je viens faire un bridge.

SERGE

Mais la fille est toquarde. Elle est toquarde, la fille !

LE DUC

Oui, elle est insignifiante.

SERGE

Mais au fait, j'y pense, alors pourquoi tant de mystère ?... Hein, hein ? Ne serait-ce pas quelque fille naturelle à toi que tu viendrais voir en catimini ?

LE DUC

Ton petit interrogatoire commence à me raser, Serge. As-tu fini ?

SERGE, *prenant son chapeau.*

Tellement que je m'en vais.

LE DUC

Tu as ton auto ?

SERGE

Naturellement. Tu ne penses pas que je sois venu à pied !

LE DUC

C'est la Providence qui t'envoie !

SERGE

Non, ce n'est pas cette agence-là, c'est l'agence Mazeaux.

LE DUC

Tu vas me ramener à Paris. Je suis venu ici en sortant de la fête des fleurs. Je préfère ne pas retourner chez moi en chienlit.

SERGE, *riant.*

Je t'approuve.

LE DUC

Alors, je puis compter sur toi ? *(A ce moment rentre le groupe.)* Eh bien ! voilà du nouveau, Madame Cordier. Mon ami veut bien me reconduire chez moi.

SERGE, *bas à Zaki.*

Je trouve ça assez drôle ! C'est moi qui voulais lui faire une blague et c'est lui qui me la fait !

LE DUC

Je retourne à Paris dans l'auto de Monsieur...

SERGE

Je l'emmène. Considérez la location comme conclue.

BIANCA

J'ai une réponse à donner dès demain, vous le savez ?

SERGE

Je passe devant l'agence Mazeaux. Je préviendrai.

BIANCA

Voulez-vous que nous y passions ensemble ? C'est à cinq minutes d'ici ; vous me déposerez. J'aime mieux en terminer tout de suite.

SERGE

Bien volontiers. Nous pourrons même vous raccompagner.

BIANCA

Pour rien au monde... Je rentrerai à pied avec mon amie.

GABRIELLE

Je vais chercher nos chapeaux.

Elle sort.

SERGE, *bas à Zaki.*

Il ne perdra rien pour attendre ; j'aurai ma revanche.

BIANCA

Jessie, tu ne viens pas avec nous, jusqu'à l'agence ?

JESSIE

Non, merci ; je préfère rester.

SERGE

Mon cher Chavres, vous connaissez mon ami Zaki ?

A ce moment, Jessie fait signe à sa mère d'éloigner les importuns pour qu'elle puisse demeurer avec le duc de Chavres.

BIANCA, *à Serge.*

Je dois vous prévenir, Monsieur, qu'il y a une prairie mitoyenne avec un droit de passage. Oh ! c'est un tout petit inconvénient ; encore faut-il que vous soyez au courant.

LE DUC

Très important, le droit de passage... c'est une objection.

BIANCA

Tenez, je vais vous montrer ça... en bordure de l'escalier... juste devant la maison.

Ils ressortent sur la terrasse ; elle explique du geste.

JESSIE, *inquiète, au duc.*

J'avoue que je ne comprends plus. Vous partez ?

LE DUC

C'est la meilleure solution. Vous m'avez fait tout à l'heure des reproches qui m'ont été très sensibles et que j'ai trouvés justifiés.

JESSIE

Je ne prétendais pas non plus vous éloigner.

LE DUC

Le programme est changé. Je vais passer chez moi, mettre un smoking... Je dînerai seul dans un restaurant quelconque, après quoi, je terminerai ma soirée en flânant au théâtre. Voilà pour moi...

JESSIE

Et pour moi ?

LE DUC

Pour vous ?... Eh bien, je laisse à votre porte l'auto dans laquelle je comptais vous emmener. Vous la renverrez si vous le désirez. Sinon, elle attendra votre bon plaisir, aussi longtemps qu'il vous plaira... Réfléchissez et, la nuit venue... plus tard même... donnez l'ordre au chauffeur... Quand je rentrerai à minuit chez moi... si je vous trouve là, je serai le plus heureux des hommes. Si je ne vous trouve pas, respectueusement, sans mélancolie comme sans rancune, j'attendrai l'heure de votre fantaisie... l'heure que vous aurez choisie, entre toutes,pour faire à un pauvre homme un don aussi précieux que l'on ne saurait trop mériter...

JESSIE

Merci. Cette fois, c'est agir avec une délicatesse dont je vous suis très reconnaissante ! J'aime que vous fassiez toutes les démarches et toutes les stations de l'amour... Alors, si je renvoie la voiture ?

LE DUC

Je ne vous en voudrai nullement.

JESSIE, *se passant les mains sur le front.*

Je vous remercie d'avoir compris l'état de mes nerfs et mon désarroi.

LE DUC

Au revoir.

JESSIE

Je vais réfléchir... En tout cas, vous connaissez l'Ecriture : « Veillez. Vous ne savez ni le jour, ni l'heure. »

LE DUC, *souriant.*

Vous avez des citations savoureuses... A tout hasard, je préparerai l'encens et la myrrhe...

JESSIE, *lui tendant la main.*

Allez, mon ami, allez !...

Ils remontent jusqu'à la terrasse.

LE DUC

Etes-vous prêt, d'Aubrive ? Je vous demande pardon, mais je suis attendu et il est déjà six heures un quart.

SERGE, *rentrant avec Bianca et Zaki.*

Voilà, nous en avons terminé.

LE DUC

Comment va votre main, mon ami ?

SERGE

Miraculeusement bien, comme si vous aviez mis un cierge pour moi à Sainte-Clotilde...

Revient Gabrielle avec les chapeaux.

BIANCA

Nos chapeaux...

SERGE, *s'inclinant, à Jessie.*

Mademoiselle, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

JESSIE

Monsieur... Et guérison complète, j'espère.

SERGE

De quoi ? Ah ! oui ! Oh ! vous savez, une main de plus ou de moins, dans la vie, c'est si peu de chose !

LE DUC

Il vous reste la gauche.

SERGE

Bien dit ! *(Riant.)* Vous qui êtes le plus parfait gaucher que je connaisse ! *(Entraînant son père.)* Au fait, je ne vous avais pas vu depuis les drags. *(Il se retourne et salue encore.)* Mademoiselle... *(Au duc.)* La victoire de votre écurie, et le krach anglais m'ont rempli de joie...

Les voix disparaissent, tout le monde est sorti par le jardin. Jessie reste. On l'entend parler à la porte de droite.

JESSIE

Il y a longtemps que Georgette est partie ?

UNE VOIX *répond.*

Trois quarts d'heure à peu près, Mademoiselle.

JESSIE

Bien.

Elle referme la porte, revient en scène, range quelques objets. A ce moment, du jardin, se glisse Max Bignon. C'est un adolescent de dix-huit ans environ.

SCÈNE XV

JESSIE, MAX

JESSIE, *se retournant au bruit.*

Comment ! tu es là ?

MAX

Je suis caché dans le jardin depuis une heure. J'ai pris le train de trois heures... j'ai vu de loin arriver le duc de Chavres... puis d'autres visiteurs... Et maintenant, je viens de voir tous ces gens s'en aller avec ta mère et maman. Alors, je suis sorti de ma cachette !

JESSIE

Tu m'espionnes ?... Nos mères sont effectivement allées jusqu'à l'agence Mazeaux pour réaliser la location de la villa. Elles seront là dans un quart d'heure.

MAX

Jessie !

JESSIE

Quoi ?

MAX

Je suis au courant de tout...

JESSIE

Eh bien !

MAX

Hier... quand maman est venue à Paris me rendre visite, je lui ai arraché petit à petit la révélation que je redoutais tant. D'ailleurs, depuis quelques semaines, ton changement d'attitude vis-à-vis de moi... tes réponses évasives... l'annonce d'un voyage... des bribes de phrases que tu lançais exprès pour que je les comprenne... tout cela me faisait bien prévoir que la catastrophe se préparait... Jessie ! Jessie !... Tu ne vas pas faire ça ?... Jessie ! Mon dieu ! ma tête éclate !... Sache que je ne vis plus, que je suis comme fou depuis deux jours... Alors, tu vas te donner à ce...

JESSIE, *l'interrompant sèchement.*

Cela ne te regarde pas !

MAX

C'est révoltant... Je t'en supplie, je t'en supplie !

JESSIE

Suis-je ta maîtresse pour que tu me parles ainsi ?

MAX

Non, mais il a toujours été convenu que tu le serais un jour... Tu m'as juré que, quand tu te donnerais à quelqu'un, ce ne serait qu'à moi !

JESSIE

Tu parles comme un enfant que tu es, Max.

MAX

Tu parles déjà comme la femme que tu seras demain !

JESSIE

Si c'est pour me faire cette scène que tu es

venu, je te prie simplement de t'en retourner à tes chères études...

MAX

Oh ! toi... toi !... Tu ne m'aimes plus ! Il n'est pas possible que tu m'aies jamais aimé !

Il s'assied et se prend la tête dans les mains.

JESSIE, *s'approchant tout à coup derrière lui et doucement.*

Ne te fais donc pas de chagrin... Tu sais bien au contraire que je t'aime, que je t'ai aimé... beaucoup... Tu n'es pas seulement toi, tu es toute notre enfance... tout ce qui a été doux, heureux dans la vie... Tu es mêlé aux souvenirs du jardin, du soleil sur les géraniums... *(Elle l'attire contre sa poitrine.)* Tu es le petit, le cher petit qui m'as serrée dans ses bras en jouant dans le foin frais et qui m'as donné le premier baiser... Cela ne s'oublie pas !

MAX

Mais toi, tu es toute ma vie, Jessie, toute... Voyons, sérieusement... tu ne peux pas attendre que j'aie passé mes examens... J'ai pris mes inscriptions avant-hier. Mes examens d'admission sont en octobre, et à ce mom...

JESSIE

Je t'ai laissé croire à cette possibilité, parce que tu étais tendre et aimant, mon joli... et que je ne voulais pas te faire du chagrin... Mais, en mettant les choses au mieux, quel avenir sera le tien avant une dizaine d'années ?

MAX

Ça dépend !

JESSIE

Ah ! la misère à deux, non ça, jamais ! J'ai acquis le dégoût de la pauvreté... Je veux toute

la richesse de la vie... le luxe des vitrines... le rare et l'inutile !

MAX

Alors, tu ne devais pas me laisser entrevoir une espérance. C'est mal ce que tu as fait là !

JESSIE

Au fond, je ne t'en ai donné qu'une... une seule, logique, celle-là... c'est que nous nous aimerions un jour.

MAX

Eh bien ?

JESSIE

Eh bien ! réjouis-toi, au contraire, de ce qui se passe. Je reconnais, va, qu'il y a quelque chose de triste, de bien mélancolique dans cette immolation que je vais faire, contrainte et forcée, de ma vie de jeune fille... mais qui de nous deux doit en souffrir le plus ?... Ce n'est pas toi, puisque tu n'as qu'à prendre ton mal en patience !... Mais oui... je te le dis... dans six mois peut-être, un an, tout au plus, tu recevras une lettre qui dira : « Demain, à cinq heures, je serai rue d'Assas, dans ta chambre... » Et tu seras heureux, n'est-ce pas, mon petit, et je serai tienne.

MAX

Pour quelques heures !

JESSIE

Ne préjuge donc pas... Laisse-toi vivre !

MAX

Un an ! un an !... Tu viens de dire un an... Je ne pourrai pas aller jusque-là !

JESSIE

Tu travailleras... tu mettras les bouchées dou-

bles, afin de devenir quelqu'un et de me conquérir...

MAX

Les bouchées doubles ! Ah ! si tu savais ce que j'en mets... ce que je peux bûcher tous les soirs jusqu'à deux heures du matin !... Je n'étais soutenu que par l'idée de l'avenir... Ah ! pourquoi m'as-tu fait luire le bonheur si c'était pour le détruire !

JESSIE

D'ailleurs, on dirait que je t'apprends une nouvelle ! N'étais-tu pas résigné, au fond, comme moi, à l'avenir inévitable ?

MAX

Oui, c'est vrai... au fond, j'étais fixé. Tu t'es toujours refusée à moi, pourquoi ? Par prudence... Selon toute tradition, ta virginité a été réservée comme un capital intangible sur lequel on ne prélève que des hypothèques...

JESSIE

Tais-toi, tu es immonde, maintenant... et d'une injustice !

MAX

Tu portais orgueilleusement ta robe comme si tout ton avenir résidait dans la fermeté de ta gorge... dans la fraicheur de ta chair... Tu t'es réservée comme un morceau de choix... Moi-même j'ai subi cette superstition... je t'ai respectée jusqu'à la terreur.

JESSIE

Crois-tu que tu ne m'as respectée qu'en raison de ces timidités-là ?

MAX

Parfaitement !

JESSIE

Non, mon petit, tu te mésestimes... Tu m'as respectée, simplement parce qu'il y avait dans notre amour d'enfants, malgré tout ce que nous avions osé, quelque chose de sain, de pur et de bienfaisant... Ne regrette rien... Tu as eu de moi ce qu'une femme ne redonne jamais à personne... les premières caresses... les vraies... *(Ils sont sur une banquette et se serrent l'un contre l'autre.)* J'entends encore ta voix me dire dans le jardin : « Cela ne t'ennuie pas, Jessie, que je te caresse ? » Ah ! mon joli !... A qui redonnerai-je maintenant le ruban de mes cheveux... et à qui redirai-je, en m'appuyant sur son épaule : « Est-ce que tu m'aimes fort... fort... fort ? »

MAX

Eh bien, Jessie... pourquoi renoncer à cet amour ? Est-ce que ce n'était pas bon, dis... nos mains enlacées... nos promenades... la façon que tu avais de me tendre la bouche de loin... dès que tu m'apercevais ?... Et tes chères visites si rares, mais si bonnes, dans ma chambre d'étudiant ! Ah ! ta façon de te décoiffer... de te jeter tout habillée sur le lit et de me laisser à tes côtés des heures et des heures... avoir soif de toi, jusqu'à ce que le soleil disparaisse à la fenêtre... Est-ce que ce n'était pas bon, dis ?... Et voilà... fini... fini !... Maintenant... il me semble que je tombe dans un puits... J'ai comme une fièvre de glace par tout le corps... Ai-je été sot... mon Dieu !

JESSIE

Et dis-toi bien une chose, c'est qu'entre la possession et ce que nous nous sommes donné l'un à l'autre *(Elle secoue négativement la tête, d'un air*

puéril.) il ne doit pas y avoir une grande différence !

MAX

Pas de différence ? C'est-à-dire qu'il y a tout un monde ! On dit qu'en amour, qui n'a pas tout donné n'a rien donné... Ah ! certainement, j'ai eu de toi, Jessie, des bonheurs tendres, des illusions de caresses que je n'oublierai jamais, mais la pensée que là... ce soir... un autre... un imbécile quelconque va posséder... tout ce que je n'ai pas eu... dont je suis sevré jusqu'à la torture... que ton petit corps, que ton parfum... la volupté de ta chair vont être profanés par cette brute... ce vieux... non, non... c'est insupportable !... Il faut que j'intervienne, et c'est pourquoi tu m'as vu sortir soudain, comme un loup d'un fourré pour venir réclamer ma part, et à coups de dents s'il le faut... je te le garantis.

JESSIE

Comme un loup... oui... un louveteau, avec tes yeux de fièvre et tes crins soulevés ! *(Elle recule et passe ses mains sur son front.)* C'est étrange, ce que j'éprouve ! Je sens dans l'air, ce soir, une espèce d'oppression, d'étreinte... On dirait qu'il se passe ici ce qui se passe pour les bêtes, lorsque, dans un pays, dans un bois, il y a une femelle dont le moment d'amour est venu... C'est l'heure de la possession... Depuis que j'ai décidé d'appartenir à quelqu'un, on dirait qu'à mon insu la nouvelle s'est propagée très loin... comme une odeur... ça se sait... ça se devine... les mâles sont en marche... Je me sens entourée, froissée, capturée... Ceux-là mêmes que je ne connais pas semblent ne se rapprocher de moi que pour *ça* !... Tiens, tout à l'heure, il est venu ici une visite d'affaires à pro-

pos de la villa; eh bien! je ne sais quoi dans sa présence m'a fait presque frissonner. C'était pourtant un simple passant, et il avait l'air de venir aussi pour me prendre ! Instinctivement, j'ai été obligée de baisser les yeux... Oh ! sans doute, c'est une obsession, je perds un peu la tête... Moi aussi, je deviens malade, Max... Ma sensibilité est atteinte... le printemps est lourd, cette année... la vie aussi est pesante... Vous m'énervez tous ! Je voudrais la paix... fuir... je ne peux pas... C'est l'heure, voilà... c'est l'heure !

MAX, *résolument.*

Eh bien, je te garantis que cette heure m'appartient... Je serai le vainqueur et je t'aurai le premier.

JESSIE

Mais non, et ton petit chagrin, va, s'envolera bien vite !... Ah ! pourquoi es-tu venu troubler la soirée que je voulais passer à réfléchir ? Tu précipites l'événement au lieu de l'éloigner... Je n'avais qu'un moyen d'y échapper : le recueillement... Que tu es bête!... Tiens, voilà nos mères... je te prie de te maîtriser ; elles ne savent rien de nous. Et ce n'est pas le moment de te trahir. Vite, arrange tes cheveux... tu es tout ébouriffé !

MAX, *à voix basse.*

Jessie ! Ah ! Jessie ! Je ne sais pas ce que je ferai, mais je me sens capable de toutes les folies.

JESSIE

Attention ! (*Allant au-devant des deux femmes et et leur parlant de loin.*) Eh bien ! quoi, déjà revenues?

BIANCA, *de loin.*

Oui, l'agence était fermée. Ce sera pour demain, j'ai laissé un mot.

GABRIELLE, *de loin également.*

Nous sommes revenues à pied... mais ouf ! Une chaleur du mois de juillet !

Elles entrent.

SCÈNE XVI

BIANCA, GABRIELLE, JESSIE, MAX

GABRIELLE, *apercevant Max.*

Tiens, tu es là, toi ?

MAX

Oui... Bonjour, m'man... Bonjour, Bianca...

BIANCA

Bonjour mon, petit.

MAX

Je suis venu diner avec vous... j'avais ma soirée libre... Ça ne vous ennuie pas ?... Je partirai immédiatement après dîner.

BIANCA

Tu as bien fait !

JESSIE

Alors, cette location ?

BIANCA

Très sérieux... Oh ! j'aime encore mieux cette solution-là. *(Elle s'avance vers la table.)* On prendrait bien un verre de porto avant dîner. Un verre de porto, Max ?

MAX

Merci, je n'ai pas soif.

BIANCA

Dieu, quelle chaleur !... Gabrielle, passe-moi l'éventail qui est sur le piano...

Jessie est sortie à gauche.

SCÈNE XVII

MAX, BIANCA, GABRIELLE, puis JESSIE

MAX

Que fait Jessie ? Elle nous quitte ?

BIANCA

Je ne sais pas.

MAX

Je peux téléphoner, Blan-Blan ?

BIANCA

Mais oui, mon garçon.

Max est allé au téléphone. Gabrielle veut dire un mot à propos de Jessie et indique la porte par laquelle elle vient de sortir.

GABRIELLE, *bas.*

Alors, Jessie ne s'en va pas... et...

BIANCA

Je t'en prie, ne nous occupons pas d'elle. Je t'expliquerai plus tard... Tiens !

Elle lui verse du porto.

GABRIELLE

Merci, ça suffit.

MAX, *au téléphone.*

Gutenberg 32-28.

BIANCA

Georgette est partie ?

GABRIELLE

Je crois.

BIANCA

Qui est-ce qui servira le dîner ?

GABRIELLE

Qui veux-tu que ce soit ? La cuisinière ; nous mettrons le couvert nous-mêmes tout à l'heure... On dînera sur la terrasse ?

MAX, *au téléphone.*

Allô,! C'est toi, René ?... Parfait, mon vieux... Ton frère est là ? J'ai besoin de vous, tous les deux... Oui, des choses !... Eh bien, nous passerons la soirée ensemble... attendez-moi... à neuf heures au plus tard, je serai là... Ça va... A tout à l'heure, vieux.

Il raccroche le récepteur.

BIANCA, *à Gabrielle qui croque un gâteau.*

Comment ? Avant le dîner ? Tu as donc faim ?

GABRIELLE

Je n'ai pas faim ; c'était machinal...

Jessie rentre chapeautée.

MAX

Tu sors, Jessie ?

JESSIE

Mais oui.

BIANCA

Elle est invitée... On lui a laissé une auto pour la conduire à un restaurant du Bois.

MAX, *à voix basse, avec émotion.*

Tu as bien réfléchi, c'est décidé ?

JESSIE

Absolument.

MAX

Oh !

JESSIE, *distraite.*

Gabrielle, veux-tu crier au chauffeur qu'il vienne me prendre devant le perron. La grille est ouverte. *(A sa mère, haut.)* Je vais faire un détour, longer le champ de courses de Saint-Cloud et Auteuil ; ainsi je ne traverserai Paris qu'à la nuit tombée.

BIANCA, *bas.*

Fais attention à Max... tu n'as pas remarqué que je venais de lui dire que tu allais au Bois.

JESSIE

Oh ! Max, ça n'a pas d'importance...

BIANCA, *haut.*

Tu n'auras pas froid, Bébé, dans la voiture ?

JESSIE

Froid ? On étouffe, ce soir.

GABRIELLE

Voici la voiture.

L'automobile, toute fleurie de pivoines et de lilas, s'avance et vient se placer devant le perron.

JESSIE

Au revoir, mes enfants... au revoir, mon petit Max. *(Il fait celui qui n'entend pas.)* Eh bien ! Max ? *Shake and* ? *(Elle lui tend la main, il la lui donne après un regard de détresse).* Restez là, ne vous dérangez pas, surtout.

BIANCA

Mais nous ne nous dérangeons pas... Tu vois, nous achevons tranquillement notre porto.

JESSIE

Bon dîner... Faites un petit poker après dîner, tous les trois, sur la terrasse. *(Elle monte dans l'auto fleurie. Avec des gestes gracieux du bras.)* Au revoir, au revoir, mes petits...

GABRIELLE

Est-elle jolie, comme ça !

JESSIE, *tout en regardant Max, envoie un baiser circulaire: ensuite, elle donne l'ordre au chauffeur :)*

Allez !

L'auto démarre et disparaît dans la poussière dorée du soir. Il y a un moment de silence où chacun est à sa pensée. Bianca siffle et tapote des ongles le sucrier

SCÈNE XVIII

MAX, BIANCA, GABRIELLE

GABRIELLE

Bianca...

BIANCA, *l'esprit ailleurs.*

Hein ? Quoi ?

GABRIELLE

Tu sais qu'il ne reste pas beaucoup de serviettes et de tabliers pour la location.

BIANCA

Ah ! vraiment. *(A Max tout à coup.)* Oh ! mais assieds-toi donc ! Tu m'agaces, mon petit garçon, à rester debout ainsi... Tiens, prends ton verre comme nous... assieds-toi... C'est du porto blanc de chez Tavernier... Oh ! ce que les acacias se mettent à sentir depuis quelques jours...

GABRIELLE

J'ai justement reçu le catalogue de *la Gerbe d'Or* pour l'exposition de blanc.

BIANCA

Il y a des choses avantageuses ?

GABRIELLE

Oui, entre autres, des torchons pur fil pour quarante-deux francs la douzaine et des nappes dépareillées, avec des jours, à soixante-cinq et soixante-trois francs.

BIANCA, *à Max.*

Eh bien, qu'est-ce que tu as aujourd'hui, mon garçon ? Tu prends un air d'enterrement... tu ne dis pas un mot.

MAX, *se levant d'un air égaré, les yeux brillants et rouges.*

Ce que j'ai ?... Ce que j'ai ?...

BIANCA

Quelle figure, mon dieu ! Mais qu'est-ce qu'il y a ?

MAX

Il y a... que vous n'aviez qu'un geste à faire... un mot à dire pour empêcher cette petite d'aller où elle va... et vous la laissez partir ! Votre consentement à cette chose est abominable !... Je vous hais, tenez !

GABRIELLE

Max... mais tu deviens fou !...

MAX

Et c'est fini maintenant... *(Il éclate en sanglots.)* Salauds ! vous êtes des salauds !... je ne peux pas vous dire ce que j'éprouve... vous êtes des sa...

Il tombe sur la table en proie à une crise de rage, et, désespéré, se frappe la tête à coups de poing.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Dans l'hôtel du duc de Chavres, faubourg Saint-Honoré. Une chambre au rez-de-chaussée donnant de plain-pied sur le jardin. Deux portes-fenêtres cintrées. Vieille boiserie verte avec des bas-reliefs de terre cuite rose. A droite, un lit Régence à baldaquin surmonté de vases empanachés. Vieilles peintures. A droite, à côté du lit, la porte du cabinet de toilette et, à gauche, une grande porte donnant sur une galerie intérieure. Une table servie avec des verreries, vaisselles et seaux d'argent. Les lampes et les lustres sont allumés. Au lever du rideau, la femme de chambre Georgette finit d'agrafer la robe que vient de passer Jessie. On entend de la musique.

SCÈNE PREMIÈRE

JESSIE, GEORGETTE, ÉMILE

JESSIE

Ce que vous m'énervez !... Faites donc attention, Georgette ! Vous ne vous rappelez pas qu'il y a des pressions à la ceinture ?... Là !... C'est bien... donnez-moi un peu de poudre pour les bras... et puis le flacon de cédrat.

GEORGETTE *sort, va dans le cabinet de toilette et revient rapportant la boîte de poudre.*

Voilà, Mademoiselle.

JESSIE, *se poudrant les bras et se mettant quelques gouttes de parfum à la nuque.*

Tout le nécessaire est bien sorti ? Je n'ai pas regardé...

GEORGETTE

Oui, Mademoiselle, je l'ai arrangé en arrivant à six heures.

JESSIE

Mettez la robe que je viens de quitter... n'importe où, ça n'a pas d'importance... Mais non, pas sur le lit... dans la salle de bain... voyons! Vous pouvez vous en aller... Soyez là demain à midi et demi précis... Quelle heure est-il exactement ?... Il n'y a pas de pendule ici ?

GEORGETTE

J'ai apporté la pendulette de Mademoiselle... je l'ai placée sur cette table... Onze heures dix... J'ai encore le temps de prendre le tramway de la Porte-Maillot... Je serai à Rueil vers minuit.

JESSIE

Oui, vous aurez peut-être le tramway de onze heures vingt. Ah! Georgette, passez-moi donc le livre que je lisais en vous attendant... Recommandez bien encore à maman la pâtée des chiens... Georgette, vous me certifiez n'avoir pas parlé aux domestiques de cette maison quand vous êtes venue ici à six heures ?... Pas de bavardages sur nous ?

GEORGETTE

Je le certifie. On m'a conduite directement dans cette chambre. J'ai tout arrangé, je suis repartie par le service et, comme Mademoiselle me l'avait recommandé, je n'ai téléphoné ici qu'à huit heures... Quand Mademoiselle m'a eu répondu au téléphone et donné l'ordre de revenir, j'assure que je suis montée directement sans adresser la parole à qui que ce soit. D'ailleurs, en tout et pour tout, je n'ai aperçu qu'un vieux valet de

chambre et une espèce de cuisinier qui lavait l'office.

A ce moment on frappe à la porte. Elle s'ouvre. Le maître d'hôtel Emile entre avec un plat à la main. Il le dépose sur la table.

JESSIE

Qu'est-ce que vous apportez là ?

ÉMILE

Un cup, Mademoiselle.

JESSIE

Merci. Je vous ai dit tout à l'heure que je ne voulais rien prendre.

ÉMILE

Monsieur le duc m'a donné l'ordre de préparer le souper ; j'obéis. Je ne dérangerai plus Mademoiselle. Je n'ai juste qu'à apporter les cocktails aux truffes qui refroidissent dans la glacière.

JESSIE

C'est le duc qui a donné l'ordre qu'il y ait de la musique dans le jardin ?

ÉMILE

Oui, Mademoiselle.

JESSIE

Eh bien, en attendant que Monsieur revienne, voulez-vous avoir l'obligeance de prier le chef d'orchestre d'espacer cet accompagnement ?... Il me fait mal à la tête.

ÉMILE

Parfaitement, Mademoiselle.

JESSIE

Où sont-ils donc ?

Emile ouvre les persiennes.

ÉMILE, *indiquant.*

Au fond du jardin, à gauche.

JESSIE

On se croirait dans un casino.

GEORGETTE

Mademoiselle se rappelle ? La chambre de Mademoiselle, à Etretat !

ÉMILE

Je ferai observer que Monsieur le duc a fait préparer aussi l'éclairage du jardin au cas où Mademoiselle voudrait se promener. Elle n'a qu'à tourner ce bouton.

Il tourne le bouton, le jardin s'éclaire.

JESSIE

C'est ravissant, mais de plus en plus balnéaire... Quel grand jardin !

ÉMILE

Nous sommes aussi grands que l'Elysée.

GEORGETTE

Si Mademoiselle veut se promener, voici son manteau.

JESSIE

Non, merci. *(Au maître d'hôtel.)* A quelle heure Monsieur est-il rentré ?

ÉMILE

A sept heures... il est monté s'habiller très vite : il dînait dehors.

JESSIE

Alors, ces musiciens... je désirerais savoir... ces musiciens étaient commandés à l'avance ?

ÉMILE

Naturellement, mais Monsieur leur a téléphoné de prendre leur service à huit heures au lieu de dix... pour le cas où Mademoiselle serait venue... ce qui s'est réalisé...

JESSIE

Ah ! bien !... Maintenant, je reconstitue.

ÉMILE

Je vais prier le chef d'orchestre d'espacer ses morceaux.

JESSIE

S'il vous plaît !... *(Emile disparaît dans le jardin.)* Ce vieux domestique bavard a dit : « Le duc est monté s'habiller. » Donc sa chambre doit être au premier étage ?... Vous n'avez pas idée ?... *(Se reprenant tout à coup avec pudeur, quand elle s'aperçoit de sa question étourdie.)* Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous demande ça !... *(Soupir.)* Vous voyez comme on change, Georgette !...

GEORGETTE

Bah !... Mademoiselle a vingt ans passés, maintenant... Il faut bien qu'elle commence à vivre !...

JESSIE

N'est-ce pas ? Allons, partez vite !... Vous connaissez déjà votre chemin dans cet hôtel, je suppose ?

GEORGETTE

Comme si j'y avais toujours habité... Il n'y a rien d'autre à dire à Madame ?

JESSIE

Rien !... *(Georgette sort.)*

ÉMILE, *revenant du jardin.*

Je ferme les volets, Mademoiselle ?

JESSIE

Non pas !... Laissez-les ouverts... c'est plus joli !

Jessie, debout, nerveuse, se verse à boire. Émile se précipite.

ÉMILE

Mademoiselle allait se tromper... Elle allait se verser du Sauterne en carafe.

JESSIE

Vous êtes le maître d'hôtel ?

ÉMILE, *lui versant le cup.*

Il y a vingt ans que je suis le maître d'hôtel de Monsieur le duc, après avoir été dix ans son cuisinier.

JESSIE

Je m'explique le soin que vous prenez de ma personne !

ÉMILE

J'ai oublié de demander. Qu'est-ce que Mademoiselle prendra demain matin ?... Du chocolat, du thé... du café au lait ?

JESSIE, *rougissant légèrement.*

Hein ?... Je ne sais pas... Je n'ai pas envisagé la question.

ÉMILE

Que Mademoiselle m'excuse si mon zèle m'a fait manquer à l'étiquette.

JESSIE

Vous n'avez manqué que d'à-propos !... Il est

vrai que, depuis tant d'années, vous devez être devenu un peu le confident de votre maître !

ÉMILE

Monsieur le duc veut bien avoir quelque considération pour moi, voilà tout !... J'ai écrit, sous sa direction, un livre de recettes gastronomiques qui a paru à la maison Hachette et Monsieur le duc veut bien m'appeler quelquefois, en manière de plaisanterie, « le Sainte-Beuve de la casserole ».

JESSIE, *tentant une amabilité.*

Je serai très heureuse d'avoir auprès de moi un serviteur aussi distingué... Car nous sommes peut-être destinés à nous revoir ?

ÉMILE, *d'un ton sentencieux et réservé.*

Dieu dispose, Mademoiselle... J'entends la sonnette de Monsieur le duc... Sans doute vient-il de rentrer.

Il sort. Jessie attend. Une petite angoisse passe visiblement en elle. Elle se tapote la place du cœur comme pour le calmer. Au bout de quelques instants on frappe à la porte, d'ailleurs restée ouverte.

SCÈNE II

JESSIE, LE DUC DE CHAVRES, puis LE MAITRE D'HOTEL

LE DUC

Je puis ?

JESSIE

Mais certainement.

Elle reste debout, de dos à Chavres comme si la confusion l'empêchait de se retourner. Chavres entre, se jette à ses genoux, lui baise longuement la main et le poignet.

CHAVRES

Merci !... Merci !...

JESSIE, *au bout d'un moment.*

Je vous en prie !

CHAVRES, *avec un élan goulu et une voix plus fiévreuse qu'au premier acte.*

Enfin !... enfin !... C'est donc vrai !... Elle est à moi... à moi, l'enfant exquise !... Nul maintenant ne pourra porter la main sur elle.

JESSIE, *embarrassée.*

Relevez-vous, voyons... les domestiques...

Il va fermer la porte.

CHAVRES

C'est une telle surprise !... Je vous espérais si peu !

JESSIE

Vraiment... à ce point ?... Vous m'étonnez !

CHAVRES

J'avais même pris mon parti de la déception, en sorte que j'ai été tuer les heures et cartonner au cercle... Au lieu de l'attente passionnée, ma soirée s'est fondue dans une espèce de douceur résignée.

L'orchestre a repris dès la rentrée du duc.

JESSIE

Si vous ne m'espériez pas du tout, pourquoi ces musiciens, je vous prie ?

CHAVRES

Ils étaient commandés depuis hier.

JESSIE

Pourtant, nous ne devions rentrer qu'après

avoir dîné à Armenonville ? Cet accompagnement méthodique, calculé, devait être compris, je suppose, dans la seconde partie du programme... le protocole de la chute ! Pourquoi avoir devancé leur horaire ?... *(Souriant.)* Le Sainte-Beuve de la casserole vous a vendu, mon cher !

CHAVRES

Quelle vieille pie !... Il a dû vous assommer avec ses histoires !... Pourquoi riez-vous si fort?

JESSIE

Je ris parce que, mon cher, à tant faire, vous auriez bien dû vérifier le programme jusqu'au bout... Vous n'êtes pas musicien ?

CHAVRES

Non.

JESSIE

Vous ne dansez pas ?

CHAVRES

Non plus.

JESSIE

Un two step !... Oh ! un two step !... On voit bien que vous ne dansez pas en effet !... Imaginez, pour moi qui adore la danse, un two step à une heure un peu plus... tardive !... Pourquoi pas la valse-hésitation ?... Ce serait plus de circonstance !

Il veut lui prendre la taille, elle s'échappe en esquissant un pas de danse.

CHAVRES

Ah ! petite railleuse !... Vous êtes jolie ainsi !... Faites deux pas encore sur ce fond de marronniers... le temps de vous savourer.

JESSIE

Non, non, arrêtez cette musique... ou je vais finir par m'envoler par la fenêtre comme dans le *Spectre de la Rose* !... Vous serez bien avancé... Que je ne les entende plus !... Arrêtez-les !...

Il va dehors, sur les marches, et parle de loin aux musiciens. Elle s'approche de la table et se verse un peu de champagne, puis se mord un doigt presque jusqu'au sang. La musique se tait.

CHAVRES, *revenant.*

Pas faim, petite fille ?... Vous n'aviez pourtant pas dîné chez vous et je vois que vous n'avez touché à rien... Un peu de ce koulibia ?

JESSIE

Je ne suis pas gourmande !... Du raisin, peut-être... j'ai la gorge si sèche !... *(Il lui tend un raisin.)* J'adore manger le raisin à la grappe, comme les vendangeurs... Nous avons fait quelquefois les vendanges, maman et moi, du côté de Poitiers... C'était amusant comme tout ! Tenez, ainsi !

Il tend la grappe et elle mord à même.

CHAVRES

Vous avez quelque chose d'animal qui me ravit ! Cette épaule ronde et musclée de jeune faune, ce...

Il s'approche d'elle, la respire et lui baise les paumes des mains.

JESSIE, *riant pour déguiser l'appréhension.*

Quand j'étais petite, je soufflais dans la peau des raisins... mais on ne peut pas arriver à les gonfler... Ça ne réussit qu'avec les feuilles de pivoine ou de rose... Alors, on fait : pan !... *(Elle tape sur sa main.)* Je suis encore enfant hein ?... Pas trop ?...

CHAVRES

Ah ! femme ou enfant, vous êtes créée pour aspirer la vie à pleins poumons !

JESSIE, *étirant les bras.*

C'est à dire que je dois avoir quelques petites dispositions au bonheur !... Oh ! dites... rendez-moi heureuse !... J'en ai tant envie !

CHAVRES

Soyez tranquille... J'ai mission de vous éveiller toute, de réaliser vos aspirations... Mais vous avez donc été déjà malheureuse ? A quel âge ?

JESSIE

Ne pas être heureux. pour les uns, c'est un état supportable... mais pour d'autres...

CHAVRES

Ah ! c'est vrai ; la religion en a fait le Purgatoire...

JESSIE

Vous non plus, vous n'avez pas l'air plus heureux que ça, vous savez ? On lit dans vos yeux de la solitude... Laquelle ? Celle des égoïstes, naturellement.

CHAVRES

Non, Jessie, la plus amère de toutes, peut-être... celle des voluptueux repentants !

JESSIE, *le mot, l'approche des lèvres, l'haleine du désir, la font un peu instinctivement reculer sur son fauteuil.*

Ah !

CHAVRES

Déjà à mon déclin, j'ai l'impression d'être un vieux jouet honteux, d'avoir perdu ma vie, et je me reprends à espérer comme dans l'adolescence...

Aimer une femme !... aimer !... Voyez-vous, petite, vous redoutiez de vous abandonner à un amateur d'expériences. Eh bien, non, je dissimulais, pour ne point vous effrayer, une attirance plus digne... Mes passions d'autrefois je les ai crevées sous moi, comme de vieux pur sang épuisés à la course... Il ne me reste qu'un cœur neuf, inemployé, tout enivré de vous... Je vous aime avec tendresse... j'aspire à vous... à cette convalescence... Votre fraîche image s'est installée ici, depuis des mois... Il y a si longtemps déjà que vous avez traversé les murailles !... *(Etonnée de ce langage si inattendu de la part d'un viveur endurci, elle regarde les murailles désignées, naïvement, comme pour y chercher une issue.)* Allons, allons... pas de nuage dans vos yeux, toujours si limpides, si pétillants !... Quel contraste curieux !... Tantôt vous êtes une enfant enjouée qui oublie tout... vous avez quinze ans !... Tantôt on découvre en vous une maturité, une clairvoyance amère qui ferait croire à une très longue expérience amoureuse, si l'on n'était absolument persuadé que vous êtes demeurée sage, sinon innocente.

JESSIE, *qui déchire maintenant des fleurs.*

Ah ! mon ami, c'est qu'en effet la vie n'a pu me laisser beaucoup d'illusions !... Si vous imaginiez ce qu'est, au fond, l'existence ratée d'une jeune fille de mon espèce !... N'en parlons plus... C'est fini !

CHAVRES

Vous avez lancé ça, comme vous auriez dit : « Tant pis ! on liquide ! »

JESSIE

C'est de votre faute aussi... Oui, vous avez adopté le ton grave et je me suis mise à l'unis-

son... Il ne faut jamais me faire réfléchir, moi !... Ce que j'éprouve est assez compréhensible, n'est-ce pas ? Je pense... je pense à ma jeunesse avec ce qu'elle a eu de bon et de mauvais... à mon enfance qui finit ce soir.

CHAVRES

Impression, impression... voilà tout.

JESSIE

Oui... une impression. C'est comme si on délaissait des êtres jusque-là chéris, malgré leurs défauts... des choses aussi... des amis qui vous diraient de loin : « Qu'est-ce que tu fais là, ma petite ? » C'est comme s'il y avait quelque part, en ce moment, des yeux rouges qui pleurent derrière un arbre, dans un jardin... là bas...

CHAVRES

Jessie, ne soyez pas inquiète. J'ai causé avec votre maman... Elle était calme, rassurée.

JESSIE

Oui... maman... elle ! Que voulez vous ? Je suis à la fois ici et là-bas. Je vous regarde et, en même temps, je songe à la soirée qui vient de se terminer là-bas... sous les tilleuls et les acacias de la terrasse... Ils jouent aux cartes... On a allumé la lampe... les papillons tournent...

Elle a le regard posé dans le vague, les doigts, machinalement, font tinter le cristal d'un verre.

CHAVRES

Ce que vous éprouvez de si fort et de lancinant est une angoisse connue, l'angoisse nuptiale... Laissez-vous aller, fermez les yeux, ne pensez

plus, donnez-vous tout entière à cette angoisse délicieuse... toute...

Il se penche sur elle. Elle lève les coudes, d'une façon à la fois chaste et désespérée. Elle ploie sous la pression des bras. A ce moment on frappe à la porte.

CHAVRES

Qu'est-ce que c'est ?

JESSIE, *riant tout à coup comme une enfant amusée et délivrée.*

Votre maître d'hôtel, sans doute.

CHAVRES

Encore un qui n'aura jamais le sens de l'opportunité... Entrez !

ÉMILE, *faisant signe à Chavres.*

Monsieur le duc ?

CHAVRES

Qu'y a t il ? *(A Jessie.)* Vous permettez ?

Il remonte au fond et on entend quelques bribes du colloque à voix basse.

CHAVRES

Hein ?... Grave ?... Quand ?... On est là ?... Attendez à la porte... *(Un temps assez long. Le domestique se retire avec force gestes.)*

JESSIE, *pendant qu'Emile se retire.*

Que se passe-t-il ? Vous avez l'air inquiet, tourmenté.

CHAVRES

Un contretemps fâcheux... La vie est stupide et incohérente.

JESSIE

Qu'est-ce que c'est ? Vous ne pouvez pas me laisser ignorer.

CHAVRES

J'ai un fils, Serge, que je tiens assez éloigné de ma vie... un assez mauvais sujet pour qui je nourris parfois une affection horripilée, parfois un sentiment plus tendre... Je l'ai justement quitté à sept heures... Est-ce qu'on ne m'apprend pas que cet animal-là s'est fait bêtement renverser par une automobile dans les Champs-Elysées ?... Contusions graves, paraît-il... Il me réclame...

JESSIE

Oh ! je suis désolée... Courez vite, mon ami... Je ne supporterais pas une minute l'idée que je sois un obstacle à votre impatience !

CHAVRES

Mon Dieu... ces contusions n'ont peut être pas le caractère de gravité qu'on suppose !... Demain matin, par exemple...

JESSIE

Qui est venu vous avertir ?

CHAVRES

Des amis à lui... Ils sont là, à ma porte, dans une limousine, paraît-il.

JESSIE

Dans ce cas, si l'on vient vous chercher en auto, c'est que l'état est sérieux... Allez, je vous en supplie, au moins vous rendre compte... Peut-être reviendrez-vous rassuré... Et ce n'est pas une demi-heure de plus ou de moins à attendre...

CHAVRES

C'est vous qui le dites !...

JESSIE

Je vous assure... vous seriez demain *(Elle a hésité*

sur le mot.) bourrelé de remords, et moi aussi... Vous voyez, je partage déjà vos ennuis et vos chagrins.

CHAVRES

C'est une preuve d'affection que vous voulez bien me donner. Dommage !... Nous étions si bien partis !

JESSIE, *avec un sourire et les yeux baissés.*

Nous arriverons !

CHAVRES

Je vous adore... Vous êtes la bonté même ! *(Il lui baise la main passionnément.)*

JESSIE

L'appartement de votre fils est loin d'ici ?

CHAVRES

Du tout !... Rue de Bassano, à dix minutes d'auto !... Je vous jure que, de toute façon, je serai de retour dans une demi-heure au plus tard. Mais qu'est ce que vous allez faire pendant ce temps ?

JESSIE

Ne vous inquiétez pas de moi. J'ai là un livre que j'avais commencé... et puis mon impatience de vous savoir rassuré me tiendra compagnie... Ne regrettez pas cette pause ! Elle sera excellente, au contraire, pour me familiariser avec l'atmosphère de votre maison... Ça allait déjà mieux depuis un instant et, quand vous reviendrez tout à l'heure, je serai tout à fait... *(Elle cherche le mot.)* guérie !...

CHAVRES

Je cours et reviens... Le maître d'hôtel m'attendra !

JESSIE

Ne me l'infligez pas, surtout !

CHAVRES, *sortant.*

Emile, ne m'attendez pas... vous pouvez monter.

Jessie referme la porte. Seule, elle a un mouvement de détente. Visiblement cette pause lui fait l'effet d'une halte. Elle sourit à sa soudaine solitude ; elle tire un livre d'une petite bibliothèque, vient s'accouder à la table, puis se lève, allume la lampe de chevet près du lit, se regarde dans la glace, étire les bras, prend sa boîte en or, y puise un peu de rouge qu'elle se passe sur ses lèvres, puis, après une hésitation, commence à dégrafer sa robe comme si elle allait se mettre au lit. Tout à coup, elle sursaute. Elle entend un bruit au volet fermé de la porte-fenêtre.

JESSIE

On gratte... On dirait que quelqu'un essaie d'ouvrir les volets... Si je sonnais ?... Voyons, suis-je bête d'avoir peur !...

Elle s'approche de la fenêtre dont les vitres sont restées ouvertes. On entend :

UNE VOIX, *au dehors.*

Jessie... Ouvre... Ouvre...

Rapidement, en retenant une exclamation de stupeur, elle ouvre. Max se glisse, chapeau mou baissé sur le front, et referme le volet.

SCÈNE III

JESSIE, MAX

JESSIE, *elle le regarde avec hébétude, sans comprendre.*

Oh ! par exemple, ça passe toute imagination !... Qu'est-ce que c'est que cette extravagance ?... Tu as osé !... D'abord, par où as-tu pénétré dans

le jardin ?... Et qu'est-ce que tu viens faire ici ?... Ah ! si tu en arrives à ces folies-là !

MAX

Je me suis glissé avec les musiciens de l'orchestre... Le domestique m'a laissé passer quand j'ai dit que j'allais les rejoindre.

Alors une rage folle la saisit.

JESSIE

Quel toupet !... Ici... à ma porte... tu t'es permis !... Tu espères t'accrocher à moi et faire du scandale ! Ah ! il va t'en cuire, je t'en réponds ! Veux-tu bien déguerpir immédiatement ou je te fais mettre dehors ?... Mais... mais... il y a quelque chose encore de plus extraordinaire là-dessous !... Pour oser frapper à la fenêtre, comment savais-tu que j'étais seule en ce moment ? Comment savais-tu même qu'il y avait des musiciens ?... Tu mens ! Je sens que tu mens... que tu as sur la conscience quelque coup plus louche !

MAX

Oh ! c'est bien simple... J'errais désespéré devant le trottoir de l'hôtel vers huit heures...

JESSIE

Délicieux ! Tu procédais à l'étude du terrain !

MAX

Tout à coup j'ai aperçu sur l'autre trottoir Georgette qui venait te rejoindre... Elle a de l'affection pour moi, Georgette : elle m'a vite renseigné.

JESSIE

En voilà une qui ne fera pas long feu chez moi !

MAX

Depuis que le domestique m'a laissé entrer,

je me tenais dans le jardin, dissimulé... Je vous ai aperçus tout à l'heure, quand vous avez, le duc et toi, ouvert la fenêtre.

JESSIE

Mais ça ne m'explique pas comment tu l'as vu partir !... Parle donc ! Parle !... Avoue !... *(Tremblante.)* Ah ! ça !... ah ça !... est-ce que... ? Oh ! non, par exemple, je me refuse à le croire... malheureux ! Tu n'aurais pas osé aller jusque-là... Ah ! tu ne sais pas, dans ce cas, comme je me vengerais !...

MAX

Tout... j'ai tout osé pour empêcher cet homme de t'avoir... même les moyens les plus extravagants !... Je risquerais ma peau s'il le fallait... J'avais préparé dix manières de parvenir jusqu'à toi, une fois entré dans la maison... car je jure bien que rien ne m'aurait empêché de te découvrir... Tu as affaire à un fou !... Oui, tu entends à un fou, résolu à tout !

JESSIE

Mais tu me perds, malheureux !... Mais c'est insensé ! Où est-il en ce moment ? Où est-il ? Qu'en as-tu fait ?

MAX

Tu veux le savoir ?... *(Sarcastique.)* Oh ! ne crains rien pour lui !... L'auto, avec deux amis à moi, est venu le prendre... Elle doit brûler la rue de Bassano... A ce moment, on l'instruira que le fils a été blessé dans une maison amie et, après lui avoir fait faire quelques détours, en passant par l'avenue du Bois, on le déposera très poliment à Neuilly, presque à l'entrée de la porte Maillot. Tu vois, ce n'est pas le diable... Le temps qu'il hèle un taxi, qu'il revienne ici... vingt-cinq minutes en

tout... C'est peu, mais assez pour qu'en revenant chez lui il trouve la maison vide... car tu vas me suivre immédiatement, Jessie !

JESSIE

Ah ! j'étouffe de colère !... Voilà ce que vous avez combiné, à deux ou trois... ce truc fameux et romanesque, conçu entre copains, je vois ça, dans un bar ou une brasserie de la gare Saint-Lazare ? Ah ! ce que vous avez dû faire les farauds quand vous avez trouvé ça !... Un coup réglé avec, sans doute, l'auto d'un camarade ! Tu as la cervelle troublée par les romans de cinéma et les premières pages de journaux... espèce de sot !... *(Tout à coup.)* Mais non, tu as surtout escompté un scandale... voilà... tu as calculé que ma situation, après, serait intenable ici... C'est du chantage, du bas chantage ! Et tu as cru, imbécile, qu'en me faisant passer pour quelque fille rouée et de bas étage tu m'aurais à toi, que je t'appartiendrais ?... C'est idiot !... Allons, file. Je te donne une minute, tu entends, pas une seconde de plus, pour sortir de cet hôtel !

MAX

Oui, si tu pars avec moi, Jessie !

JESSIE

Tiens, c'est à pouffer de rire, à force de niaiserie et de bêtise ! Et dire qu'un garnement comme toi peut détruire votre vie en une seconde !

MAX

Je viens de t'avertir que j'étais fou... J'irai jusqu'au bout... Oui... le scandale... le scandale qui te sauvera !... Il y a deux solutions, vois-tu... ou que tu t'en ailles avec moi, ou que tu t'en retournes à la maison...

JESSIE

Il y en a une troisième sur laquelle tu n'avais pas compté... la plus simple... que je te fasse mettre à la porte par les domestiques...

MAX

Ose.

JESSIE, *courant à la porte de la galerie.*

Immédiatement... Moi non plus je ne redoute pas le bruit... Non... non... coup nul !... Je me justifierai facilement... je dirai la vérité... Et j'aurai vite fait d'édifier cet homme, ce parfait galant homme, trop chevaleresque pour ne pas deviner que je suis irresponsable de ton incongruité !

MAX

Trop chevaleresque !...

JESSIE

Oui... cet homme du monde que vous avez osé berner, ridiculiser comme de petits voyous que vous êtes !...

MAX

Jessie... rentre à la maison... Nous partirons ensemble ou je resterai !

JESSIE

Ah ! c'est ainsi... tu l'auras voulu !

Elle s'élance.

MAX

Fais attention, Jessie, fais bien attention, une dernière fois !... Si tu ne devines pas, au son de ma voix, la gravité de la situation et mon état d'esprit, c'est que tu es complètement abusée... Ecoute sans broncher, je te prie... Nous avons

vingt minutes... ne perdons pas de temps ! Je t'affirmes que tu n'appartiendras pas à cet homme!. Tu es ma chair et mon âme... Je mourrai de toi ou tu seras ma femme, rien que la mienne... Par n'importe quel moyen j'empêcherai le crime auquel tu as lâchement consenti !

JESSIE

Le crime !... Il parle de crime !

MAX

Parfaitement, le crime contre l'amour, contre la nature... Deux êtres jeunes qui s'aiment s'appartiennent de droit. Ils doivent triompher de tout ! Voyou, dis-tu, celui qui vient s'interposer et interdire cette saleté-là ?... Mais un, tout de même, avec lequel il va falloir compter... De ce ponte vanné ou de moi, qui l'emportera ?... On verra... Banco !... Je tiens le coup !

Il s'accote à la table. Elle le considère, épouvantée. Puis, devant le danger, elle change d'attitude et sa voix s'atténue.

JESSIE

Oui... oui... cette fois, j'ai compris... Tu as complètement perdu la tête... J'ai affaire à un égaré... Aucun raisonnement ne pénétrera cette cervelle en fièvre !...

MAX

Aucun !

JESSIE

Voyons, voyons, pourtant... avant que j'appelle... essaie de te retrouver... Max... Tu ne vas pas m'obliger à cette chose honteuse : te faire chasser d'ici ?...

MAX

Voilà qui m'est égal !

JESSIE

Réfléchis une seconde, tu comprendras que tu t'es lancé dans une équipée perdue d'avance !... Tu vois, je ne me fâche plus... Là... je raisonne. Tu es encore accessible à un raisonnement, hein ? Voyons, si tu t'entêtes à rester ici, tu ne vois pas que tu vas être acculé à un camouflet ridicule ?...

MAX

Et après ?

JESSIE, *avec précaution, la voilà qui s'approche de Max, essaie de sourire pour le calmer, et lui parle comme à un bébé rageur.*

Il faut avoir dix-huit ans pour se lancer à corps perdu dans un enfantillage aussi romanesque !... Avec deux sous de bon sens, tu comprendrais qu'un plan comme celui que tu as conçu ne s'exécute pas ! Mais qu'est-ce que tu voulais réaliser au fond ?... J'avoue que je ne comprends pas !... M'enlever ?... Vivre avec toi ?

MAX

Parfaitement !

JESSIE

Mais nous l'avons envisagé cent fois !... C'est un compte réglé !... A moins que tu aies gagné une fortune cet après-midi... As-tu gagné une fortune ?

MAX

Je n'ai rien... absolument rien et je t'enlève tout de même !

JESSIE

Oh ! Max... quelqu'un qui t'entendrait !... C'est bouffon ! Tu m'aimes et tu prétendrais gâcher ma vie, mon avenir, me condamner à la misère !

MAX

Si je lâche mes examens, on m'offre du jour au lendemain une très belle situation dans le commerce.

JESSIE

Comment donc ! La vie en meublé... la femme de ménage... la matérielle au tripot et, le dimanche, une petite promenade en bicyclette aux Vaux-de-Cernay ! Tu vois grand !... Merci pour moi !... Allons, retrouve-toi, Max !... Te voilà déjà plus calme... Je vais t'excuser comme je pourrai, tout à l'heure... Je ne te garderai pas rancune, je te le promets... *(Câline.)* Si tu t'en vas tout de suite, par exemple... C'est fini, n'est-ce pas ? Calmé ? En voilà des drames, mon Dieu !... Quel tout petit tu fais !

Elle essaie de rire, pour se rassurer elle-même. Silence.

MAX, *abattu.*

Eh bien, si tu ne veux pas tenter la vie avec moi, alors...

JESSIE

Alors, quoi ?

MAX, *changeant de ton, devenant suppliant.*

Oh ! chérie... chérie... que je t'emporte une heure... une heure seulement... ici ou ailleurs... mais pas cette étreinte misérable !

JESSIE

Oh !

MAX

Avant de nous séparer, que tu aies senti passer la jeunesse...

JESSIE

Mais c'est aussi impossible...

MAX

Que je te quitte, t'ayant appris l'amour, le vrai... Et après je consens à te laisser là, exténuée ou repue... je partirai dans la rue en sifflant et en marchant droit devant moi !

JESSIE

Tu rêves tout haut, tu fanfaronnes. *(Elle lui frappe le front.)* Oh ! cette idée fixe ancrée là-dedans ! Mais c'est disproportionné, voyons... Tu souffres mille fois trop pour le peu que tu perds !

MAX

Il n'y a pas de détresse trop grande quand on aime, et je suis désespéré... Vraiment, tu ne veux pas ?

JESSIE

Non, non !

MAX

Tu ne veux pas me suivre, Jessie ?

JESSIE

C'est impossible !

MAX

Tu ne veux même pas, non plus, rentrer à la maison ? Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour être aussi malheureux ? C'est à crever ! Pourtant, je ne suis pas méchant... je suis un bon petit cœur, je t'assure, qui se débat et qui t'aime tant !

Il s'effondre à terre et pleure.

JESSIE

A la bonne heure ! Je t'aime mieux ainsi, effondré !... Il y a plus de force dans ta douceur et ta fragilité que dans ta colère ! *(Elle lui relève la tête et la pose sur ses genoux.)* Pauvre petit oiseau ! Sois gosse... sois enfant... là... sur mon

épaule... que je te dorlote une seconde avant que tu t'en ailles... *(Elle susurre avec câlinerie.)* Car tu vas partir, n'est-ce pas, mon chéri ? Tu ne voudrais pas faire de la peine à celle que tu aimes, n'est-ce pas ? Ce serait vilain... et puis, ce ne serait pas toi, ça !

MAX

Oseras-tu m'abandonner, et t'en aller vers ton horrible bonheur, le sourire aux lèvres ?

JESSIE

Le bonheur ? Ah ! va, celui qui est le plus à plaindre, peut-être, ce n'est pas le délaissé, c'est celui qui délaisse !

MAX

Des mots !... Si c'était lui, au contraire, qui allait te donner conscience de ta chair !... Oh ! cette idée... cette idée !...

JESSIE

Allons... ne recommence pas... Tu t'étais calmé ! C'est désespérant !

MAX, *se levant et cherchant à l'entraîner.*

Viens, Jessie, par pitié... Je t'aimerai tant !... Allons-nous-en de cette maison... Que veux-tu que je devienne ? Il n'y a plus qu'à se flanquer une balle dans la peau !

Alors, elle s'appuie à son épaule, et à voix basse, confidentielle et passionnée.

JESSIE

Petit bête, va !... Mais tu sais bien que tôt ou tard je te reviendrai... Alors ?... Laisse-moi donc le temps de devenir riche, de n'avoir plus besoin de subsister... Tu n'as pas confiance ?... Tu l'as dit, pourtant, nous sommes trop jeunes, et même, sans nous être possédés, j'ai été ta première maî-

tresse, tu as été mon premier amour... Rien ne peut nous enlever ce trésor-là !... Embrasse-moi!... *(Il lui saute au cou.)* Puisque je t'affirme qu'il sera à toi, ce visage, mon joli... qu'il sera à toi, ce corps, à toi seul !...

MAX

Oui, l'avenir, l'avenir ! Je n'ai pas confiance dans ce type-là... Il a de la barbe au menton ! Tout de suite... tout de suite... Au secours, Jessie !

JESSIE

Essuie ton front en sueur !... Tes beaux cheveux sont tout en désordre... Tu es dans un état !... *(Elle lui essuie le front avec son mouchoir. Subitement, avec rage.)* Tiens, cette idée que tu es là, toi, le souffrant, le désespéré... toi, le pauvre... Ah ! ce qu'ils me feront payer tes larmes !... Mon gosse, si c'était possible, si c'était seulement possible !... Mais ça ne l'est pas... Allons, prends ton chapeau !... Ne fais pas de mal à ta pauvre Jessie qui te pardonne et que tu tortures !... Je t'en conjure, va, et laisse là cette femme sans courage à qui tu voulais apporter l'amour et à qui tu n'as apporté que le désespoir !

La porte de gauche s'ouvre brusquement et Serge, en habit, la canne à la main, apparaît, suivi du maître d'hôtel.

SCÈNE IV

JESSIE, MAX, SERGE, ÉMILE

SERGE

C'est bien ça !... Je m'en doutais !... Il me paraît que nous sommes en pays de connaissance... Du diable si j'aurais supposé, chère Mademoiselle,

cet après-midi à Rueil, que je vous rencontrerais quelques heures plus tard en aussi belle compagnie !... Vous ne sortez jamais seule, à ce que je vois !... Allons, trêve de plaisanterie ! Où est mon père ?

JESSIE

Monsieur, je ne comprends pas !... Vous m'avez été présenté cet après-midi comme mandataire d'une personne qui...

SERGE

Parfaitement, on vous a présenté cet après-midi le marquis d'Aubrive ; c'était faux... c'était une dissimulation que mon père a faite, par je ne sais quel scrupule !... Je suis Serge de Chavres...

Jessie et Max se regardent avec épouvante.

JESSIE

Vous !

SERGE

Et je veux savoir comment Monsieur s'est faufilé à pareille heure dans l'hôtel paternel, tandis qu'on se servait indûment de mon nom pour contraindre le duc à sortir de sa maison. Sur ce chapitre-là, je n'entends pas la blague ! *(Silence.)* Vous vous taisez ?... Je me trouverais donc en face de deux complices ?...

JESSIE

Monsieur, vous perdez toute mesure !... Même si vous êtes le fils du duc de Chavres, vous n'avez pas qualité pour m'apostropher de cette manière !

SERGE

La vôtre manque de chic, Mademoiselle... Vous vous êtes trompée de porte... Pas ici... Allez faire ça dans un autre café !

MAX, *bondissant.*

Je vous défends d'insulter une femme respectable qui n'est pour rien dans cette algarade dont je revendique toute la responsabilité...

SERGE

S'il vous plaît ?... Qui êtes-vous, pour me défendre quelque chose ?... De quelle cave sort cet arrière-petit-neveu de Don Quichotte ?... Je ne vous connais pas, mais ce point d'honneur a l'air de vous convenir à merveille... Vous tenez passablement l'emploi. On a la vocation, ou l'on ne l'a pas... *(Du bout de sa canne.)* Mademoiselle, à la fin, vous plairait-il de me dire le nom de ce Monsieur ?

MAX

Qu'importe mon nom !... Je suis un inconnu pour vous. *(Désignant Emile.)* Je parlerai si vous voulez bien m'écouter sans témoin.

SERGE

Retirez-vous, mon vieil Emile... Je sais à quoi m'en tenir maintenant... Et je crois qu'il n'y a plus rien à craindre.

ÉMILE

Monsieur veut-il me permettre ?... Quand tout à l'heure mon...

SERGE

Rien !... Vous avez du flair, Emile, pour un ancien maître-queux. Car c'est ce bon serviteur qui, entendant des éclats de voix extraordinaires dans la chambre de son maître, a deviné la mystification et m'a téléphoné illico... Je vous proposerai pour le prix Montyon, Emile... et ça compensera un peu les débordements de votre maître... Allez !

Emile sort en fermant la porte. Jessie, presque évanouie, s'appuie à un meuble.

SERGE, *avec hauteur.*

Nous disions ?...

MAX

Voici : je suis un camarade d'enfance de Mademoiselle Cordier, j'ai voulu l'empêcher de faire une bêtise et de passer la soirée en tête à tête avec le duc... Dans la nécessité d'éloigner votre père, j'ai usé du premier moyen venu. Deux de mes amis l'ont simplement conduit à Neuilly, soi-disant pour vous retrouver dans une maison amie... J'affirme qu'il a été convenu que l'auto le laisserait en plan et filerait aussitôt au garage... Vous voyez, il n'y a là qu'un simple stratagème sans gravité, pour gagner du temps.

SERGE

Un rien !... Une paille !... C'est une gaminerie charmante... charmante... comme dit la chanson... Vous avez un protecteur hardi, Mademoiselle.

JESSIE

Mais regardez-moi mieux, Monsieur !... Vous ne sentez donc pas que vous faites l'erreur la plus grossière et la plus plate ?... Il me semble, moi, que si j'avais rencontré cette jeune fille dans sa maison, dans son milieu, sous la garantie même de l'amitié de votre père, je n'hésiterais pas à me dire : « Il doit y avoir méprise... Cette jeune fille-là n'est sûrement pour rien dans l'affront qu'elle subit la rage au cœur », et humiliée, Monsieur, à un point que vous n'avez pas l'air de soupçonner !... *(A Max.)* Tiens, malheureux... voilà l'équivoque que tu as provoquée et les soupçons dont je suis salie !... Quelle honte !... Moi, moi !...

MAX

Patience, Jessie ; dans un instant tout sera clair !

SERGE

Je ne demanderais pas mieux que de vous croire, Mademoiselle... Je me suis présenté à votre villa comme un intermédiaire ; c'était exact... J'avoue pourtant que la curiosité que j'avais de votre personne, de vos relations avec mon père me poussait aussi. Et tout de suite je vous ai vue, fine, élégante, racée, de manières très aristocratiques même... Oui, mais, alors, que voulez-vous, avec la meilleure volonté du monde... la présence inexplicable de Monsieur...

MAX

Vous la jugez telle !

SERGE

Cette mystification rocambolesque... hein ?... Elle serait à votre insu... peut-être à votre corps défendant ?

JESSIE

Oh ! l'histoire est encore plus bête que tout ce que vous pouvez imaginer !... Oui, naturellement, la première hypothèse qui vient à l'esprit, c'est celle de la petite femme perverse, de l'amant jaloux qui s'acharne... cela va de soi !... Eh bien, non, pas même ! Ça, voyez-vous, Monsieur, c'est encore en pension... ça, c'est un petit garçon, un bête de petit garçon avec lequel j'ai été élevée. Il s'est tout simplement épris de la petite fille dès l'âge du cerceau et, selon l'habitude, il a toujours compté qu'on s'appartiendrait l'un à l'autre... Alors, ce garçon a appris tout à l'heure, à la maison, que j'allais pour la première fois de ma vie... *(Serge, du coup, ne peut s'empêcher de ricaner, mais Jessie le regarde de ses grands yeux francs et fixes.)* Oui, Monsieur, pour la première fois... franchir le

seuil d'une garçonnière... Subitement, avec des camarades, il s'est monté la tête et...

MAX, *s'avançant.*

Et j'ai tenté, par n'importe quel moyen, la persuasion ou le scandale, d'empêcher que la jeunesse encore intacte soit flétrie, gâchée pour avoir, un soir, servi de passe-temps à un amateur de primeurs plus ou moins blasé... J'ai tenté que cette petite n'aille pas se livrer sans amour à cette misère et ne devienne pas demain une recrue de la noce parisienne... J'ai...

JESSIE, *essayant de le faire taire.*

Max !... Max !... Veux-tu, à la fin !...

SERGE

Laissez... Ce n'est pas pour moi !...

JESSIE

Quel fou !... Qu'il s'en aille, chassez-le ! Je ne veux plus l'entendre !

MAX

Et, en venant, moi qui l'aime, mais qui, en effet, ne suis pas son amant, essayer de l'arracher à cette prostitution-là, j'ai peut-être agi comme un enfant écervelé, vous avez toutes les raisons de me trouver ridicule, je vous l'accorde, grotesque même... mais ça m'est égal !... Ce qui prime, voyez-vous, c'est la sincérité et la nécessité de sauver ce qu'on peut sauver !... C'est raté, tant pis ! Vengez-vous ! Si j'ai dépassé les bornes de l'impudence, allez-y... calottez ce garnement qui restera sans sourciller, les bras croisés, et qui s'en fout !...

Il se poste dans une attitude de défi et la tête haute.

SERGE

Eh, eh ! Il a du cran, le petit !... Un peu toupé-

tueux tout de même, mais je ne déteste pas ça !... Alors ce serait vrai ? Ce serait... ah ! non ! pas possible !... l'innocence... le Rubicon ?... Vous ne cherrez pas quelque peu, mes enfants ? Alors cette petite demoiselle Cordier que j'ai vue cet après-midi avec son ruban dans les cheveux...

Il s'arrête. A ce point de suspension. Jessie répond par hochement de tête.

JESSIE

Je vous en prie, Monsieur ! Après un pareil aveu, je sens que je vais avoir à souffrir mille railleries de votre part.

SERGE

Eh bien, vrai !... C'est un as, papa !... Mais c'est tout de même dégoûtant ce qu'il allait faire là !... Comment, je croyais venir à son secours, parer quelque vilain coup monté et je tombe en pleine idylle contrariée !... *(Se rapprochant d'eux, mi-blagueur et mi-curieux, en faisant des moulinets avec sa canne.)* Car c'est une idylle... une idylle et voilà tout... mieux, une fable... « Deux gamins s'aimaient d'amour tendre, un loup survint à jeun qui cherchait aventure. » Et le loup, c'était mon père, mon saint père qui s'amuse à piétiner ces plates-bandes idylliques avec ses gros souliers à clous et à talons rouges !... Aimez-vous les histoires ingénues, m'sieurs dames, nous en vendons !

JESSIE

Je sais que j'ai acquis tous les droits à votre moquerie... Considérez pourtant que je suis là, impuissante devant vous, couverte de confusion...

MAX

Epargnez-la... Monsieur...

SERGE

Moi, railler, non pas !... Je reconstitue maintenant, je reconstitue en une minute.

JESSIE

Je ne crois pas.

SERGE

Si fait... Tenez, Mademoiselle, cet après-midi je n'ai pas douté un seul instant, je l'avoue, que vous ne fussiez depuis longtemps la maîtresse de mon père et même une petite femme experte et gentiment rouée.

JESSIE

Ah ! vous voyez !

SERGE

Depuis un instant, je constate que je vous avais mal regardée, comme vous me le reprochiez tout à l'heure... Il y a, dans vos yeux gris-bleus, une nuance d'enfance réelle, teintée de tristesse, qui ne trompe pas... Je vous vois très bien, il y a quelques années à peine, en jupe courte, jouant dans le jardin de la villa, avec un collégien tendre et effronté... Je vous vois, courant, les cheveux défaits, le rire en fleur... et puis je vois vos yeux s'attrister graduellement... Je devine... c'est la gêne qui est entrée dans la maison, les sales papiers bleus... c'est le chagrin de la villa qu'il faut mettre en vente... les petites joies qu'il vous faut quitter... L'occasion se présente... alors, on va franchir le pas, la mort dans l'âme et... Est ce ça ? Est ce que je me trompe beaucoup ?

A mesure qu'il parle, il cherche dans les yeux baissés de Jessie une approbation.

JESSIE, *penchant la tête.*

Tout à l'heure vous faisiez fausse route, maintenant vous comprenez presque trop bien !

SERGE, *pose sa canne.*

Alors... mon dieu, que c'est amusant tout de même !... alors vous n'étiez que deux petits amoureux qu'une vilaine aventure sépare ? Vous vous aimez depuis toujours ?... Contez moi ça... Vous voyez, je me radoucis...

MAX, *prenant confiance à ce ton de voix nouveau.*

Oui, c'est l'histoire banale... Vous venez de la retracer en quelques mots... Comprenez vous maintenant ma folie, même si vous ne l'excusez pas ? Car elle aussi m'aime. Nous nous aimons et...

SERGE, *éclatant de rire.*

Arrêtez, cocher !... Vous allez conjuguer tout le verbe aimer ! Si vous vous voyiez en ce moment !... Ah ! vous n'avez pas l'aspect de criminels !... Vous avez plutôt l'air de deux enfants accablés qui se boudent... Car, vous aussi vous êtes haute comme ça, Mademoiselle, malgré vos grands airs ! *(Jessie et Max, plus rassurés, se mettent prudemment à sourire. Tout à coup et brusquement.)* Mais voulez-vous bien me ficher le camp tous les deux !... Et plus vite que ça !

JESSIE

Monsieur !

MAX

Quoi ? Je n'ose pas comprendre.

SERGE

Mais bon sang de bon Dieu, c'est ce garçon-là qui a mille fois raison !... Un peu louf, téméraire, tout ce qu'on voudra... il vient tout de même de pousser un joli cri d'amour, savez-vous ! Mais, oui parfaitement ! En face du désir libertin et vieilli il y a les droits de la jeunesse... J'ai toujours été

pour elle, moi, Mademoiselle ! Vous la laisseriez passer cette jeunesse-là ? Ce joli moment de votre vie serait gâché par des caresses fanées qui m'ont toujours paru, à moi, le comble du cynisme ?... Mais voulez-vous bien déguerpir ensemble !... Comment, il y a deux gosses qui s'adorent et qui côtoyaient cette malpropreté ?... Eh bien ! j'ouvre la cage, au grand air... Allez donc, laissez-la craquer votre jeunesse, mes enfants !... Filez où bon vous semble, dans un garni, chez vous, ou ailleurs, mais aimez-vous, au moins ! Comme disait ma grand'mère : « Il n'y a pas de mal tant que ça fait joli sous le ciel bleu !... » Et, croyez-moi ne vous occupez pas d'un quinquagénaire blasonné qui se consolera facilement en se fourvoyant dans l'inconduite et l'honorabilité ! En voiture pour Cythère !... Vous vous étiez trompée, Mademoiselle, ce n'est pas ici qu'on prend les billets !

MAX, *suffoqué de joie.*

Ah ! le voilà, le vrai cri du cœur !... Tu vois, Jessie, tu vois ce que dit Monsieur !

SERGE, *éclatant de rire.*

Il est roulant, ce petit-là !

JESSIE

Il n'y a plus maintenant dans ma vie la moindre place à l'imprévu, à l'hésitation... Puisque tous se liguent contre moi, contre ma volonté, et bien, j'ai le droit tout de même d'exiger qu'on me laisse seule... Je suis maîtresse de mes actes, à la fin ! *(Elle s'éloigne et s'isole sur le canapé près du lit.)* Vous abusez de la situation.

SERGE

Prenez garde... un être entier dépend de son premier départ.

JESSIE

Vous, dire ça ! Vous, son fils !

SERGE

C'est que sans doute votre erreur est trop éclatante... Quand quelqu'un se noie, n'importe qui doit lui tendre la main.

MAX

Ecoute le revirement de cet homme sincère qui aurait sévi dix fois si tu n'étais pas profondément à plaindre et si la vérité n'était pas là !

JESSIE

Oui, triomphe, toi, parce que l'ennemi est venu à ton secours !

MAX

Je ne triomphe pas... je supplie... *(Serge le pousse vers Jessie.)* Les minutes passent... Dans un moment peut-être Monsieur de Chavres reviendra et alors, tout sera perdu.

SERGE, *exprès.*

Il me semble même que j'entends du bruit.

JESSIE

Votre père, Monsieur, n'a eu que des bontés pour moi !... Je suis liée... Ce serait de ma part une véritable trahison !

SERGE

Ah ! si vous vous mettez à éplucher le dictionnaire des définitions ! Après tout, j'ai dit !... Maintenant débrouillez-vous, mes enfants !

MAX, *à ses genoux, suppliant.*

J'en mourrai, moi, Jessie !

SERGE

Tenez, écoutez ça... Aurez-vous le courage de le laisser partir avec son pauvre petit rêve étranglé ?

MAX

L'heure qui passe... l'heure qui passe, mon Dieu ! Jessie, en ce moment c'est ton existence entière que tu joues !... Je t'adorerai toute ma vie... toute ma vie, je te la donne... écoute-moi... écoute...

Il est là, à ses pieds, mains jointes. Une lutte visible s'opère en elle. Elle regarde ce pauvre visage navré, ces yeux dilatés. Elle a un geste de la main comme pour essuyer une sueur au front. Elle ferme les yeux, pâle atrocement, désemparée. Elle les rouvre sur lui. Un grand silence pathétique.

JESSIE, *se redresse tout à coup.*

Viens !... viens !

MAX, *dans un cri ébloui.*

Jessie !

SERGE

Et aïe donc !... La morale est sauve, pour une fois !... Alors pas de temps à perdre... Vous, mettez-lui son manteau... on lui fera parvenir demain à Rueil tout ce qu'elle avait apporté... Attendez, attendez... *(Il va à la porte de la galerie et appelle à voix forte : « Emile !... » Pendant ce temps, Max met son manteau à Jessie et la couvre de caresses reconnaissantes. Et Jessie se laisse faire en murmurant d'un ton de plaintif reproche : « Oh ! toi ! toi !... »)* Je vais vous faire sortir par l'avenue Gabriel, afin que vous ne heurtiez pas le paternel sur le trottoir. Tableau, hein ! *(Il ouvre la porte du jardin et, apercevant quelqu'un dans l'ombre, il appelle.)* Emile !... Il y a quelqu'un... Hop donc !... *(A cet instant et sur cet appel, la musique, au loin, attaque.)* Nom de nom !... qu'est-ce que c'est que ça ?

JESSIE

Vous avez fait partir la musique.

SERGE

Pas possible !... Le satyre avait même pensé à ça ?... Décidément c'est un as !... Il avait tout prévu, tout... sauf la bûche... *(Emile entre de la galerie, précipitamment.)* Voilà le protocole !... Emile, mon vieux, ouvrez la porte de l'avenue Gabriel à mes nouveaux amis !... Tout est arrangé, je l'affirme... Monsieur était attendu ici.

ÉMILE, *d'un air fin.*

J'avais d'ailleurs parfaitement reconnu Monsieur.

SERGE

Ah bah !

ÉMILE

Monsieur est dans la musique, n'est-ce pas ?

SERGE

Hein ?

ÉMILE

C'est bien vous qui êtes venu à huit heures et qui m'avez demandé de rejoindre l'orchestre ?

MAX, *riant.*

Exactement.

SERGE

Quand je vous le disais qu'il avait un flair d'artilleur ! Je n'ai jamais su si c'était un homme intelligent ou un parfait imbécile ! *(Emile est sorti dans le jardin après avoir allumé l'électricité.)* Bonne chance, Mademoiselle ! *(Il lui baise la main et la retient.)* Ce que c'est que le hasard ! Dire que si j'avais dîné chez Maxim's ce soir, comme je devais

le faire, votre vie aurait pris une autre direction !

JESSIE, *montrant Max de la main, avec un geste de doux reproche.*

Je vous dirai dans dix ans si je dois vous remercier ou... vous maudire !

SERGE

Tope ! je tiens le pari... *(A Max.)* Ah ! veinard, qui allez cueillir ce sourire-là dans un baiser !... Ouste ! Bonne chance, les enfants, et amusez-vous ! *(Ils sortent, poussés par lui ; leur couple enfantin disparaît dans la nuit. La musique continue, Serge, seul, s'esclaffe.)* Non, mais la tête de papa retour de Neuilly quand il va me trouver installé au milieu de ses victuailles et de ses vins !... Ah ! voir ça et mourir ! ... *(Il se laisse tomber sur le fauteuil près de la table.)* Tu peux entrer, satyre chéri... Tu es servi... et moi aussi !... Double blague en un coup !... Voici l'heure des jeunes, papa ! Ah ! je la tiens, ma revanche ! J'en attendais bien une de la Providence... mais alors ça... ça... oh ! ça !...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Un petit salon, attenant à une chambre, dans un palace de Nice. Au fond, un peu à droite, la salle de bain fermée, éclairée par une verrière, en corniche. A droite, la chambre ; en pan coupé, à gauche, la porte du couloir. Meubles anglais, classiques ; une psyché ; au milieu une grande table ; à droite, une chaise longue. Fenêtre, à gauche derrière la table à coiffer, donnant sur un boulevard de Nice.

SCÈNE PREMIÈRE

JESSIE, MAX

Au lever du rideau, la porte s'ouvre ; entrent Jessie et Max, costumés. Jessie en costume italien du XVIIIe siècle. Max a un simple manteau domino pourpre et un masque qu'il jettera sur un meuble, peu après qu'il sera entré.

JESSIE

Nous tenions avec difficulté dans l'ascenseur.

MAX

A quatre... avec des paniers pareils !

JESSIE, *riant.*

Oui... Il y aurait eu une personne de plus, nous aurions été obligés de jeter le *lifter* pour faire du lest... Est-ce qu'ils ont fait la chambre ?

MAX, *regardant.*

Ce serait malheureux, à cinq heures de l'après-midi, si les chambres étaient encore à faire !... Tu n'es pas trop fatiguée ?

Il jette son manteau.

JESSIE

Moi ?... de quoi, grand Dieu ?...

MAX

De la chaleur, de la bousculade !... Tu étais ravissante... La plus belle !

JESSIE

J'espère qu'on ne s'est pas aperçu que c'était un costume prêté par l'Opéra de Monte-Carlo... Oh ! puis ! pour les gens qui me connaissent !...

MAX

Comment ? Les journaux locaux te citent maintenant dans leurs échos !

JESSIE, *elle se regarde dans la psyché.*

Que tu es naïf, mon puceron bleu !... Tu voudrais être fier de ta Jessie ! Mais le moyen... en tirant le diable par la queue ?... Heureusement qu'il l'a solide... car si elle nous claquait dans la main !...

Elle enlève sa coiffure.

MAX

Enfin, nous avons eu trois mois de veine ininterrompue... Je les ai comptés hier soir sur mon *diary.*

JESSIE

C'est vrai que tu tiens à la fois la comptabilité et le journal de notre vie !...

MAX, *prenant dans le secrétaire un petit livre de comptabilité.*

Tiens, regarde... depuis la sale passe de février... il n'y a eu que le mercredi et le jeudi 10 où la caisse a été séchée... Vingt-deux francs ce jour-là, mais le lendemain juste, à Monte-Carlo, avec le

trente et quarante, c'est le coup de six mille balles !...

JESSIE, *s'assied.*

Quand sommes-nous arrivés exactement à Nice ?...

MAX, *feuilletant.*

Exactement ? Attends... Le trois février... Un mois de Monte-Carlo et un mois de Nice...

JESSIE

Déjà deux mois !... Ouvre un peu la fenêtre, j'ai chaud... et sonne pour demander quelque chose à boire...

MAX, *il va à la fenêtre.*

Tu ne te déshabilles pas ?

JESSIE

Tout à l'heure... j'ai bien le temps... Ça m'amuse de me regarder au jour dans ce costume inénarrable !... Ah ! il faut venir à Nice, et au Corso, pour voir une Américaine donner des raouts en pleine après-midi, en dépit de la laideur de tous ses contemporains !...

On entend le bruit du Corso dans l'avenue. On frappe. Entre le garçon.

MAX

Que veux-tu prendre ?

JESSIE, *se levant.*

Téléphonez au bar qu'on me monte un *ice cream soda* tout de suite, s'il y en a de prêts... sinon, une glace quelconque...

LE GARÇON

Bien, Mademoiselle.

Il sort.

MAX, *à la fenêtre.*

En font-ils du bruit !... Viens voir... la fin du Corso qui passe au coin de l'avenue...

JESSIE

Merci !... Je suis saturée... J'ai envie de danser plutôt...

MAX

Eh bien, nous irons au dancing ce soir... Tu sautes comme un cabri.

JESSIE

C'est l'orage !... Suis-je à votre goût, Monsieur ?... Bonjour, mon agneau !... Je ne vous ai pas vu, aujourd'hui...

MAX

Nous ne nous sommes pas quittés une seconde !

JESSIE

Mais je ne t'ai pas regardé.

MAX

Tu as bien fait... j'étais d'un toc sous ce manteau !

JESSIE

Pourquoi n'as-tu pas voulu mettre la perruque bouclée ?... Elle t'allait si bien... Tu étais bellissimo... bellissimo signor !

MAX

Ridiculo... ridiculo !... Un figurant !... Principe : je ne suis bien qu'en smoking.

JESSIE

Parce que tu n'étais pas maquillé... Tu te feras cette tête-là, après-demain soir, au bal costumé...

seulement, tu me laisseras t'arranger... Je veux toute seule t'arranger, sans que tu t'en mêles... D'abord, tu l'avais mal mise, la perruque... Renfile ton domino. Tiens, assieds-toi là !...

MAX

Tu veux jouer à la poupée ?

JESSIE, *prenant la perruque posée sur la coiffeuse.*

Pourquoi pas ?... Tu es ma grande poupée... Obéis quand je te demande quelque chose... Obéis, mon pigeon... là... tu vois, il faut que les boucles retombent sur le cou. *(Elle se met à genoux et lui essaie la perruque. Il est assis.)* Tu ressembles à la gravure de Boucher qui est dans la chambre de Blan-Blan à Rueil.

MAX

Avoir l'air d'un garçon boucher... c'est charmant !

JESSIE

Spirituel, aujourd'hui, le petit agneau ? Là... Tu mets ça comme un cataquoi.

MAX

Cata... quoi... quoi ?

JESSIE, *allant de la coiffeuse à la chaise.*

Tu ne connais pas ?... Oh ! tu manques totalement d'érudition.

Elle chante.

Quand on n'a pas beaucoup de cheveux,
Un cataquoi vaut mieux qu'une queue,
Avec un peu de poudre.

Tiens, en voilà, de la poudre !... Ah ! si tu remues comme un chat !... Là !... Il faut que le bout de tes oreilles soit plus rouge.

MAX

Tu me chatouilles !... Tu me fais rire !

JESSIE

Petite sensitive !

MAX

Hem ? ...Tu craches sur la brosse ? C'est dégoûtant !...

JESSIE

Mais nous faisons toutes ça, mon chéri... depuis que le monde est monde, et ça ne nous dégoûte pas !... Si tu te tortilles ainsi, je vais te fourrer du mascarot dans l'œil !

MAX

Fais attention, pour les larbins !... Je ne tiens pas à être ridicule.

Le domestique entre. Il apporte le plateau et des lettres.

LE DOMESTIQUE

Des lettres.

JESSIE

Merci. Mettez-les là.

Le domestique sort.

MAX

Qu'est-ce que c'est que ces deux lettres ?

JESSIE

Pour la cinquième fois, la note de l'hôtel.

MAX

Ne pense pas à ça !... C'est triste !... N'ouvre pas. A quoi bon ? Nous savons qu'il y a une semaine de plus !

JESSIE, *posant l'*ice cream soda *et décachetant une des deux lettres qu'elle parcourt rapidement du regard.*

Chou bleu, quand, à six ou sept heures, Passe-

rose va revenir de Monte-Carlo, je sens que les vingt-cinq louis que nous lui avons confiés se seront transformés en des brassées de billets...

MAX

Elle a une telle veine, tout est possible !... *(Désignant la lettre suivante, que Jessie vient de poser sur la table.)* Et l'autre lettre ?

JESSIE

L'autre?... *(Elle chante en finissant de le maquiller.)* C'est la lettre d'un goujat... Tu sais, ce Leroy-Belleville que je n'ai vu qu'une fois, et qui se permet de m'inviter à déjeuner.

MAX

Quel mufle !

JESSIE

Tout ce que tu voudras, mais avec cette tête d'ange en sucre filé !... *(Elle rit.)* Je suppose que tu n'es pas jaloux ?... Tu sais le cas que je fais de ces propositions ? J'avoue que tant que tu ne seras pas débarbouillé, je ne te prendrai pas au sérieux !

MAX, *se levant.*

Je suis furieux !... Tu te moques de moi !... Je colle de partout ! En voilà assez !...

Il enlève la perruque et la jette sur la chaise longue.

JESSIE, *poussant un cri.*

Oh !... quel crime !... C'était bien la peine !... *(Avec une câlinerie de chatte.)* Moi qui voulais que nous nous aimions comme ça, dans ce costume, tout à l'heure... Je ne t'avais maquillé que dans cette intention abominable !

MAX, *qui a décacheté la seconde lettre.*

Le bouquet !... La note de l'hôtel accompagnée d'une lettre !

Il la lui passe.

JESSIE, *lisant.*

Mademoiselle, voilà la cinquième fois que nous vous prions de régler vos notes arriérées. Nous sommes au regret de vous dire que, si vous différez plus longtemps, nous serons obligés de... (Elle s'interrompt brusquement.) Attends un peu... Ils vont voir, ceux-là !... *(Elle téléphone.)* Allô... allô... le gérant... Veuillez me faire monter le gérant tout de suite ?... C'est vous ?... Oui, tout de suite...

MAX

Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

JESSIE

Je vais casser du bois.

MAX

Et après ?... Nous serons bien avancés... Prudence !... Gagnons du temps !

JESSIE

Ne te mêles pas de ça... Tu devrais profiter de cette entrevue pour t'habiller... Ce soir nous dînons au *Perroquet Vert.*

MAX

J'ai le temps... je suis prêt, en dessous... je n'ai qu'à passer mon smoking. Ecoute, s'il ne veut pas remettre l'échéance, et si par ailleurs la matérielle ne donne rien... il y a encore ma perle de plastron qu'on pourrait liquider ?

JESSIE

Tais-toi, je l'entends dans le couloir... laisse un peu la porte de la chambre entr'ouverte.

Max entre dans la chambre. Jessie prend le soda et boit à la paille. Entre le gérant.

SCÈNE II

JESSIE, ARGIANO

JESSIE

Bonjour, Monsieur Argiano... J'ai été très étonnée, je l'avoue, du ton de votre petite lettre.

Elle ne se lève pas et continue à boire.

ARGIANO

J'ai reçu une semonce sévère de la direction. Les habitudes de la maison ne nous permettent pas de laisser des notes en souffrance aussi longtemps... Je puis vous accorder un délai de deux jours encore... seulement, passé ce délai...

JESSIE

Je reconnais que nous avons perdu pas mal au jeu, ces temps-ci, mais...

ARGIANO

Mais cela ne vous empêche pas de mener grand train, de faire des dépenses d'auto... même de costumes, auxquelles vous ne devriez songer qu'après avoir acquitté vos arriérés.

JESSIE

Puisque vous serez payé intégralement !

ARGIANO

Je regrette, j'ai reçu cette fois-ci des ordres formels... Je ne peux pas aller plus loin.

JESSIE, *se levant.*

Ce qui veut dire que vous irez jusqu'à la saisie de nos malles, jusqu'à porter plainte, peut-être ?...

ARGIANO

A moins que vous ne cherchiez un arrangement.. Il y en a.

JESSIE

C'est-à-dire ?

ARGIANO

Je ne me permettrais pas de vous conseiller... Emprunter, se faire avancer la somme, c'est affaire de relations... Peut-être en manquez-vous ? On peut vous aider sur ce terrain... Tenez, moi, en ma qualité d'ancien banquier et de maître de manège au Caire, j'ai conservé un certain ascendant sur mes clients... Nous avons ici, à l'hôtel, une personnalité importante à laquelle vous êtes très sympathique et pour qui ce serait un plaisir, grâce à mon intermédiaire, de vous avancer cette somme, j'en suis du moins convaincu.

JESSIE

Qui ?

ARGIANO

Monsieur Leroy-Belleville.

JESSIE

Ah ! ah ! c'est un message, Monsieur Argiano ?... Je n'aime pas ce genre-là... Monsieur Argiano, demain à quatre heures exactement vous serez réglé, et à cinq, nous aurons quitté votre établissement. J'ai l'honneur de vous saluer.

ARGIANO, *d'un ton glacé.*

C'est convenu, Mademoiselle. *(A la porte il se retourne.)* Dix pour cent en plus pour le personnel, n'est-ce pas ?

JESSIE

Dix pour cent, Monsieur ! *(A Max qui rentre tête basse et ayant revêtu son smoking.)* Tu as entendu ?... Je crois que je l'ai remis à sa place !...

SCÈNE III

MAX, JESSIE

MAX

Quelle humiliation !... Avoir à supporter des commissions de ce genre-là !

JESSIE

Ces gens sont à tout faire... des rabatteurs... Es-tu content de moi ?... Tu as confiance ?

Elle lui prend la tête et le regarde dans le blanc des yeux.

MAX

Oui, Jessie... J'ai confiance... seulement tu as fixé une échéance bien rapprochée... demain ! D'ici demain, comment allons-nous faire ?

JESSIE

Bah ! à demain les affaires sérieuses !... Comptons sur un coup de veine !... On en sortira bien pour la centième fois !... Nous étions encore plus malheureux il y a cinq mois à Paris, quand j'ai failli entrer dans un magasin de parfumerie de la rue de la Paix... Alors !... Ris donc, Paillasse !... Ris comme moi, ma guenuche rose... et paye-moi

mes ennuis d'un baiser ! C'est ma récompense à moi... *(Elle s'assied sur le canapé, dans une pose volontairement voluptueuse.)* Et je te tends les bras. L'heure est belle. Non ?... tu boudes ?...

MAX

L'heure n'est pas belle, Jessie ! L'heure est grave !

JESSIE

Il n'y a pas d'heure grave tant qu'on s'aime... C'est toi qui l'as dit... Méchant !... Ah ! j'étouffe dans ce costume ! *(Etendue, elle s'étire, elle minaude gentiment, railleuse et lascive.)* Aide-moi à me dégrafer dans le dos... Tu ne veux pas !... Vous étiez plus amoureux et plus languide sous ce manteau, mon joli. *(Elle prend le manteau à côté d'elle.)* J'ai votre ombre à côté de moi... Faudra-t-il aimer une ombre ?...

MAX, *tout à coup, n'y tenant plus, s'élance, lui arrache le manteau des mains.*

Ou une réalité !

JESSIE

Ah ! je savais bien que tu viendrais !

Au moment où il l'étreint, la porte s'ouvre violemment. Entre Passerose. Passerose est une petite femme blonde, ébouriffée, au visage botticellique et aux mains menues.

SCÈNE IV

JESSIE, MAX, PASSEROSE

PASSEROSE

Joie... joie... joie ! La veine ! Ah ! mes enfants !

Ils se lèvent.

JESSIE

Pas possible !

MAX, *frémissant.*

C'est vrai ?...

JESSIE

Dis... mais dis donc... Quoi ?... un chiffre ?

PASSEROSE

La veine... la veine... Inouï ! J'ai lâché le truc à cinq heures et j'ai pris le train crainte de la sale passe... J'en ai fait une de ces filles de l'air !...

MAX

Mais parle, petite brute... parle !

PASSEROSE

Savez-vous combien je vous rapporte ?... Et rien qu'au trente et quarante, je le jure sur la tête de ma mère !

MAX

Je m'en fous de la tête de ta mère... Le chiffre.

PASSEROSE, *sortant de son sac les liasses et les jetant sur la table.*

Eh bien, comptez-moi ça !... Et dites voir un peu si l'or est une chimère !

MAX

Pas possible !... Toutes ces paperasses ?...

PASSEROSE

Dix mille trois cent cinquante francs.

MAX

Que je t'embrasse, Passerose !... Tu es notre porte-veine !...

JESSIE

Tu es un fétiche, Passerose !...

MAX

Le quart pour toi, bien entendu !

PASSEROSE

Tu es honnête, mon loup !

JESSIE, *coup d'œil à Passerose.*

Je le savais qu'il y avait un Dieu pour les amants.

PASSEROSE

Vous vous précipitez là-dessus comme sur une pâtée ! Ne bouffez pas tout !...

MAX

Comptons !...

JESSIE

C'est à danser de joie !

MAX, *riant.*

Regarde ses yeux !... Est-elle belle !... Elle frémit comme devant la table de jeu quand elle mise... Ses narines palpitent !

PASSEROSE

J'ai épinglé les paquets de mille... le reste est en monnaie.

MAX

Le quart de dix, c'est deux cinquante... Voilà deux mille cinq pour toi... plus le quart de trois cent : soixante-quinze...

PASSEROSE

Ce qu'il calcule bien !... Il me manque cent sous.

MAX

Ah ! ce bon gérant !... La tête qu'il va faire, hein, Jessie ?... La note est de deux mille huit cents ?

JESSIE, *imitant Argiano.*

Plus dix pour cent pour le personnel.

MAX

Il restera à peu près quatre mille balles... Tiens, prends les quatre paquets... je me réserve cinquante louis pour tenter le système à la roulette que m'a indiqué Servember.

Protestations.

JESSIE

Oh ! encore !... Laisse donc jouer Passerose, ne contrarie pas la veine.

MAX

Il faut mille francs devant soi... mais le coup a l'air épatant... Je vais te montrer... tire la roulette et le tapis.

JESSIE

Oh ! chéri !

PASSEROSE

Il nous embête ! Tout de suite il a envie de recracher son biberon !

MAX, *arrangeant la roulette et le tapis sur la table.*

Mes enfants, je veux vous montrer ça... nous allons essayer... Tu mises d'abord trois coups sur les deux carrés et sur tous les multiples de quatre...

PASSEROSE

Et tu es rincé comme un verre à bière.

MAX

Sois sérieuse.

PASSEROSE

Est-il marrant tout de même !... Regarde, moi qui n'ai aucun système et qui suis venue au monde sans système. *(On frappe à la porte.)* Qu'est-ce que c'est ?

La porte s'ouvre.

SCÈNE V

LES MÊMES ET SERGE DE CHAVRES, DEUX FEMMES EN COSTUME, COLETTE ET MADY, UN ARGENTIN, SANTIAGO OLIVER.

SERGE

On peut entrer ?...

JESSIE

Mais oui ! Je crois bien !

MADY

Nous avons lâché l'Américaine.

COLETTE

Ah ! ah ! au travail, les enfants !...

Ils se lèvent. Poignées de mains.

SERGE

Au travail, hein ? Non, ne vous dérangez pas, je vous en prie... restez !

JESSIE

Alors vous rentrez déjà à l'hôtel ?

MADY

Parlons-en ! Ce que vous avez filé vite de chez miss Hupson !

MAX

Oui... au galop... Nous en avions assez !

JESSIE

Il faisait si chaud !

COLETTE

Vous voyez que nous n'avons pas été longs à décamper aussi !... On va se déshabiller... Bonjour, Passerose.

PASSEROSE

Bonjour, ma vieille.

MADY

Comment trouvez-vous mon travesti, Passerose ?

PASSEROSE

Epastrouillant, Coco !

SERGE

Avant de rentrer à mon hôtel, j'ai tenu à accompagner ces dames pour vous dire adieu... et Monsieur Santiago Oliver, que j'ai rencontré en chemin, est monté avec nous.

SANTIAGO, *fort accent.*

Je suis très indiscret sans doute. Je vous demande pardon.

JESSIE

Du tout, Monsieur. Je vous remets parfaitement. Passerose, je te présente Monsieur Santiago Oliver. Tu le connais ?

PASSEROSE

Pas du tout. Argentin, n'est-ce pas ?

SANTIAGO

Pour vous servir.

SERGE

C'est de ma part un adieu définitif. Je pars dans un instant. C'est pourquoi je me suis permis de frapper à votre porte.

MAX

Et vous ne reviendrez pas sur la Côte ?

SERGE

Pas de cette année.

MADY

La saison est finie.

MAX

Vous partez en auto ou par le train ?

SERGE

En auto !... Mais ne vous dérangez donc pas... Restez à votre jeu. Je ne fais que vous serrer la main.

MADY

On a toqué à votre porte en passant dans le couloir, mais faut aller retirer sa chienlit.

PASSEROSE

Il étudiait un coup, le petit, il nous bourrait le crâne !

SERGE

Défiez-vous !

PASSEROSE

Surtout qu'il a une de ces poisses !...

SERGE

Ecoutez, je vous propose six tours de roulette... six, pas un de plus !

MADY

A condition que j'aie de l'argent dans mes poches de Pierrot.

COLETTE

Je t'en prêterai...

JESSIE

Ça va ? Allez-y... allez-y, pontez !... J'ai des jetons d'un louis !

PASSEROSE

Vous feriez mieux de jouer des sous.

SERGE

De cette manière je dirai adieu à la fois à Nice et à Monte-Carlo ! Une chaise.

SANTIAGO, *désignant une chaise.*

Voilà.

SERGE

Je vous en prie...

Les deux hommes, à l'avant-scène, saisissent la chaise ensemble.

SANTIAGO, *bas.*

Quelle drôle d'idée vous avez eue là ! Et si on leur prend de la galette, à ces pauvres malheureux qui ne roulent pas sur l'or ? Lui m'a déjà emprunté trois cents francs avant-hier au bac.

SERGE

C'est justement pour leur laisser quelques coupures que j'ai proposé ça !... Il y a la manière ! Si elle vous ennuie, ne jouez pas.

SANTIAGO

Compris. Alors, je suivrai votre jeu, n'est-ce pas ?

MADY

J'ai vingt-cinq louis à perdre.

SERGE, *revenant à la table en traînant la chaise.*

Six coups... pas plus.

COLETTE

Votre robe est ravissante, Mademoiselle...

MADY

Vous la remettrez jeudi soir ?

JESSIE

Probablement !

PASSEROSE

C'est moi qui tiens la roulette.

MADY

Et qui amène le zéro.

PASSEROSE

Je suis z'héroïque. !

JESSIE

Non, décidément, jouez avec ce que vous avez... Pas de jetons...

COLETTE

Vous ne vous asseyez pas, Monsieur Bignon ?

MAX

Merci !... *(Il allume une cigarette et se regarde dans la glace ; les autres jouent assis.)* Il faut que je finisse mon nœud de cravate, puisque je suis déjà habillé

pour le dîner. Et puis j'aime mieux rester debout.

PASSEROSE

Il veut encore grandir.

MADY

Il n'en a plus besoin ; c'est un gas !

SERGE

Le fait est que vous avez invraisemblablement grandi depuis l'année dernière... depuis le fameux jour... ou plutôt le fameux soir !

JESSIE

Vingt et un... vingt et un, rouge !

MADY

Mon âge, vingt et un, et mon numéro de rue.

SERGE

Naturellement... Ma veine habituelle !

PASSEROSE

C'est que vous avez misé sur les carrés, les colonnes, les numéros pleins !

SANTIAGO

Vous vous connaissez depuis longtemps, Monsieur Bignon et vous ?

SERGE

Moi ? J'ai été leur parrain...

COLETTE

Pas possible ! ...Vous les avez tenus sur les fonts baptismaux à l'église ?

SERGE, *riant.*

A une certaine église, n'est-ce pas ?

MADY

Je m'en doute...

JESSIE

Où on n'a pas dit de messe ce soir-là !

COLETTE

C'est obscur.

SERGE

Je les ai vus cinq minutes en tout dans ma vie !.. Le temps de leur donner la bénédiction... et puis, juste un an après, je les retrouve à Nice, très ohé ! ohé !

MAX

Qu'est-ce qu'il y avait de si extraordinaire à nous retrouver à Nice, même ohé ! ohé !

SERGE

J'imaginais que votre aventure durerait juste le temps du plaisir. J'avais crié : « Allez-vous-en, petits moineaux ! Et puis, passé le printemps... filez à tire d'aile, chacun de votre côté... » Pas du tout !

MAX

Eh bien, voilà comme nous sommes !

SERGE

Assez modifiés d'ailleurs.

COLETTE

Ah ! ils ne se ressemblaient pas ?

MADY

Racontez-nous...

SERGE

Ils se sont un peu dessalés depuis !... C'était d'une candeur liliale !

PASSEROSE

Je te crois ! Ils étaient peut-être bien puceaux ?

Exclamations.

JESSIE

Oh ! Passerose ! Cette Passerose... elle est effrayante !

MADY

Le fait est qu'une fois lâchée !

PASSEROSE

Prenez-en de la graine, allez... Ça ne vous fera pas de mal !

JESSIE

12... rouge !

SERGE

Pan !

MADY

Je perds sur la colonne.

COLETTE

Ça va pour moi !

SANTIAGO

Pas pour moi !

SERGE

Monsieur Bignon, vous rappelez-vous quand Emile... ce brave Emile...

PASSEROSE

Ah ! mes enfants ! ce que vous êtes marrants avec vos petits souvenirs de famille !... On joue ou on ne joue pas ? Alors, un bouchon ! D'ailleurs, pour ce que ça vous réussit de jaspiner. On jouerait vingt coups, votre liquette y resterait... Tout ce que je vous permets de dire, c'est « abagaga, abagaga » quand j'amènerai le zéro !

MAX, *appelant l'Argentin*

Monsieur Oliver, une seconde !

SANTIAGO, *se levant.*

Plaît-il ?

A l'avant-scène.

MAX

Vous avez eu l'amabilité l'autre soir de me prêter quinze louis au casino... *(Il les lui tend.)* En vous remerciant.

SANTIAGO

Oh ! mais ce n'était pas une chose urgente !

SERGE, *à la table.*

La rouge, la rouge !

PASSEROSE

Silence ou « abagaga » !

SANTIAGO, *à Max.*

Je suis assez riche pour ne pas m'occuper de quinze louis. Si je me suis permis d'accompagner le marquis de Chavres, c'était pour vous demander à mon tour un petit service, tout petit.

JESSIE

Dix-huit !

SERGE

Deux fois de suite.

MAX, *à Oliver.*

Vous avez été parfaitement aimable... allez-y.

SANTIAGO

Peut-être pouvez-vous m'aider... Je suis très excité sur la Passerose.

MAX

Oh ! pas commode !... Vous la connaissez ?

SANTIAGO

Je viens de lui être présenté pour la première fois ! Mais je l'ai beaucoup remarquée au casino... au *Perroquet Vert*, où elle est une habituée.

PASSEROSE, *à la table.*

Faites vos jeux. Chaque fois que je vais amener le zéro, j'ai mon pied gauche qui me fait mal.

COLETTE

Moi, c'est quand il va pleuvoir.

MAX, *à Oliver.*

Vous l'entendez ?... Eh bien ! avec son air facile... son parler louchébem, elle n'est pas vénale, elle n'aime que son bon plaisir.

PASSEROSE, *à la table.*

Raté !

SANTIAGO

Mais il faut bien vivre, et avec sa déveine !...

MAX, *pouffant.*

Elle ? une déveine ? Vous voulez rire !

SANTIAGO

Noire !... Je lui ai toujours vu une guigne noire !... Tout à l'heure encore, ici, au Casino, je suivais son jeu... Elle n'a pas ramassé un radis !

MAX

Au casino d'ici... à Nice ?... Vous l'avez vue au Casino aujourd'hui ? Vous ne vous êtes pas trompé ?...

SANTIAGO

Impossible de se tromper sur la Passerose !... J'étais derrière elle... à la table de bac...

MAX

Et elle perdait, dites-vous ?...

SANTIAGO

Je comprends !

MAX, *troublé.*

Ah !... C'est extraordinaire... Merci.

SANTIAGO, *s'étonnant.*

De quoi ?

MAX

Je ne sais pourquoi je vous dis ça !... Eh bien, entendu, je vais parler en votre faveur... je vous verrai demain.

SANTIAGO

C'est à moi de vous dire merci !...

SERGE, *à la table, il se lève.*

Quelle déconfiture !

SANTIAGO

Vous comprenez, ce qui me plaît dans la Passerose, c'est...

MAX, *vague.*

Oui, oui... je suis de votre avis... *(A ce moment, dans un brouhaha les cinq joueurs se sont levés.)* Eh bien ?...

SERGE

Eh bien ! les six coups y sont... On se sauve...

MAX

Gain ou perte ?

PASSEROSE, *montrant Serge.*

Ce qu'il en a écrasé !

COLETTE

Oh ! il n'y a que le marquis qui ait joué sérieusement... Nous, c'était pour rire !

PASSEROSE

Alors, vous vous barrez ?

MADY

Oui, on va se fiche en civil !

COLETTE

Pardon de vous avoir rasé quelques minutes...

SERGE, *observant l'attitude glaciale de Max.*

Le fait est que vous avez hâte visiblement de nous voir partir, Monsieur Bignon.

MAX

Mais, pas du tout... Jessie a peut-être envie de se déshabiller, voilà tout !

JESSIE, *choquée.*

Moi, je ne suis pas pressée !...

SERGE

Adieu donc !... Je ne vous reverrai pas !

MADY

Où est ma batte ?

SERGE

Enchanté de ce petit séjour de quelques semaines en commun. Enchanté surtout de vous avoir retrouvés, heureux et en pleine forme comme je l'avais prévu... Alors, j'ai gagné le pari,

Mademoiselle, un pari que je comptais bien perdre !

JESSIE

Quel pari ?

SERGE

Vous vous rappelez ? Dix ans de bonheur, disais-je, sans en croire un mot !... J'ai gagné !

JESSIE

Attendez un peu... Vous avez encore neuf ans pour le perdre !

SERGE

Nous nous reverrons cet hiver.

MAX

Avec plaisir ; l'honneur sera pour moi.

SERGE

Je vous ferai signe... Mademoiselle... *(Il leur serre la main. Aux autres.)* Allons, débarrassons ces amoureux de notre présence.

COLETTE, *bas à Passerose.*

Dis donc, l'Argentin, il a l'air chipé pour toi ?

PASSEROSE

Eh bien, moi, pas pour lui !... Ma pomme ne sera pas pour ce type-là !

JESSIE

Au revoir, mes enfants !

COLETTE

A ce soir, ma petite !

Tout le monde sort bruyamment.

SCÈNE VI

JESSIE, MAX, PASSEROSE

JESSIE

Ouf !

PASSEROSE

Eh bien! de quoi te plains-tu ?... C'est un petit coup où vous auriez pu perdre tout et que j'avais amené... Et qui vous aura rapporté encore combien ?

JESSIE

Fais le compte... Moi, je n'en peux plus... Je passe dans la chambre jeter ce carcan-là sur le tapis. *(A Max.)* Tiens, enlève-moi mon collier, mon chéri.

PASSEROSE, *énumérant.*

Vingt... cent... cent vingt...

Max, dans son émotion, laisse tomber maladroitement le collier.

JESSIE, *avec un mouvement spontané et instinctif.*

Fais donc attention !

MAX

Pourquoi ?... puisque ce sont des perles fausses !

JESSIE

Justement, on pourrait marcher dessus !

MAX

Puisque ça n'a pas de valeur ?

JESSIE, *riant.*

D'autant que je les ai prises un peu baroques

pour que le collier fût proportionné à notre apparence.

MAX, *qui fait glisser les perles dans ses doigts, une à une.*

Tiens !

JESSIE

Quoi ?

MAX

Je n'avais pas remarqué !... Il y a un nœud entre chaque perle.

JESSIE

Eh bien ?

MAX

Ça se fait aussi pour les perles fausses ?

JESSIE

Naturellement.

PASSEROSE, *vivement.*

Vous avez encore ramassé soixante-quinze louis... C'est Chavres qui s'est fait rincer... Les autres doivent être à flot... Ce qu'il joue mal, cet homme-là !

MAX

Dis donc, Jessie ?... Il n'y en a que quarante-deux... Il en manque quatre...

JESSIE

Tu avais donc compté ?

MAX

C'est toi qui, en revenant l'autre semaine d'acheter cette verroterie, a dit : il y en a quarante-six.

JESSIE

Oui, j'en ai laissé tomber quelques-unes l'autre jour, dans la foule ; le fil s'est cassé. Donne.

MAX

Voilà.

Elle passe dans la chambre.

PASSEROSE

Tu n'as pas besoin que je t'aide ?

JESSIE, *de la chambre.*

Merci... ça s'enlève tout d'une pièce !

PASSEROSE, *à Max, tenant l'argent.*

Les trois mille huit cents francs d'hôtel, plus soixante-quinze louis. Où faut-il mettre ça ?

MAX

Laisse le tout sur la table... Il y avait beaucoup de monde à Monte-Carlo ?

PASSEROSE

Peuh !... à la roulette encore pas mal... mais personne au trente et quarante comme toujours !

MAX

Il paraît que tu as pris le train sous la pluie pour revenir ?

PASSEROSE

Moi ?

MAX

Santiago Oliver m'a dit qu'à quatre heures il y avait eu un orage effroyable et qui dure encore, paraît-il, à Monte-Carlo !

PASSEROSE

Ah ! oui, quelques gouttes... je me rappelle... Je suis descendue si vite de la terrasse pour ne pas rater le train !

MAX, *l'appelant.*

Viens ici, que Jessie n'entende pas... Tu n'as pas été à Monte-Carlo ?

PASSEROSE

Tu veux cherrer, mon petit ami !

MAX

Tu n'as pas été à Monte-Carlo !... Tu as passé ta journée, ici, au Casino... imprudemment d'ailleurs... Il est vrai que je suis si jobard ! Et puis nous étions chez l'Américaine, c'est vrai ! Tu étais tranquille !

PASSEROSE

En voilà assez, n'est-ce pas ?... C'est bien la peine de me décarcasser pour vous !... Quel type charmant tu fais ! Tu as tout du gigolo, même l'ingratitude !

MAX

Ce Santiago Oliver t'a vue toute la journée au Casino !... Allons ! tu sens bien que tu es pincée !

PASSEROSE

L'emploi des cornichons comme garniture est très abandonné !

MAX

D'où vient l'argent ?...

PASSEROSE

Puisque tu m'asticotes, mon petit, je ne te répondrai pas !

Elle siffle, ironiquement.

MAX

Car tu as perdu toute la journée au Casino... selon ton habitude, paraît-il !... Alors, quand tu

revenais avec ces sommes considérables, qui te les avait remises chaque fois ?... Jessie elle-même ?... Ou quelqu'un ?

PASSEROSE

Oh ! yes, je suis Mabel la siffleuse !... Les *brixtons girls* ne parlent qu'aux gentlemen... Monsieur...

(Elle siffle de plus belle).

MAX

Prends garde... Ah ! vous vous êtes moquées de moi toutes les deux ! J'avais un bandeau sur les yeux... la confiance absurde, folle, au cœur... mais il suffit d'un mot pour vous révéler l'étendue du secret... Ce que l'on découvre, en une seconde, apparaît suspect, taré... On se demande par quelle aberration on n'avait rien vu jusque-là... Siffle ! siffle !...

JESSIE, *de la pièce à côté.*

Allons bon ! j'ai déchiré la manche en me déshabillant. *(Elle rentre.)* Qu'est-ce qui se passe?... Vous vous boudez ?

MAX

Tu n'es pas de trop !... *(A Jessie qui apparaît en peignoir. Il est hors de lui.)* Passerose n'a jamais été à Monte-Carlo ! Passerose n'a jamais gagné au jeu !... Cet argent lui a été remis pour qu'elle le fît passer dans le ménage sans que je me doute de tes combinaisons... Et il y a un mois que dure ce manège... Et le collier !... Hein ! le collier... les perles vraies, dont quatre ont dû être bazardées un jour de dèche ?... De qui le collier ? De qui l'argent ?

JESSIE, *lentement à Passerose.*

Laisse-moi seule avec lui. Va dans ta chambre, ma chérie... Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

Passerose sort.

SCÈNE VII

MAX, JESSIE, *seuls.*

Max, menaçant, le cou tendu ; ils sont visage à visage. Elle, pâle, froide, médite sa réponse. On la sent perdue.

MAX

C'est vrai ? C'est vrai ?

Hésitation.

JESSIE

Max, mets ta main sur ta bouche pour t'empêcher de crier... Oui, c'est affreusement vrai...

MAX, *levant le poing.*

Put...

JESSIE, *s'élance vers lui.*

Non, non !... pas ça !... Je ne l'ai pas mérité ! Je t'adore !...

MAX, *se dégageant.*

C'est toi qui lui remettais l'argent ? A qui t'es-tu vendue ?

JESSIE, *lui prenant la tête à deux mains.*

Regarde-moi jusqu'au fond des yeux... Chéri, ne crie pas !... Regarde jusqu'au fond... tu verras la misère de mon âme... C'était pour te conserver, pour ne pas te quitter, que j'en suis arrivée là ! Tu ne te rappelles donc pas que nous n'avions plus

de quoi nous payer à dîner. On n'était plus acculé à la misère, mais à la faim !

MAX

Alors, c'est depuis que nous sommes ici, à Nice ? Dis ?... Jusque-là rien ne s'est passé ?... Rien ?... Je veux le savoir !

JESSIE

Rien, je le jure !... A Paris, tu m'as vue... j'ai subi notre bohème, la galantine et le bistro, la robe raccommodée... sans sourciller... Mais, ici, nous avons voulu sortir de l'horrible ornière... C'est toi-même qui l'as ordonné... Le jeu !... Le luxe !... Le premier mois, la veine nous a souri follement... Ç'a été notre perte, ce coup de luxe et de bonheur, vois-tu !... Le résultat, c'est qu'on n'a plus eu même de quoi payer l'hôtel. Tu n'avais que ce qu'il fallait pour régler les consommations du dancing... Nous étions perdus... Je voyais venir le moment de te quitter ou de me jeter à l'eau... C'est alors que s'est passé le drame... Car ç'a été un drame, entends-tu... un drame affreux !

MAX

Que s'est-il passé ?

JESSIE

C'est quand tu es allé trois jours à Marseille... J'ai résumé notre vie, notre longue vie d'une année... J'ai compris tout ce qu'elle avait de momentané... que nous n'étions pas destinés à vivre ensemble, et que l'heure de la séparation avait sonné... Mais quoique l'on soit sûr de l'échéance, on proteste, on s'insurge, on veut se venger de la vie, et la vaincre à force d'amour !... Puisque j'avais fait la folie absurde de partir avec toi, je voulais tout tenter, au moins, pour

empêcher maintenant la rupture de nos deux chairs !... Ah ! qu'un coup de veine nous guérisse, nous délivre de l'affreuse destinée !... J'ai vendu mes deux bracelets, engagé différentes affaires et, avec ce petit magot, je suis allée à la table de baccarat... Tout à coup, ivre du risque, bêtement, comme une folle qui se perd, j'ai lancé sans bien savoir : Banco !... un banco de cinq mille francs... Le banquier, qui m'avait vue vider mes derniers jetons, le croupier aussi, qui me connaissait, ont refusé le banco... « Eclairez ! » C'était une insulte publique !... C'est à ce moment qu'un homme, voyant ma détresse et ma rougeur, a jeté négligemment, en fumant sa cigarette : « Je réponds du jeu de Mademoiselle... » Et il lança l'ordre de donner des jetons ! Une pile de jetons s'amoncelait devant moi... J'avais perdu le banco, est-il besoin de le dire ?... Je vis l'homme allonger les billets... Alors, prise de rage contre la fatalité, pour la réduire à merci, je me suis jetée à corps perdu dans le vertige du jeu... J'ai tenu les coups les plus invraisemblables, je couvrais mon tableau... et toujours le râteau raflait, raflait... Je ne savais plus ce que je faisais... je n'étais plus qu'une bête désespérée qui donne de la tête au hasard... Max, lorsque je n'ai plus rien eu devant moi, quarante-cinq mille francs étaient engloutis !... J'avais perdu quarante-cinq mille francs qui n'étaient pas à moi !... Quand je compris, je me levai et je suis allée m'effondrer dans un coin du jardin... Peu après je me roulais aux pieds de cet homme... Je lui jurais que ma mère rembourserait l'argent... Il a été compatissant devant ma détresse effroyable... Il l'a comprise... il...

MAX

Son nom ?

JESSIE

Serge de Chavres !

MAX, *éclate d'un rire amer.*

Admirable !... Le même homme qui m'a naguère donné mon bonheur, et qui me le reprend aujourd'hui !... Car tu es devenue sa maîtresse, n'est-ce pas ?... Tu as payé de ton corps... Il l'a exigé...

JESSIE

Il ne l'a pas exigé, Max : il a été bon... Ne l'accuse pas !... Cet acte de compassion pour moi, il était le seul peut-être à pouvoir l'accomplir... Ce n'était pas la contradiction de ses actes passés, comme tu le dis, c'était leur suite, au contraire !

MAX

Non, car s'il avait été un homme propre, l'homme qu'il prétendait être, il ne devait rien accepter de toi !...

JESSIE

Et faire le sacrifice d'une fortune, chevaleresquement ?... Ah ! pauvre petit !... Es-tu donc resté l'enfant de jadis !... Dans les romans, oui, ça se voit... mais, dans la vie, les hommes ont une générosité plus relative... Et c'est déjà beaucoup que ce qu'ils appellent leur bonté...

MAX

N'est-ce pas ?... Car, depuis, il t'a couverte d'or... donné ces perles ?...

JESSIE

Il a remédié à notre débâcle lamentable, Max... Et il s'en va. Voilà, voilà le bilan, piteux et dérisoire...

MAX

Après m'avoir pris mon amour... Lui, dont j'ai encore les paroles affables dans l'oreille !

JESSIE

Aucun de nous n'est celui que nous étions, Max... La chrysalide de l'adolescence est tombée... Et crois-tu que lorsque ce passant nous criait : « Aimez-vous... Allez donc ! En avant ! » ce n'était pas à moi, à moi seule que s'adressait le conseil enflammé ? Quelle obligation t'avait-il ?... Qu'étais-tu à ses yeux !

MAX

Oui, le prétexte seulement à quelque blague, dont le plaisir pétillait dans toute sa personne ! Je me souviens, va. Oh ! tu n'as pas besoin de le justifier !... Tu revendiques la responsabilité de l'acte infâme ?... Bien !...

JESSIE

Ingrat !... Malheureux ingrat !... Plus tard tu comprendras !

MAX

Tu as payé !... Tu t'es prostituée !...

JESSIE

Pour te garder, que n'aurais-je pas fait, Max !

MAX

Bonne fille ! C'est vrai, tu as été loyale en te donnant en échange !... Il y a un honneur professionnel !

JESSIE

Ah ! tais-toi, malheureux !... Comment oses-tu m'insulter, toi, le responsable ?... Toi à qui, sur

un simple cri de désespoir égoïste, j'ai sacrifié tout l'avenir de luxe qui m'attendait, toi, pour qui j'ai accepté la misère, la basse bohème, la dégradation... Me suis-je assez gaspillée, gâchée... Ah ! ces promiscuités avec des grues, ce mépris des hommes pour la pauvreté... ces affronts constants à mon orgueil !... Et ce que je t'en ai voulu, dans le fond de ma rage, quand il a fallu en descendre, moi, moi, à cette prostitution-là... pas celle qui couvre tout de son éclat, et de son triomphe au moins, comme celle qui m'était offerte autrefois, mais l'autre, celle de la misère, de la détresse !... En descendre à ce trafic affreux de la chair qui paye ! Max, tu ne sauras jamais quel a été le cri intérieur de mon orgueil écroulé, de mon dégoût... Et tout cela, tout ce calvaire secret, pour ne pas te perdre ; pour maintenir notre pauvre amour insensé quelques jours encore, tant qu'on pourrait ! Ah ! oui, misérable que tu es, tiens, avec tes insultes éhontées ! Tu as exigé égoïstement que je te donne mon être, ma vie !... Ayant jugé que mon bonheur après tout ne valait pas tes larmes, j'ai cédé... Et, maintenant, c'est fait ! C'est fait... La voilà, ma vie !... Elle est propre ! Paye-toi dessus, comme les autres, sur l'esclave... et ravale tes injures !...

A ces cris succède le silence, la douleur muette, soulagée. Max regarde Jessie, réfléchit, se bride, tout à coup :

MAX

Non, Jessie... pas d'injure, mais une volonté ferme ! Il est temps !... Nous avons vécu d'une vie d'erreur... Nous allons maintenant vivre la vraie vie, celle de deux êtres courageux qui s'aiment et qui ont souffert ensemble... Une vie honnête et pauvre !... Nous allons rentrer à Paris, et je vais prendre un emploi, un métier régu-

lier comme tout le monde. Nous nous contenterons de mon salaire !

JESSIE

Je t'arrête tout de suite !... Non !... Recommencer l'existence de l'année dernière, quitter les expédients pour la misère hideuse et glacée... jamais ! J'en ai assez, c'est au-dessus de mes forces.

MAX

Il le faudra bien, pourtant !... Tu ne penses pas à retourner chez ta mère, à Malmaison ?

JESSIE

Je pense à me sauver... quand il en est temps encore... à rompre la chaîne... Nous ne pouvons plus tirer le collier de cette façon-là !... Comment ne vois-tu pas que l'heure est venue de nous séparer ? Ou j'y laisserai ma jeunesse et ma peau, dans cet engrenage-là ! Une vie ratée... oui... mais pas perdue !...

MAX

Tu n'as pas le droit de me quitter.

JESSIE

Et pourquoi ?... T'ai-je juré un amour éternel ?... Sommes-nous mari et femme ?

MAX

Des amants que rien ne peut séparer.

JESSIE

Si : la volonté !... Je ne t'ai fait aucun serment de vivre avec toi d'autre temps que celui du premier amour !... Tu as réclamé ma virginité, la première étreinte... je te l'ai donnée !... J'ai promis d'apaiser ton amour... Je l'ai fait. J'aurais dû partir aussitôt après que tu m'as eu prise. Nous

avons prolongé notre amour au delà de son terme fatal, et c'est de cela que nous mourons !... Si une femme ne peut que se vendre ou se donner, elle a toujours le droit de se reprendre !

MAX

Attention ! J'irai jusqu'au crime... jusqu'au sang !...

JESSIE

Tu menaces !

MAX

Et tu as peur !... Et tu as raison d'avoir peur !... Jessie, n'avançons pas plus loin dans ce chemin de rancune et d'ignominie... Accepte la tentative loyale, la dernière que je te demande, que j'implore...

JESSIE

A quoi bon ?

MAX, *il se redresse, menaçant.*

...ou que j'exige, comme tu voudras... Ne comprends-tu pas que deux êtres comme nous ne sont désunis que par la mort ?... Nous sommes couplés. Je ne tiens pas à la vie, mais j'ai tout misé sur toi... Il faudra saper les deux racines pour nous séparer... Réponds... accepte... Donne-moi un délai... Tu ne peux pas me refuser... Jessie... Pas un reproche ne sortira de ma bouche... Ne crains rien. Je serai juste.

JESSIE

Mais quelle vie deviendra la nôtre ?

MAX, *suppliant.*

Jessie, Jessie, je n'ai jamais fait appel vainement à ton cœur !...

Il attend la réponse, le visage anxieux et tendu. Quelques secondes après, Jessie laisse tomber un acquiescement à peine perceptible.

JESSIE

Soit !

MAX, *soupir soulage.*

Merci !... C'est bien !... *(Silence.)* Alors, enlève ce collier !

JESSIE

Le ?... Hein ?... Déjà des ordres !...

MAX

Oui !... Pas une minute à perdre... Quelle heure est-il ?

Il prend son chapeau.

JESSIE

Où vas-tu ?

MAX

Où je vais ?... A l'hôtel de Serge de Chavres...

JESSIE

Et ?...

MAX

Et lui dire que moi, à mon tour, je reconnais toutes les dettes que tu as contractées... que je me fais fort de rembourser intégralement tôt ou tard les quarante-cinq mille francs du jeu.

JESSIE

Nous sommes en pleine démence ! Max, nous n'avons même pas de quoi vivre huit jours !

MAX

Laisse-moi ! J'exigerai qu'il reprenne ce collier... Oh ! n'aie pas peur, je me contiendrai !

JESSIE

Peuh !... Ce n'est pas ça qui m'effraie !...

MAX

Compte sur ma correction absolue !

JESSIE, *le regarde, puis hausse les épaules, comme si tant d'enfantillage ne méritait pas de réponse.*

Bébé !...

MAX, *avec un haut-le-corps.*

Jessie !

JESSIE

Eh bien, va !... Va donc, si ta jalousie ou tes scrupules ont besoin de cet apaisement-là !

MAX

Je ne pourrais pas vivre une minute sans cela !

JESSIE

Dans ce cas...

Il sort. Quand il est parti, elle rouvre brusquement la porte, traverse le couloir, et on lui voit tourner le bouton de la porte en face.

SCÈNE VIII

JESSIE, PASSEROSE

JESSIE, *dans le couloir.*

Passerose... vite... arrive... *(Elle rentre en scène suivie de Passerose, anxieuse.)* Vite, mon chéri !... Il sait tout.

PASSEROSE

Je m'en doutais.

JESSIE

Il sait que nous ne vivions que de l'argent d'un autre... Monte immédiatement à la chambre de Serge. Dis-lui qu'il descende quatre à quatre... Max se rend à son hôtel. Il ignore, bien entendu, que Serge avait une chambre ici...

PASSEROSE

Tu préfères qu'il descende ?... Il n'y a rien à craindre ?

JESSIE

C'est indispensable !... De cette fenêtre, je ne perds presque pas de vue le trajet de Max jusqu'à l'hôtel Royal... tandis que la chambre de Serge donne sur la cour...

PASSEROSE

Il est sûrement dans sa chambre ?

JESSIE

Il m'attendait là pour me dire adieu. Je devais trouver une minute, d'ici l'heure de son départ, pour nous séparer moins brutalement... Et pas un mot sur l'explication que je viens d'avoir avec Max !

PASSEROSE

Ça va de soi.

Passerose sort en courant.

JESSIE, *va aussitôt au téléphone, près de la fenêtre.*

Allô !... Allô !... Donnez-moi tout de suite l'hôtel Royal... Très pressé... *(Elle se penche encore à la fenêtre.)* Pourvu que j'aie le temps !... Allô... L'hôtel Royal ?... Le gérant ou le portier, de la part du marquis de Chavres... C'est l'administration ?... Bien !... Monsieur, c'est le marquis de Chavres qui vous fait dire ceci : il va se présenter à l'hôtel une personne qu'il ne veut pas recevoir. Il vous prie de dire à cette personne que le marquis de Chavres a quitté l'hôtel et vient de partir il y a un quart d'heure en auto... Bien... Vous-même ?... Merci...

SCÈNE IX

JESSIE, PASSEROSE, SERGE

SERGE

Que se passe-t-il ?...

JESSIE

Des drames terribles... C'est fini entre Max et moi ! Il vient de tout découvrir.

SERGE

Je suis prêt à prendre mes responsabilités.

JESSIE

Il ne s'agit pas de cela... Je m'en vais.

SERGE

Où est-il, en ce moment ?

JESSIE

A votre hôtel !... Il vous cherche !... Je me suis permis de téléphoner au Royal pour qu'on l'informe de votre départ.

SERGE

Vous avez très bien fait.

JESSIE, *à Passerose.*

Surveille. *(Passerose va se poster à la fenêtre.)* Je pars... Voulez-vous de moi ?

Devant cette offre si brutale, si immédiate, Serge a une espèce de sursaut.

SERGE

Jessie, réfléchissez-y, ne suis-je pas uniquement celui qui vous a porté secours ?... Mon rôle ne doit-il pas s'arrêter là ?

JESSIE

Vous ne m'avez pas répondu. Me refusez-vous ?

SERGE

Je n'envisage pas de plus grand bonheur que de vous emporter comme une proie ! Mais est-il possible, Jessie ?... Et lui !...

JESSIE

Ne vous occupez pas d'autre chose que de me répondre oui ou non... Un fait seul est certain, c'est que je m'en vais... de toutes façons, dans une heure je serai partie, que ce soit avec vous ou seule !... Je ne reviendrai plus... A vous de répondre ?

SERGE

C'est tout répondu, vous le savez bien !

JESSIE

Alors, il faut avoir quitté Nice dans un quart d'heure.

SERGE

Mon valet de chambre prenait le train ce soir... Moi, je partais en auto dans une heure.

JESSIE

Votre auto est au garage du Royal ?

SERGE

Toute prête !

JESSIE

Attendez-moi, là-haut, dans votre chambre... Sous un prétexte quelconque j'irai vous retrouver... Ne bougez pas jusqu'à ce que j'arrive.

Il lui baise la main et sort vivement. Elle referme la porte.

PASSEROSE, *quittant la fenêtre.*

Tu pars ?

JESSIE

Il le faut.

SCÈNE X

JESSIE, PASSEROSE

PASSEROSE

Pauvre loupiot !

JESSIE

Ah ! pas un mot, je te prie... Que j'aie le courage de m'en aller avant que mon cœur crève !... Vite, mes instructions... Ne perdons pas la tête... D'abord, mon nécessaire... il y a quelques flacons à mettre... Dépêchons-nous...

Jessie prend les flacons sur la toilette. Passerose et elle emplissent précipitamment le nécessaire.

PASSEROSE

Voilà. Donne-moi bien toutes tes instructions.

JESSIE

Je t'enverrai une dépêche dès demain quand je saurai où je vais... Tu auras la bonté de faire envoyer par grande vitesse tous mes bagages à l'adresse donnée...

PASSEROSE

A Paris, probablement.

JESSIE

Jamais de la vie !... Il aurait trop vite fait de me retrouver... Pau ou Biarritz, au contraire...

PASSEROSE

Tu ne prends pas la valise ?

JESSIE

Impossible, pas le temps... Il ne faut pas attirer

son attention... Sonne, veux-tu ? *(Passerose sonne et, en passant, regarde à la fenêtre.)* Je vais, en descendant, payer la note de l'hôtel afin qu'elle soit réglée et qu'il ne soit pas assez fou pour refuser de le faire. *(Elle considère le deuxième paquet de billets que Passerose avait séparé de l'autre tout à l'heure.)* Cet argent du jeu de tout à l'heure, laisse-le là où il est...

PASSEROSE

Bien, j'ai saisi...

JESSIE

Tu lui feras admettre qu'il n'y a pas de honte à se servir de cet argent, pour revenir à Paris... Qu'il comprenne que ce n'est pas comme l'autre argent, comme le collier, comme ces choses avec lesquelles je pensais nous acheter quelques mois encore de bonheur et de tendresse!... *(Elle pleure.)* Je pense qu'il reviendra directement à Paris... Tâche qu'il aille tout de suite chez sa maman... Ils sont en froid, mais ils se réconcilieront contre moi... Ce sera le meilleur refuge à sa douleur et puis... *(Entre un valet de chambre.)* Tenez, montez ceci au 45. *(Le valet prend le nécessaire.)* C'est tout, il n'y a rien à dire... Ne revenez pas ; je n'ai plus besoin de vous... Tenez... *(Elle lui donne un pourboire. Il sort avec le nécessaire. Elle se précipite sur le papier à lettres.)* Apporte-moi le stylo et le sous-main. Tu lui remettras ce mot... quand tu ne pourras plus faire autrement, quand mon absence deviendra inexplicable.

PASSEROSE

Mais comment saurais-je que tu es réellement partie, tout au moins de l'hôtel ?... Car il faudra que je l'empêche de sortir.

JESSIE

Comment ?... Oui... c'est vrai !... Attends.

Comme la salle de bains a une porte indépendante qui donne sur le couloir, tout près de l'escalier, en passant, quand je m'en irai, je tournerai le bouton électrique... Si d'ici tu vois qu'il y a de la lumière, c'est que je serai descendue...

PASSEROSE

Compris.

JESSIE

Va t'assurer, pendant que je finis d'écrire, si la lumière fonctionne.

PASSEROSE

Oui.

Elle sort, passe dans la salle de bains, fait fonctionner une seconde l'électricité et revient au bout de quelques secondes. Pendant ce temps, Jessie écrit en larmes, le buvard posé sur ses genoux.

JESSIE

Une seconde. *(Elle cachette et lui remet la lettre.)* Voilà. Ça va être très dur... Le vrai moyen d'être bonne, ce sera de lui dire beaucoup de mal de moi. Ne crains pas de m'accabler !... Dis-lui que je suis une mauvaise rosse... Il va avoir une crise de désespoir affreuse, affreuse... C'est un petit garçon sans défense... Il est si jeune, n'est-ce pas !... Son premier chagrin !... Allons, allons... pas pleurer... pas pleurer... Ce sera pour dans l'auto, quand le cœur crèvera !... *(Désespérément.)* Il faut, qu'est-ce que tu veux ?... Il faut, n'est-ce pas ?

PASSEROSE

Bien sûr !... La vie devenait bien difficile dans ces conditions !... Compte sur moi. Je ferai, en tout cas, tout ce qu'il sera humainement possible de faire.

JESSIE

Ah! s'il pouvait accepter des consolations tendres!

PASSEROSE, *avec reproche.*

Jessie!

JESSIE

Tu ne comprends pas!... Je fais appel à la tendresse féminine, aux bras et au cœur de la femme... Je pars, je ne suis plus jalouse... Je voudrais derrière moi de la maternité... près de lui... des lèvres, des lèvres sur son front ou sur ses lèvres à lui!... Ah! mignonne, si tu avais touché sa bouche, dis-toi bien que tu en garderais la fièvre pour le reste de tes jours...

Elle chancelle.

PASSEROSE

Qu'est-ce que tu as?

JESSIE

Un vertige... Je ne sais pas!... J'ai eu tout à coup la sensation d'un abîme ouvert devant moi!... Ça passe... ça y est!... Voyons, je n'ai pas autre chose à te dire... d'autres recommandations à te faire...? Poste-toi à la fenêtre, surveille... Ah! si... tu m'enverras tous les jours... tous les jours, jusqu'à ce qu'il soit parti... de longues lettres... Tous les détails, hein?... Et puis, naturellement, des télégrammes en réponse aux miens.

PASSEROSE

Sois tranquille. Dans toute la mesure de mon dévouement, je t'aiderai.

JESSIE

Je connais ton cœur.

PASSEROSE

Le voilà. Il revient aussi vite qu'il a dû partir!

JESSIE

Ah ! mon Dieu !... *(Trouble de toutes les deux.)* Que c'est long !... Je voudrais déjà être partie loin, très loin ! Cette chambre, où il y a encore tout nous deux... où il n'y aura plus que lui, sans son grand amour !... Comme on est ! Tout, je me rappelle tout... nos matins... nos soirs... sa voix !... Oh ! on se sépare pas pour la vie, bien sûr... Ce sera un temps... un temps...

PASSEROSE

Courage !... Tes yeux !

JESSIE

Eh bien, quoi !... S'il voit que j'ai pleuré, il pensera que c'est de remords, et il ne se trompera pas beaucoup !

PASSEROSE

Quant à moi, il va m'attraper. Ça va être terrible !

JESSIE

Peuh ! ses petites colères, si vite passées !... Tiens, l'ascenseur ! Va-t'en ! Va-t'en !... *(Elle fait signe à Passerose de passer dans la chambre.)* Et adieu, toi !

Elles s'étreignent, puis Passerose entre dans la chambre dont la porte reste ouverte. Jessie va à la coiffeuse et tâche de dissimuler ses sanglots.

SCÈNE XI

JESSIE, MAX, puis PASSEROSE

MAX, *entrant essoufflé.*

Il était déjà parti !... Tu le savais ?

JESSIE

Comment veux-tu que je sache ?... Il nous a

serré la main tout à l'heure... Je ne me suis pas occupée de l'heure de son départ...

MAX

N'importe... Que tu m'abuses encore ou non... demain nous prendrons le train pour Paris. Là, je le rejoindrai et...

JESSIE, *montrant la chambre.*

Fais attention... Passerose...

MAX

Elle est là ?

JESSIE

Je t'en supplie, ne la gronde pas !... Elle a obéi à mes ordres... Elle n'est pas responsable... Au fond, elle est très bonne !

MAX

Ah ! Passerose ! Ce que Passerose m'est égale ! *(Reprenant.)* Alors... demain...

JESSIE, *elle appelle.*

Chérie ?

PASSEROSE, *entrant.*

Eh ah ! On est là !

MAX, *continue.*

Donc, demain matin, départ...

PASSEROSE

Eh ben, vous êtes réconciliés ?

MAX, *se rapproche de Passerose.*

Nous avons un compte à régler tous les deux !... Enfin, différons pour aujourd'hui.

PASSEROSE, *lui prenant la main.*

Je t'aime bien, loupiot !

JESSIE, *vivement.*

Alors, si l'on part demain matin, tous les deux, je vais prévenir l'hôtel. Il est temps, pour qu'on ne nous compte pas la journée de demain.

MAX

Oui, si tu veux !

JESSIE, *vivement.*

Et je règle en même temps la note.

MAX, *a un mouvement de colère auquel succède une hésitation.*

Tu...

JESSIE

Dame ! Comment faire autrement ?... Je ne vois pas...

MAX

Hélas ! c'est juste... *(Avec un geste d'énergie qui répond à tout.)* Aussi bien, tout sera remboursé !...

PASSEROSE, *arrangeant la table.*

Je débarrasse parce que vous allez probablement faire monter le dîner tout à l'heure ?

MAX

Peut-être ! Tiens, voilà ton collier.

Il sort le collier de sa poche.

JESSIE, *le prenant.*

Ah ! dis donc, impossible aussi de partir sans avoir réglé la modiste, en face... Puisque je descends, je vais la payer par la même occasion.

Elle met son chapeau.

MAX

Tu as le temps. Je voudrais te parler... Un jour de Corso, les boutiques sont fermées.

JESSIE

Non, pas celle-là. Justement, j'ai vu par la fenêtre...

PASSEROSE

C'est exact.

JESSIE

Débarrassons-nous donc de ces sales préoccupations. Que la question soit liquidée !

Elle met maintenant un manteau.

MAX

Un manteau pour descendre jusque-là ?

JESSIE

Je ne peux pas traverser la rue dans ce costume de soir !...

MAX

Fais vite.

Elle veut l'embrasser. Il la repousse violemment.

JESSIE, *le cœur crevé.*

Oh ! méchant ! Tu me refuses un baiser ?

PASSEROSE

Embrassez-vous donc, mes enfants. Il ne faut jamais se quitter brouillés, même pour cinq minutes !...

JESSIE, *supplie.*

Oui... Laisse-moi au moins t'embrasser ! *(Elle lui serre la tête sur sa poitrine longuement, passionnément, tristement, et l'embrasse dans les cheveux.)* Celui qui le reçoit ne distingue pas quel est le baiser le meilleur, le plus profond... mais celui qui le donne ne s'y trompe jamais !... *(Elle s'écarte de lui, et les doigts ont encore l'air de le chercher. Elle recule avec un visage stupéfié, meurtri par la douleur et*

l'effort.) A tout à l'heure, chéri... Souris-moi de loin ?... Je ne veux pas descendre si tu ne m'as pas souri... Ami ?

MAX

Ami.

JESSIE

Souviens-t'en !

Elle sort en coup de vent. La porte claque.

SCÈNE XII

MAX, PASSEROSE

MAX, *change de ton.*

A nous deux !... Nous avons un petit compte à régler.

PASSEROSE

Oh ! non, non, je t'en prie... ne gronde pas... et puis, pense pas à ça !... C'est fini... schettep !...

MAX

C'est elle, ou lui, qui te donnait l'argent ?

PASSEROSE

Elle... Je ne pouvais pas refuser... Mets-toi à ma place !

MAX

C'est égal, tu m'as charrié dans les grandes largeurs !

PASSEROSE

Oh ! puis, tu m'as promis de ne plus parler de toutes ces vieilleries !... C'est loin... loin... comme ça !

Elle jette son mouchoir en l'air.

MAX

Je n'ai rien promis du tout.

PASSEROSE

Si, tu as promis, mais tu ne te rappelles plus !... Est-ce que tu as contracté depuis longtemps l'habitude de penser aux choses embêtantes ?... Moi pas !... Tu veux pas faire un jaquet ?

MAX, *haussant les épaules.*

Tiens ! ce n'est vraiment pas la peine de se fiche en rogne.

PASSEROSE

Max, j'ai besoin de champagne... je vais avoir besoin ce soir de beaucoup de champagne... Je peux en faire monter ?

MAX

Je crois bien !... Je sais que tu appelles ça ta bibine. Fais monter de la bibine...

PASSEROSE, *à l'appareil.*

Sommelier, un magnum de Mumm sec, tout de suite.

MAX, *nerveux, se lève et se dirige vers la porte.*

Au fait, il serait peut-être plus décent que je ne la laisse pas seule régler la note.

PASSEROSE, *l'empêchant de sortir.*

C'est très drôle, cette maladie que tu as de te mêler de ce qui ne te regarde pas ! *(Il lui prend brusquement le poignet.)* Ah ! salaud, ce qu'il pince !... As-tu fini ?... Qu'est-ce qui te prend ?

MAX

Ce que tu dois en savoir des choses, des choses

sur elle... des choses que je ne saurai jamais... Tes yeux en sont pleins !

PASSEROSE

Pas mal, oui... jusqu'au bord.

MAX

Ah ! tu crânes !...

PASSEROSE

Heu !... heu !... Si tu savais à quoi je pense, loupiot !

MAX

A quoi ?

PASSEROSE

A toi, tiens !... Et puis à mon petit chien que j'ai laissé dans ma chambre et qui doit avoir soif à regarder le pot à eau...

MAX

Femelle, va !... Tiens, j'aime mieux ne pas te poser de questions ! Je serai fixé assez tôt quand elle va remonter... Et puis, tu auras beau bluffer et crâner, je sais que tu es une bonne fille... *(Il la perce du regard, puis la lèvre amère.)* Es-tu une bonne fille ?

PASSEROSE

Ou une garce ?... Une bonne fille... oui, très bonne, tu verras... tu verras !

MAX

C'est possible... Elle aussi, Jessie, est une bonne fille, n'est-ce pas ?... Vous êtes toutes des bonnes filles !

A cet instant, la lumière s'allume dans la salle de bains.

PASSEROSE, *un léger frémissement sur ses épaules.*

Crois-tu ?

MAX

Tiens, on a allumé !

PASSEROSE, *hâtivement.*

C'est la femme de chambre qui vient ranger la salle de bains... Ah ! maintenant, il faut fermer la fenêtre... On n'y voit plus goutte.

MAX

Pourquoi ?... Il y a encore un rayon.

PASSEROSE

C'est triste... Je vais fermer... *(Elle s'élance et tire les rideaux pour masquer à Max la vue du boulevard.)* Donne l'électricité, toute l'électricité... Que ce soit bien gai pour ce qui va se passer !

MAX

Quoi ?... Qu'est-ce qui va se passer ?... Ah ! notre réconciliation à la petite et à moi ?... Peuh!... n'attache pas d'importance à ça !

Il va aux commutateurs. La lumière inonde la pièce. Entre le sommelier avec le champagne.

LE SOMMELIER

Faut-il déboucher ?

PASSEROSE

Bien sûr !

Elle siffle immodérément.

MAX

Toi, tu siffles pour ne pas avoir peur du bouchon... je te connais !

PASSEROSE

Tu l'as dit, chéri... Oh ! la mousse !... Trempe

ton doigt dans la mousse, ça te portera bonheur... et tu en as plus besoin que tu ne crois.

Le sommelier sort. Silence.

MAX, *tout à coup, comme s'il avait été frappé par l'intonation de Passerose.*

J'en ai besoin ? Oui, c'est vrai !

PASSEROSE

Alors, bois !... Vois-tu, je m'y connais. Ah ! oui, je m'y connais ! Il n'y a que ça qui guérisse la douleur.

MAX

Je n'ai pas soif... *(Pendant que Passerose boit à longues lampées.)* Bon Dieu, comme elle est longue à remonter !

PASSEROSE

Tiens-toi tranquille, tu viens de dire que tu n'y attachais pas d'importance !... Max, est-ce que tu l'as trompée, toi ?

MAX

Non !

PASSEROSE

Tu n'as connu qu'elle ?

MAX

Je fais mon apprentissage... *(Geste fat de gamin.)* Les femmes, ah ! là, la !

PASSEROSE

Gosse !

MAX, *crânant devant une femme.*

Pas tant que ça !... Si tu savais, j'ai l'air ainsi, mais les femmes, je les estime à leur juste valeur...

PASSEROSE

Tu les feras souffrir ?

MAX

Je t'en réponds !

PASSEROSE

Et tu auras raison de les faire souffrir, va ! Les meilleures ne valent pas cher... Ce qu'elles sont rosses !

MAX

C'est pour Jessie que tu dis ça ?

PASSEROSE

Elle comme les autres !

Il la regarde maintenant, craintivement, en se mordant les lèvres.

MAX

Alors, tu crois qu'il vaut mieux ne pas s'en faire ?

PASSEROSE

Et comment ! Si tu peux. Faut pouvoir.

MAX

On tâchera !... Mais ce n'est pas chic, tu sais ? Tu dis du mal d'elle, maintenant... Pourquoi ?

PASSEROSE

Tu en diras bien plus que moi.

MAX

Non, moi, c'est fini !

PASSEROSE, *elle boit.*

Ça n'est pas commencé !

MAX, *troublé.*

A ce point-là ?... Tu ne l'aimes pas, hein ?... Tu la détestes, au fond ?

PASSEROSE

Depuis un instant peut-être !

MAX

Parce que ?...

PASSEROSE

Parce que...

MAX

Parce que ?

PASSEROSE

Parce que...

MAX, *cette fois se lève brusquement et va à la porte.*

Ah ! je descends, je vais la chercher chez cette modiste, oust !

PASSEROSE, *pose la coupe et appelle.*

Dis donc ?

MAX

Quoi ?

PASSEROSE

Si elle ne remontait pas... qu'est-ce que tu dirais ?

MAX, *essayant de rire.*

Tu en as de terribles !

PASSEROSE

Si elle ne revenait plus jamais ?...

MAX

Qu'est-ce que tu veux dire ?... Allons, qu'est-ce que tu veux dire ?

PASSEROSE, *lui prend la main.*

Pauvre loupiot, va !... Donne ta main !

MAX, *se dégageant, blême.*

Ah ! ça !... Ah ! ça !... Mais tu es déjà ivre, ma parole !

PASSEROSE

Autant savoir tout de suite que plus tard !... Max, tu es un homme ?... *(Il reste figé, cloué sur place.)* Elle ne reviendra pas... tiens, lis !

Elle lui donne la lettre, il lit, sidéré.

MAX

Quoi !... Quoi !... *(On entend des bribes de phrases.) C'était impossible... adieu... moi qui t'adore... tu ne me verras plus pendant des années jusqu'à ce que tu sois sage... Pardon de la peine affreuse, pardon, chéri !... Je t'adorais... un jour on se retrouvera et... (Il s'arrête, debout, il crispe les mains au dossier d'une chaise, puis d'une voix basse et toute simple.)* Ah ! si c'est comme ça !... Ah ! alors !... Très bien !...

PASSEROSE

Tu souffres ?... Tiens, je suis bouleversée, moi aussi !

MAX, *répétant machinalement, avec une inflexion terne, vague et douce.*

Ah ! si c'est comme ça !

PASSEROSE

C'est bien, mon petit, tu as du cran !... Tu luttes !

MAX

Ce que c'est court, la vie !

PASSEROSE

La vie ? Oh ! ça !

MAX

Un an !... ça a duré un an !... Elle est partie avec lui, n'est-ce pas ?

PASSEROSE

Oui.

MAX

C'était arrangé ?

PASSEROSE

Oui.

MAX

De toutes façons, elle serait partie !... Elle ne pouvait pas vivre avec moi... Elle a bien fait... Autant lui qu'un autre... Où sont-ils ?

PASSEROSE

En Italie, je crois.

MAX

Pas même à Paris !... *(L'inflexion, terne et molle, revient dans sa bouche comme un leitmotiv plaintif.)* Ah ! si c'est comme ça !... Je ne croyais pas, moi, que c'était à ce point-là !... Mais non, c'est qu'il n'y a pas un an...il y a huit mois juste... Seulement je l'ai toujours connue, n'est-ce pas ?... je... l'ai toujours connue comme ça... alors...

On sent que les pensées tournent, confuses, en vitesse, dans sa pauvre tête.

PASSEROSE

Tiens, tu me fends le cœur à t'entendre !

MAX

Il n'y a pas de quoi, va !... C'est fini, il n'y a plus rien... et puis voilà.

Elle se jette à son cou en pleurant.

PASSEROSE

Tu verras, on se console... Tout s'oublie... d'autres te consoleront facilement.

MAX

Elle t'a peut-être chargée de ce soin ?... Il y a

dans sa lettre une phrase à double sens... *Je te laisse Passerose* !

PASSEROSE

Elle m'a dit simplement : « Sois bonne pour lui ! » Les femmes consolent d'une femme...

MAX

Tu me consolerais, toi ?... *(Tout à coup hors de lui, comme si un coup de sang lui montait à la tête.)* Va-t'en, va-t'en !... Voilà donc celle qu'elle avait prévue pour essuyer mes larmes !... *(Il la poursuit dans la pièce.)* Va-t'en, je te déteste, comme je vous déteste toutes... Vous êtes toutes des filles... Tu as vingt ans et tu portes tout l'esclavage humain sur ton visage !... Ah ! vous vous entendez bien entre vous... Tas de v...

PASSEROSE

Max, Max... mais tu es fou... Mais c'est affreux, oh !

Elle tombe sur la chaise longue, apeurée, tous ses nerfs tremblants, et sanglote, la tête dans ses mains.

MAX

Je suis fou, en effet, je ne sais pas... ce que je dis ! Il faut m'excuser, pardonne-moi !... Je t'ai fait de la peine injuste, c'est malgré moi... Je sais que tu as bon cœur, que mon malheur te touche... Va ! je mentais... Tu es jolie et elle comptait sur ta beauté !... Je t'aurais rencontrée, dans ces temps de jeunesse folle où l'on suit la beauté sans savoir où elle vous conduit, je t'aurais peut-être aimée comme une autre... mais maintenant, je n'ai plus rien, tout croule... n'est-ce pas ? Oh ! je ne fais pas fi de ton amitié !... Tu me comprends, hein ?... Je ne suis pas méchant.

PASSEROSE

Je ne t'en veux pas... c'est si naturel !... Tu

souffres ! Si ça peut te soulager de crier contre moi comme si tu criais contre toutes les femmes, vas-y !

MAX

Amis, hein ?... Amis, comme elle disait !

PASSEROSE

Amis... mais oui...

Passerose a tiré d'une pochette une petite boîte d'or. Elle l'ouvre. Avec une pelle d'ivoire, elle puise, approche la pincée de sa narine et respire.

MAX

Qu'est-ce que tu renifles là ?... Ah ! de la drogue... c'est vrai !

PASSEROSE, *voluptueusement, savourant l'extase à l'avance.*

Si tu savais, aussitôt qu'on a du mal !... Tout devient beau... on est léger...

MAX, *avec un geste de dégoût.*

Oui... tu as ça, toi !... Je méprise cet oubli-là... Pas celui-là, peuh ! Quelle misère !

PASSEROSE

Ne dis pas ça !... Tu ne connais pas... Si tu essayais, tu verrais... tout de suite le moindre effort devient facile... le monde est limpide.

MAX

Non, c'est un pauvre oubli !... Il y en a d'autres... Réponds-moi, pendant que tu es encore lucide... j'ai besoin que tu me donnes un conseil... Ton impression est bien que c'est fini... qu'il est inutile que je tente quelque chose ?

PASSEROSE

Oh ! il vaut mieux être franche avec toi... Ne te

fais aucune illusion, aucune ! Je te demande pardon de te le dire ! C'est fini.

MAX

Oui, c'est bien ce que je pensais, au fond.

PASSEROSE

Je suis fière de toi, loupiot... Tu ne te casses pas la tête contre les murs comme je m'y attendais... Tu ne pleures même pas !

MAX

Tiens, c'est vrai !... Je n'ai pas pleuré, c'est curieux ! *(Tout à coup, il pousse une plainte déchirante. Ses yeux sont tombés sur la robe de bal quittée et posée sur une chaise.)* Sa robe, là...

Et, cette fois, il pleure.

PASSEROSE

Hé oui, mon Dieu !... Ne regarde pas ces choses... Il faudrait sortir d'ici.

MAX

Tout à l'heure, je la tenais dans sa robe... et puis, il n'y a plus de corps dedans... il n'y aura plus de corps jamais... C'est curieux, je ne la croyais pas méchante... Non, jamais je n'aurais cru... Et puis, c'est si cruel, cette manière !... Pourquoi m'appelait-elle son petit ?... On n'est pas un petit dans ces conditions !

Passerose renifle à nouveau sur son doigt la poudre blanche.

PASSEROSE

Ah ! que c'est bon, tiens, tiens... Tout de suite ça fait frais et vif dans le cerveau... Dommage que tu ne veuilles pas essayer !

MAX

Elle avait une jolie couleur d'yeux... J'adore les brunes aux yeux bleus... et puis, c'était sa

façon de rire... Tout le monde n'a pas ce rire-là... Voilà... elle était exceptionnelle...

Grisés, lui de sa douleur, elle de son extase, ils regardent les murs de cette blanche et morne chambre d'hôtel. Les deux cerveaux ne se répondent plus.

PASSEROSE

Sais-tu, il faut tout de suite te distraire... Veux-tu, on va aller dîner au *Perroquet Vert* ?... On ne peut pas dîner ici, ce serait mortel pour toi... Là-bas, il y a un jazz-band... Oh ! et puis, tiens... on y voit des types épatants... C'est là que vient dîner la grosse comtesse Mellow, et le vieux Smith qui a ce tic de la lippe si rigolo !... Ah ! là ! là ! va ! Il y a encore du bon temps ! Viens donc... On va rigoler...

MAX

Mais oui ! on va rigoler... J'y suis... Je vais passer ma cape.

PASSEROSE, *la bouche pâteuse.*

Et puis... qu'est-ce que je disais donc ?... Ah ! oui !... Si je n'avais pas bu tant de champagne, je serais moins lourde... bon Dieu !...

MAX, *il s'approche de la coiffeuse et prend au porte-manteau sa cape de soir.*

Ses trois photos !... Jessie, Jessie... ce n'est pas vrai, dis ?

Il dispose les trois photos sur la coiffeuse.

PASSEROSE

Tu es très chic avec ta cape !... Elle tombe bien !... On est toujours sûr de faire une entrée avec toi.

MAX

On peut faire aussi une assez jolie sortie avec moi !... Maintenant, mes gants... un mouchoir... *(Il ouvre un tiroir et prend ses gants.)* Elle a tout

laissé... jusqu'à ce petit bijou-là... ce petit bijou d'automobile...

Il tire du tiroir un petit revolver gainé, minuscule.

PASSEROSE

Hé là... il ne faut pas jouer avec ça !

MAX

Je n'en ai pas envie !... *(Il le manie en riant.)* Tout de même, Passerose, si je te faisais cette blague !

PASSEROSE

Hé là !... il ne faut pas jouer avec ces saletés-là !

MAX

Mais c'est pour rire, bête !... Tu ne me connais pas, va !

PASSEROSE

Oui... c'est pour rire !... Ah ! quel type ! C'est joli, une cape qui tombe bien !...

MAX, *il s'approche de la psyché.*

Dire seulement qu'il n'y aurait qu'à pousser cette petite machine, en appuyant sur le plastron de la chemise !... Une tache de sang ! Ce serait fini ! On ne penserait plus !

Négligé, d'un air artiste, il essaie le geste devant la psyché.

PASSEROSE, *voulant se lever.*

Oh ! ce que je suis lourde, bon Dieu !

MAX

Tomber dans une cape du soir en sifflotant et en se regardant dans la glace... Dis donc, Girl... une petite gigue pour gigolo !

Il siffle.

PASSEROSE, *riant, hébétée, la bouche pâteuse.*

Quel type !... Seulement, Max, c'est des bla-

gues qu'il ne faut pas faire... Faut pas m'effrayer ! Hein ?

MAX

Avec ça !... Je peux même t'imiter la scène tout à fait. Le type qui tombe là... comme on voit au cinéma...

PASSEROSE

Ah ! oui... oui... le ciné...

MAX

Une !

PASSEROSE, *battant des mains.*

Une !... Comme au ciné !

MAX

Deux !...

PASSEROSE

Vas-y, coco !... *(Max appuie le revolver sur la poitrine, presse la gâchette. On entend une détonation, il fait trois fois le tour sur lui-même et s'abat sur le tapis. Passerose a un rire stupide, prolongé, puis elle se lève à demi titubante.)* Max !... Voyons... assez !... Pas de ces blagues-là !... Loupiot ! Loupiot !...

Elle donne un coup de pied à Max, pour le faire bouger. Il reste presque inerte, en proie aux derniers spasmes. Puis, comprenant tout à coup, les mains tendues dans le vide pour s'accrocher à quelque chose au mur, aux meubles, elle veut hurler « Au secours ! » et la voix s'étrangle dans une espèce de hoquet d'ivresse et d'épouvante.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte. La villa, à quatre heures de l'après-midi. Plein hiver. Dehors, décor de givre. La neige en légers flocons ; c'est le brouillard de quatre heures. A l'intérieur, des housses. La cheminée flambe.

Au lever du rideau, un jardinier apporte du bois à une cuisinière qui arrange le feu. A côté l'une de l'autre et regardant le feu pétiller, Bianca et Gabrielle. Gabrielle, prostrée, est vêtue de crêpe. Bianca d'une robe grise.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIELLE, BIANCA, LA CUISINIÈRE LE JARDINIER

Gabrielle, effondrée, le mouchoir à la main.

BIANCA, *au jardinier.*

Merci, avec ce bois ça suffira.

LE JARDINIER

C'est du bois fendu. Il est très sec... Est-ce que ces dames repartent ce soir ou demain ?

BIANCA

Demain matin sans doute... Nous rentrerons à Paris... Ça dépendra de mademoiselle... Quelle heure est-il exactement ?

LE JARDINIER

Quatre heures.

BIANCA

Et elle n'est pas encore revenue... de là-bas !... Mon Dieu ! pourvu qu'elle n'attende pas la nuit... Allez, Louis.

LE JARDINIER, *déposant une botte de chrysanthèmes.*
J'ai trouvé encore ça dans la serre.

Il s'en va. Bianca sonne. La cuisinière continue d'arranger le feu.

BIANCA

Gabrielle ?... *(Gabrielle ne répond pas.)* Tu ne veux pas prendre quelque chose qui te remonterait... une tasse de thé ? Quelque chose de chaud ?

GABRIELLE

Non, merci...

Entre Georgette. Bianca va vers elle.

BIANCA, *bas.*

Georgette, apportez-lui tout de même un peu de thé... Voilà deux jours qu'elle n'a rien pris... depuis l'enterrement !... Elle n'a pour ainsi dire pas ouvert la bouche, même pour manger.

GEORGETTE

Elle ne parle toujours pas ?

BIANCA

Non, son silence est effrayant. Et voilà bientôt la nuit... Mademoiselle ne rentre pas !

GEORGETTE

Elle n'a pas voulu que Madame l'accompagne ?

BIANCA

Elle me l'a interdit. Hier, ç'a été la même chose. Voilà deux heures, que, malgré la neige et le froid, elle est allée pleurer, seule, sur la tombe...

Comment l'empêcher ? Je regrette bien que Gabrielle et elle aient tenu à ce qu'il soit enterré ici, à Rueil !... Je redoutais tant les journées qui suivraient... ici... au milieu de ces souvenirs... Oh ! Georgette, Georgette, il faudra bien tout de même qu'on arrive à la sauver, ma pauvre chérie !

La cuisinière est sortie à gauche. Georgette va à la porte-fenêtre.

GEORGETTE

La voilà dans l'allée.

BIANCA

Enfin !

Elle fait signe à Georgette de partir. Cette exclamation n'a pas obtenu de Gabrielle la moindre attention. Au bout de quelques instants, sous la neige, apparaît la silhouette noire et traînante de Jessie.

SCÈNE II

BIANCA, GABRIELLE, JESSIE

Bianca va à Jessie, doucement, sans insister.

BIANCA

Tu es trempée... Mets-toi devant le feu... Tu ne veux pas que j'aille te chercher d'autres chaussures ?

Elle lui retire son manteau couvert de neige.

JESSIE, *montrant Gabrielle.*

Toujours la même chose ? Pas un mot ?

BIANCA

Rien.

JESSIE

Laisse-nous seules, elle et moi, un instant, veux-tu ?

Bianca sort.

SCÈNE III

JESSIE, GABRIELLE, puis BIANCA

JESSIE

Est-ce que ça va durer longtemps, Gabrielle, ce silence affreux ?... Maintenant que c'est fini.. bien fini... *(Elle pleure.)* que nous l'avons couché pour l'éternité dans le petit lit où il a voulu aller... et contre lequel je viens d'appuyer encore ma tête en feu... est-ce que tu vas te réveiller, toi ?... Vas-tu sortir de ce mutisme ? C'est insoutenable... Depuis deux jours, pas un mot de reproche, pas un mot de haine !... Nous allons à nouveau nous séparer... Qu'auparavant j'aie senti la brûlure de tes yeux, l'injure de ta bouche ? Enfin, te rends-tu compte ou es-tu inconsciente ? Mais, au lieu de rester là, douce, effondrée, griffe-moi donc !... Déchire-moi la figure avec tes ongles... C'est moi qui l'ai tué... Je suis un assassin... Je l'ai tué... moi seule !... Pauvre petit... qu'est-ce qu'il me demandait ? Pas grand'chose... c'était si simple... rester avec lui... endurer quelques privations. Et moi, comme une brute misérable, comme la plus lâche des créatures, moi, moi, je suis partie sans pitié... pour de l'argent, entends-tu, pour me vendre... pour mieux manger, pour mieux m'habiller ! Qu'est-ce que ça me coûtait de rester ?... Rien !... Et la lettre que je lui ai laissée !... C'est la lettre qui l'a décidé, sûrement... Passerose me l'a dit... Je ne lui ai pas épargné une cruauté... *(Elle s'accroche désespérément à la jupe de Gabrielle.)* J'ai tué ton petit !... Je l'ai assassiné !... Venge-toi... venge-toi sur moi ou tu n'as pas de sang dans les veines... Tiens, tiens, regarde la sale bête !... Tiens, mets les mains

là !... Serre-lui le cou à mourir !... Etrangle-la, va... va, va !

Gabrielle, les yeux terribles, semble vouloir serrer l'étreinte, mais tout de suite, elle lâche et se rejette en arrière.

GABRIELLE, *dans un gémissement.*

Laisse-moi !... Ce n'est pas vrai, d'abord... ce n'est pas toi la coupable... Tu es bonne... Tu as été bonne pour lui !

JESSIE

Toujours !... Toujours cette chimère !... Bonne !... Ah ! il n'y a pas d'espoir d'éveiller la haine en toi... Passive, résignée... C'est ton lot à toi !

GABRIELLE

Tu me fais mal, Jessie !... Pourquoi me fais-tu si mal ? Est-ce que je ne souffre pas assez ?

JESSIE

Il me semble que si on me prenait mon fils, moi, je tuerais... Songe, chaque fois que j'irai te voir dans ta solitude, une douleur effroyable me rongera... et toi tu supporteras mes lèvres sur ta joue... Je te connais !... Seulement, je ne me contenterai pas de ton pardon, ah ! non !... Quand je serai une grue riche, une de ces sales femmes couvertes de bijoux et d'ignominie, je te donnerai beaucoup d'argent. Je veux que tu sois fortunée, rentée... que tu connaisses le bien-être.

GABRIELLE

Oh ! maintenant, va !... Je sais bien que tu es bonne... merci !

JESSIE, *se relevant avec un rire exaspéré, presque fou.*

Et elle dit merci !... Merci !... Oh !

GABRIELLE

Mais qu'est-ce que tu as ? qu'est-ce que tu as à me torturer ainsi !...

Bianca revient.

BIANCA, *sévèrement.*

Bébé... vas-tu la laisser tranquille !... Qu'est-ce que tu lui dis encore d'épouvantable ?

Gabrielle sort en pleurant et en gémissant.

SCÈNE IV

JESSIE, BIANCA

JESSIE

Une conscience... je cherche partout une conscience !... Je n'en trouve pas !... Je veux qu'on me juge... qu'on voie la vérité, enfin !... Rien !... Rien !... Tout le monde est gentil pour moi... affable... « Asseyez-vous, vous êtes fatiguée... Il faut que vous preniez quelque chose... que vous vous remontiez, ma petite... » La consolation aux vivants !... On s'en moque un peu que j'aie tué cet enfant... Tiens, je viens de lui dire que, plus tard, je lui donnerai beaucoup d'argent... pour solder le crime... Elle n'a même pas senti la terrible ironie de mes paroles. Elle m'a remerciée poliment !... Ah ! la vie ! les gens !...

BIANCA

Mais il n'y a pas de bon sens à se torturer ainsi !... Mon pauvre bébé, ce qui est arrivé est bien assez terrible sans que tu t'ingénies à torturer tout le monde avec tes idées... Tu te repais de tes remords... tu veux t'en faire souffrir jusqu'au

sang !... Assez, je te prie !... Laisse-nous reprendre le souffle !

JESSIE, *les yeux égarés.*

Qu'est-ce qu'il y a à dîner, ce soir ?... Il faudrait quelque chose de réconfortant.

BIANCA

Il y a du filet de b... *(Comprenant.)* Tiens, si c'est comme ça, j'aime mieux ne pas parler ! Tu deviens folle, tout simplement ! Et puis, d'abord, j'éclate, moi !... En quoi es-tu responsable de la mort de Max ?... C'est lui qui t'a entraînée... qui t'a fait rater ta vie... et c'est...

JESSIE, *interrompant.*

Tu ne t'étonneras pas si je m'en vais ce soir !

BIANCA

Où ?

JESSIE

Je n'en sais rien ! Mais, en ce moment, je ne supporterais pas ta présence... S'il y avait eu de la souffrance en toi, j'aurais pu chercher un apaisement ici... parler de lui... Seulement tu dissimules mal ta satisfaction de me voir revenue, fût-ce à ce prix. Georgette m'a raconté que ce matin tu lui avais dit : « Maintenant, ma petite fille est sauvée ! » Je crois même que tu as ajouté : « Ouf ! »

BIANCA

Ah ! par exemple, quelle sale menteuse, cette fille !... Je vais la flanquer à la porte !...

JESSIE

Oui ?... Veux-tu que je la sonne, elle le redira devant toi. *(Silence de Bianca.)* Ah !...

BIANCA

Tu te trompes singulièrement, si tu crois que je n'aie pas éprouvé une peine très grande... Max faisait partie autrefois de la maison. Mais je gardais, je l'avoue, de sa trahison envers moi un ressentiment que rien n'aurait pu apaiser... Je lui devais le malheur de ma fille, la perte de toutes mes espérances de mère... Paix à ses cendres !... Il n'en subsiste pas moins maintenant que je...

JESSIE, *l'interrompant à nouveau.*

Ne va pas plus loin dans tes homélies... Je sens grandir mon amour et mon désespoir à mesure que tu parles...

BIANCA

La sincérité est sans doute toujours maladroite...

On frappe à la porte de droite. Bianca va ouvrir et cause à voix basse avec Georgette qui lui passe des cartes de visite.

BIANCA, *à Jessie.*

Jessie, il y a là plusieurs personnes qui désirent te voir... Madame Broussard... puis le vieux capitaine... tu sais, Chapdelaine ?

JESSIE

Au-dessus de mes forces... Personne... excuse-moi.

BIANCA, *lui montrant, après quelques hésitations, une carte.*

Et celui-là ?...

JESSIE, *épouvantée.*

Oh ! ...Renvoyez-le !... Je ne veux pas le voir !... Que vient-il faire ?... Renvoyez-le... *(Georgette va sortir.)* Ou plutôt, non... *(Georgette s'arrête, sur un signe de Bianca. Hésitation de Jessie.)*

faites-le entrer ! *(Georgette sort.)* Je lui dois une entrevue. Mieux vaut maintenant que plus tard.

Bianca embrasse sa fille sur le front.

BIANCA

Refrène cette affreuse agitation qui te dévore... je t'en supplie... Oui, je te laisse... Il le faut, n'est-ce pas ?... Tu es chez toi ici... bébé... Mais bride ta sensibilité et tes nerfs... si tu le peux... Ah ! mon petit, trop d'émotions pour ce corps fragile !

Elle sort discrètement par le jardin.

SCÈNE V

JESSIE, SERGE

JESSIE, *sans se retourner au bruit des pas.*

Oh ! ici !... Quelle profanation !

SERGE

Qu'auriez-vous dit, pourtant, si je n'étais pas venu ? Songez que, depuis le jour affreux, à Valence, où après avoir reçu ce télégramme brutal, vous vous êtes élancée éperdue dans le train, en exigeant que je ne vous suive ni vous porte secours, je suis resté sans une nouvelle de vous... Vous n'avez pas daigné m'adresser un mot, une dépêche !... Oh ! je sais !... Je comprends, allez !... Vous n'avez pas besoin de me témoigner l'horreur que je vous inspire... Je la conçois, mais vous concevrez aussi que je vous apporte ici l'expression de ma tristesse...

JESSIE

C'est moi qui suis la criminelle... ce n'est pas

vous !... Votre vue m'est devenue insoutenable, elle est un coup de couteau en plein cœur... mais pourquoi vous en voudrais-je ?... N'est-ce pas moi qui me suis accrochée à vous, que je n'aimais pas pourtant... n'est-ce pas moi qui, ne pouvant supporter l'idée de la chaîne de misère, vous ai retenu au moment où vous alliez partir ?... Qu'est-ce que je suis, moi ?... Une prostituée... une femme bien méprisable !... Votre responsabilité se réduit ici à : « homicide par insouciance ».

SERGE

Et moi j'affirme que le plus criminel c'est bien moi... car je n'ai pas eu la raison que j'aurais dû avoir pour deux, lorsque vous vous êtes offerte éperdument à Nice ! Le sentiment de la catastrophe s'est dressé à cet instant devant moi... Mais votre offre était si immédiate, si farouche !... N'étiez-vous pas trop désirable d'ailleurs pour qu'on vous refusât ?...

JESSIE

Je réclame ma part d'expiation... Deux bourreaux ont mis ce petit dans l'étroit espace où il repose maintenant... Il n'y a peut-être pas de plus grand assassinat que celui de la jeunesse... C'est elle la plus grande beauté de la vie... Qu'avons-nous fait ? Qu'avons-nous fait ?

Elle sanglote.

SERGE

Ah ! je revois le jour heureux, gai de soleil, où je suis entré, la première fois, dans cette pièce, ce jour où je laissais joyeusement libre cours à mes facéties de vieux jeune homme... Et nous retrouver là, pas même un an après, moi dans cette attitude repentante, vous dans cet accable-

ment !... Il y a eu une fatalité extraordinaire dans nos rencontres, avouez-le.

JESSIE

On appelle toujours fatalité le résultat de ses propres lâchetés...

SERGE

Pas dans mon cas. Je ne vous ai approchée qu'à des moments furtifs, mais ce sont ces moments-là dont toute votre vie a dépendu !... C'est moi qui ai réuni deux êtres qui s'aimaient et moi qui les ai séparés... Vraiment, quelqu'un qui me jugerait à mes actes me déclarerait bien léger et bien absurde !... Et pourtant, Jessie, toute l'influence bizarre que j'ai exercée sur votre vie vient, à mon insu, de ce que, dès le premier regard, je vous ai désirée... J'aurais dû, sans rien vous demander, m'intéresser à votre détresse... Mais la chair est faible, Jessie, vous étiez belle, attirante !... Quel mystérieux enchaînement des faits, quand on y songe !... J'ai été le bon et le mauvais énie de votre vie désemparée !

JESSIE

Mais non, vous avez été le hasard qui passe, le hasard incohérent, précipité, le hasard qui est notre lot, à nous, aux pauvres filles de mon espèce... le hasard brutal qui brise notre véritable et belle destinée, car j'étais destinée à cet enfant... je ne devais appartenir qu'à lui seul... et j'ai tué son printemps !... Dors, mon petit... dors maintenant... Ah ! c'est que je l'ai vu dormir si pâle... si blême ! J'ai rapporté les deux coussins tachés de sang sur lesquels on avait calé sa pauvre figure.

SERGE

Délivrez votre esprit de ce cauchemar !

JESSIE

Mais c'est impossible !... Le souvenir est partout de notre avril ici... Son rire d'enfant est là, près de la cheminée où le bois éclate avec un bruit gai... Le jardin où son visage se détache sur toutes les branches !... Alors, quand je pense à ces choses, dont il ne fait plus partie, l'amour de lui m'empoigne... me soulève comme le ferait la peur indignée de la mort ! Je voudrais tenir ses mains chaudes dans les miennes... lui crier que la vie va reprendre à deux... Il serait si content de mes paroles, le pauvre ! Je lui dirais comme autrefois : « Le temps de neige est très doux... viens, on va ramasser des châtaignes ! » Je ne peux pas croire !... Oh ! dites, dites que je ne suis pas un assassin tout de même !

Elle le regarde avec des yeux suppliants et obsédés.

SERGE

Vous êtes une femme, une pauvre femme très à plaindre... que je voudrais tenir longtemps sur ma poitrine... Ah ! ma chérie !

Il s'approche et l'embrasse avec élan.

JESSIE, *avec un recul de tout son être.*

Oh !... ces lèvres... ces lèvres-là !... Allez-vous-en ! Oh ! ce contact... ce qu'il me rappelle ! Alors, c'est vrai, j'ai été cette misérable-là ?... Pourquoi en m'embrassant m'avez-vous réveillée tout à coup ?... Tenez, je me plaignais, mais je ne voyais pas en vous l'homme qui m'a tenue dans ses bras et à qui toute ma chair a menti... Allez-vous-en ! Je ne suis plus que votre ennemie !

SERGE

Non ! ce n'est pas possible ! C'est sur ce drame que nous devrions nous séparer ? Alors que mon

influence pourrait pour la première fois devenir salutaire ? J'ai pitié de vous, Jessie !

JESSIE

Eh ! que me fait votre pitié !...

SERGE

Ah ! comme vous me détestez !

JESSIE

Je me méprise, sachez-le, beaucoup plus encore que je ne vous déteste, voilà tout ! Mais votre vue me fait mal, la sensation persistante de vos mains sur mon corps me révolte ! Je ne peux plus vous regarder !... Tâchons de ne jamais nous trouver en présence l'un de l'autre... Adieu... Ensemble, nous venons de brûler nos souvenirs.

SERGE

Vous l'avez dit, pourtant... on se souvient toujours de ce qu'on aime.

JESSIE

Mais le reste s'oublie !

SERGE

Jessie !

Elle s'échappe en courant. Seul, Serge, déçu, prend lentement son chapeau. Au moment où il va sortir, Bianca entre, très émue.

SCÈNE VI

BIANCA, SERGE

BIANCA

Monsieur, Monsieur... la pauvre Jessie est en larmes !... Il faut épargner sa douleur !

SERGE

Je me retire, Madame. J'ai cédé à un élan de commisération. Je regrette de n'avoir fait qu'aviver son chagrin !... Triste villa, Madame !... j'en avais gardé une impression si gaie, si heureuse, toute remplie de soleil !

BIANCA

C'était l'époque des roses. Maintenant !...

La neige a cessé au moment où ils parviennent au perron. Il jette un regard au dehors et recule aussitôt.

SERGE

Par exemple !... Voyez.

BIANCA, *regarde à son tour, pousse une exclamation de surprise, puis se reprend aussitôt et avec froideur.*

Mon Dieu, ceci prouve que c'est l'heure où toutes les pensées se rejoignent. On comprend qu'elle doive souffrir... La pitié vient à elle parce qu'on sait qu'elle est très bonne au fond, et qu'elle n'a jamais agi avec calcul.

SERGE

Je vous demande, Madame, de me laisser un instant, seul, en présence de la personne qui arrive là.

BIANCA

Je vous serai même très obligée de lui dire que ma fille, tout à son chagrin, ne reçoit pas et remercie des marques de sympathie qu'on veut bien lui témoigner, d'où qu'elles viennent. Au revoir, Monsieur.

Elle sort. Serge se poste et attend, en fixant la porte du jardin.

SCÈNE VII

CHAVRES, SERGE

CHAVRES

Serge ?

SERGE

Oui, moi.

CHAVRES

A quel titre es-tu ici ?

SERGE

A quel titre ?...

CHAVRES

Après tout, je comprends et j'approuve... Tu t'es souvenu sans doute de ta responsabilité dans cette aventure qui finit si tristement... grâce un peu à toi, mon garçon ! Tu vois où peuvent mener la sotte insouciance et les pernicieuses forfanteries qui ont marqué si désagréablement ta jeunesse... C'est quelques années plus tôt que j'eusse dû te fermer ma porte au nez !

SERGE

Oui, tu m'as gardé un ressentiment très profond, mais bien moins de ma vie dissipée d'autrefois que de la façon dont je t'ai bravé certain soir en prenant parti contre toi dans une aventure que je jugeais déplaisante... Tu as peut-être exagéré la leçon en me condamnant ta porte depuis lors... mais, aujourd'hui, je t'annonce une nouvelle : c'est que j'ai pleinement mérité ta disgrâce et que tu vas avoir toutes les raisons de me cingler de ton ironie... Ma part de responsabilité est beaucoup plus considérable que tu ne l'imagines !

CHAVRES

Que veux-tu dire ?

SERGE

Connais-tu cette histoire ? Un jour, par hasard, on rencontre une petite femme sans importance, et...

CHAVRES, *nettement.*

Non. Aussi bien, je n'ai que faire de tes confidences ou de tes aveux, mon garçon... Nous n'en sommes plus là... Si tu as ajouté quelque aggravation à tes inconséquences, je n'en suis pas autrement étonné, mais je te prie de ne pas m'en faire le confident... J'ai tenu simplement par devoir, par un sentiment de déférence apitoyée, à dire à Mademoiselle Cordier et à sa mère de laquelle j'ai gardé un excellent souvenir, la part très sincère que je prends à ce deuil!... Que signifie ce mauvais sourire ? Quand on a éprouvé de l'affection sincère pour un être, plus cruel que méchant, il est aisé de surmonter, à l'heure de la souffrance, l'orgueil qui vous sépare de lui... Rien ne m'aurait empêché, pas même le respect humain, de venir dire à ces femmes : « Je vous plains ! »

SERGE

Eh bien, tu n'en auras pas l'occasion, car elles ne veulent recevoir personne en ce moment, ni toi, ni moi... tu vois.

CHAVRES

Serais-tu chargé de me le dire ?

SERGE

Ce n'est pas impossible.

CHAVRES

Je resterai jusqu'à ce qu'un autre m'informe que je suis de trop.

SERGE, *ricanant.*

Vieux stratège, va !... J'ai lu jadis ton livre !... Tu es de ceux qui n'abandonnent pas le champ de bataille avant d'avoir été vaincu.

CHAVRES

Cette mauvaise gouaille fait prévoir que tu n'as pas renoncé à mettre tes batteries en œuvre contre ton père... Crois-tu valoir mieux que lui !

SERGE

Je l'ai cru, je ne le crois plus !... Nous avons des traits communs, cher papa.

CHAVRES

Lesquels ?

SERGE

Un père débauché ne peut engendrer que des fils dissolus.

CHAVRES

Alors, pourquoi me parles-tu, non comme un égal, mais comme un rival... Ah ! prends garde, Serge, prends garde... Il y a toujours eu du feu dans nos frictions, mais aujourd'hui ton irrespect passe les bornes !... Pourquoi ma présence t'irrite-t-elle ?...

SERGE

Parce qu'elle est une amère ironie de la destinée, bien plus que tu ne le supposes... As-tu compris maintenant ? La vie achève quelquefois avec le fils le roman qu'elle avait ébauché avec le père... Ça s'est vu !

CHAVRES

Serge !

SERGE

Eh bien ! quoi ? Reconnais-tu l'aventure ? On s'approche en riant d'une femme, on la raille, on la protège, puis, brusquement, le cœur se prend et...

CHAVRES

Oh ! ...Serge !... Je me refuse à cette supposition !...

SERGE

Parfaitement ! Identité du thème ! Et après ?

CHAVRES

Oh !

SERGE

Après ?

Jessie, attirée, a poussé la porte sur ces derniers mots qui ont la sonorité d'un défi.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JESSIE

JESSIE

Ah ! les voilà, les voilà, les mâles qui viennent se quereller autour de leur proie... les matous qui viennent chercher la femelle !... Ce n'est plus un père et un fils en présence... ce sont des hommes !... L'instinct est là, en vous, dans vos yeux de menace. Une femme est à prendre, ils viennent la chercher...

CHAVRES

Ma pauvre Jessie... je venais vous apporter un

souvenir triste et respectueux... Que supposez-vous d'odieux et d'abominable ?

JESSIE

Il y a un timbre de voix qui ne trompe pas. La haine crépitait dans vos gorges quand ma présence vous a fait taire... Il est possible que je sois folle... mais alors, vous, Serge, pourquoi n'êtes-vous pas parti comme je vous l'avais ordonné...

SERGE

J'allais obéir, j'ai pour ainsi dire heurté mon père sur le seuil. Je voulais l'entrainer...

JESSIE

Ce n'est pas vrai ! J'ai entendu l'aveu que vous venez de faire à votre père... N'étais-je pas assez salie ni assez vile comme cela ? Après tout, c'est juste, je suis celle qui se vend au premier venu !... On n'a pas besoin de se cacher de m'avoir eue. Allez donc !... Mais la bête se révolte tout de même contre ses maîtres... Je vous chasse, entendez-vous. Je vous chasse tous les deux... Je veux être seule, libérée de tous ces hommes, lavée de toutes mes souillures... Max !... Max !... Ils ne savent pas que je ne suis plus qu'à toi !

Elle s'affale en sanglotant contre le bois du piano.

CHAVRES

Vous m'accusez dans votre désespoir... Je vous demande en grâce de justifier ma présence et je me retirerai, Jessie, aussitôt après... comme il le fait *(Mouvement de Serge)*, sans que vous le voyiez, derrière vous, comme on doit le faire, respectueusement, en présence d'une pareille tristesse !

Il y a entre les deux hommes un colloque éloquent du regard, où le père a le dessus et impose à son fils une volonté de respect et de pudeur qui se traduit chez Serge par un geste résigné, abattu.

SERGE

Respectueusement, oui, voilà le mot, le seul mot dont je désire que vous vous souveniez, Jessie !... Vous n'aurez plus à me chasser une autre fois... Je pars... oui. J'emporte la honte de quelques faiblesses : c'est la seule que j'éprouve... Je n'ai pas honte d'avoir cherché à vous porter secours... Mais il était écrit que cette famille devait, hélas ! vous marquer d'opprobre ou de malheur... Elle disparaît enfin de votre vie... Soyez soulagée... Oubliez jusqu'au nom de ceux qui vous ont fait du mal pour vous avoir beaucoup aimée, et qui s'en vont... *(Il fait quelques pas vers la porte. Il se retourne vers son père, prêt, lui aussi, à franchir le seuil.)* Et qui s'en vont, Jessie...

Il sort lentement en laissant exprès les battants de la porte ouverts.

SCÈNE IX

JESSIE, CHAVRES

CHAVRES

Il n'y a déjà plus qu'une voix dans la chambre !... Une voix. *(Un sanglot déchirant de Jessie.)* Et vos larmes, vos pauvres larmes désolantes !... Dans quelques secondes, il n'y aura plus qu'elles, lorsque ce vieil homme très bon, je vous assure, et sans rancune, se sera retiré.

JESSIE

Oui, j'ai été cruelle avec vous... Je vous demande pardon de la peine que je vous ai causée. Pardon de ma méchanceté... J'ai ressenti tant de remords vis-à-vis de vous, qui n'aviez eu que des bontés pour moi...

CHAVRES

Il y a longtemps que vous êtes pardonnée, depuis le jour où j'ai pu vous plaindre... et où j'ai pu dire : « Ah ! la malheureuse !... Que va-t-elle devenir ?... » Car vous avez eu beau être cruelle, et bafouer ma vieillesse, je ne vous ai jamais fait l'injure de penser que vous n'aviez pas éprouvé un peu d'amitié pour moi !... Vous m'avez humilié dans le désir absurde que j'avais de vous, dans le goût du plaisir qui vous inquiétait tant. Et vous avez bien fait de vous laisser emporter par ce coup de soleil hors de mon ombre, mais moi je pensais : « Où va-t-elle ? » Je savais bien que les jeunes n'ont pas le temps de s'occuper du bonheur des autres ! Pauvre petite qui avait pris sa volée... et encore je ne soupçonnais pas où vous en tomberiez, Jessie !... Ah ! ça non ! Moi, je vous aurais rendue peut-être heureuse, d'un bonheur paisible en tout cas et comblé... Sous mes paroles de vieux viveur sceptique, aviez-vous bien deviné le sentiment fort, et si grave, qui m'attachait à vous ?... Enfin, n'y pensons plus C'est fini ! c'est fini !

JESSIE

Par folie j'ai manqué ma vie, par lâcheté j'ai tué la sienne ! Oui, c'est fini du printemps... c'est bien fini de sourire... Le temps me crie : « Passe, ma fille ! Tu as coupé toutes tes fleurs en avril !... Chaque année il y en aura pour d'autres sur la terre, mais le printemps qu'on tue ne ressuscite jamais ! »

CHAVRES

Quelle erreur !... Ne pas ressusciter ? La vie est plus riche que ça ! Elle a d'autres ressources !... Vous aimerez un jour...

JESSIE

Non, non... Jamais... jamais plus ! Quelle horreur, cette idée !... On peut vivre sans amour !... Je vous l'ai dit : je vivrai seule... Je ne veux plus appartenir à personne.

CHAVRES

Mais c'est impossible, mon enfant !...

JESSIE

Le remords de n'avoir pu supporter la misère me soutiendra. Je travaillerai ; il y a des métiers honorables.

CHAVRES

Lesquels ? Pour une jeune femme de votre sorte.?... Non, tant que la société sera organisée comme elle l'est, ce sera un vœu héroïque et vain que celui que vous formulez là!... Et puis, le travail ne s'improvise pas, ou il n'est que misère... D'ailleurs, quand votre deuil sera éteint en vous-même, vous vous apercevrez vite que la femme doit toujours appartenir à quelqu'un. C'est la loi. Tant, du moins, que son célibat sera suspect, dans une société qui vit sous la loi de l'homme, son rôle demeurera d'être possédée... oui, possédée dans toute la force du terme, par ses maîtres, ses conquérants, bons ou mauvais. Autrefois, on disait : « La femme est créée pour le guerrier. » Nous avons amélioré la formule, mais croyez-en ma vieille expérience... à moins que la vie ne l'ait faite riche, artiste ou savante, elle est la satellite de l'homme, malgré le cri de révolte que vous poussiez tout à l'heure... C'est la loi.

JESSIE

Elle est inique... J'y échapperai, à cette loi des maîtres, je vous le garantis !

CHAVRES

Un temps !... Mais l'indépendance, c'est la richesse, ma pauvre enfant...

JESSIE, *se tordant les bras.*

Alors, toujours ? Toujours enchaînée, traînée en croupe ?...

CHAVRES

Non... pas quand vous sourirez à un jeune et nouvel amour...

JESSIE

Oh !

CHAVRES

... qui viendra et vous sauvera.

JESSIE, *elle enfouit sa tête dans les coussins.*

Max !... Max !... Qu'est-ce qu'il dit d'abominable ?

CHAVRES

C'est l'avenir fatal... nécessaire... C'est l'avenir ! Mais... tout de suite, ma pauvre enfant, tout de suite, qu'allez-vous faire ?...

JESSIE

En voilà une chose sans importance !

CHAVRES

Je n'ose vous poser une question depuis que vous les interprétez si mal !... De quoi allez-vous subsister ?

JESSIE

Ma mère a quelques milliers de francs de rente, c'est plus qu'il n'en faut pour nourrir un deuil désespéré comme le mien !

CHAVRES

Vivre ici !... Dans cette villa ?

JESSIE

Ah ! Dieu, non, jamais !... Demain matin, je serai partie de ces lieux atroces où tout est souvenir. Je ne supporterais pas, en ce moment, même la présence de ma mère. Non... Une auberge, loin... à la campagne... Je verrai des champs... du silence.

CHAVRES

Mais vous mourrez de tristesse dans cette atmosphère minable ! Ce qu'il vous faut, je le crois sincèrement, c'est en effet la solitude, seulement plus chaude, plus douée de vie et de réconfort. Je connais l'endroit exact qui vous convient... Il y a, à quarante kilomètres d'ici, une maison spacieuse dans un grand parc où des domestiques demeureront, tout en vous servant avec empressement, respectueux de votre silence. Personne d'autre que vous n'en franchira les murs... Vous resterez là le temps que vous voudrez, entourée seulement d'objets d'art et de lumière... C'est à Chantilly, route de la Morlaye...

JESSIE, *vivement.*

Merci de la pensée... Je refuse cette aide-là.

CHAVRES

Jessie, comprenez-moi bien... Je vous offre cette cure de solitude sans l'ombre d'une arrière-pensée... et parce que, si vous voulez bien l'accepter, vous en tirerez un peu de paix !... Jamais vous n'entendrez parler de moi, jamais ! Je respecterai votre retraite absolue. On me donnera de vos nouvelles, et si, à la longue, elles ne sont pas trop mauvaises, vous ne savez pas la joie que j'en éprouverai... Je vous supplie d'accepter sans crainte aucune... Je vous donne ma parole que

devinant votre état d'âme, c'est dans l'intention de vous offrir cette retraite que je suis venu ici...

JESSIE

Puis-je le croire ?

CHAVRES

La meilleure preuve, c'est que je suis allé ce matin à Chantilly et que j'en reviens directement. A tout hasard, j'ai donné des ordres pour que cette maison toujours ouverte fût prête à vous recevoir... On vous attend, vous n'avez qu'à y entrer.

JESSIE

En tout cas, l'intention me touche... Oui, de votre part... c'est si bon... Pour la première fois, depuis cinq jours, une voix n'irrite pas mon chagrin... *(Avec crainte.)* Si j'acceptais cette amitié visiblement sincère, mais sans récompense aucune, quel serait votre bénéfice à vous ?

CHAVRES

Mon bénéfice ? *(Un silence.)* Avez-vous jamais ramassé, Jessie, un oiseau saignant dans l'œil duquel la vie subsiste encore ?... On le ranime dans la maison petit à petit ; les forces reviennent, les plumes se reforment sur les cicatrices !... Il faut laisser libre, dans une chambre, ce malade sauvage qui se remet à penser à l'azur... Un beau jour, quand on juge que l'heure est venue, on ouvre la fenêtre... Alors, avec un grand cri, l'oiseau s'envole, sans même se retourner vers la maison ni les êtres qui l'ont aidé... On le regarde partir en souriant. Que reste-t-il ? Le souvenir d'une petite amitié sans réciprocité, d'une présence qui fut tendre, jolie, la satisfaction amère d'un bienfait, peut-être... Voilà exactement quel

sera mon bénéfice ; je ne demande et n'espère pas autre chose !... Lorsque vous serez assez forte pour revivre et vous élancer vers un nouvel et jeune amour, je vous regarderai partir par la fenêtre ouverte sans une larme, avec un sourire, au contraire... et mes vieilles mains trembleront seulement un peu, en se rappelant qu'elles ont tenu un moment la tiédeur des plumes qui se sont envolées... Voilà, Jessie, voilà... Et tant mieux si une mauvaise métaphore vous a permis d'aller jusqu'au fond de ma pensée !

JESSIE, *lève, pour la première fois, des yeux plus apaisés vers cet homme qui contient devant elle son émotion intérieure.*

Vous ne savez pas le bien que vous avez déjà fait à celle que vous appelez l'oiseau saignant !... Je verrai !... Je réfléchirai... Je ne dis ni oui, ni non... Cela dépendra.

CHAVRES, *immédiatement.*

C'est énorme déjà que vous en acceptiez l'idée... Ecoutez, ne gâchons pas le bienfait de cette conversation... Un mot de plus serait vain. Je me retire sur l'espoir de voir mon offre accueillie... Savez-vous ce qu'il faut faire ?

JESSIE

Ah ! tout se brouille en moi ! Je suis si lasse de mes erreurs !

CHAVRES

Vous rappelez-vous un jour de printemps où j'ai laissé ma voiture, là, à la porte, incertain si vous la congédieriez ou la prendriez pour aller vers une route nouvelle ?

JESSIE, *en pleurs à ce souvenir.*

Vous m'aviez dit : « Réfléchissez... », et la voiture était fleurie !

CHAVRES

Eh bien ! aujourd'hui, je vais agir de même... seulement c'est une limousine fermée... Voici l'hiver... Je vous répète les mêmes choses... La voiture reste à votre disposition. Une maison est prête à vous recevoir à quarante kilomètres d'ici... Un ordre au chauffeur, en moins d'une heure vous serez arrivée. Sinon, si vous ne vous décidez pas, vous n'aurez qu'à lui faire dire, par votre femme de chambre, de partir. En entendant rentrer l'auto au garage, dans ma cour, je comprendrai que vous avez préféré pleurer ici cette nuit... Jessie, je vous conseille de tout mon cœur d'accepter mon offre... et sans tarder, sans réfléchir, de monter vite dans l'auto... de vous arracher à cette atmosphère du soir, du vent, qui, d'ici une heure, va devenir étouffante pour vous... et...

Bianca entre.

SCÈNE X

JESSIE, CHAVRES, BIANCA, puis GEORGETTE

BIANCA

Comment, vous êtes là, duc ?... On n'y voit rien !... Jessie aurait dû allumer.

Elle donne l'électricité, puis elle tend la main au duc qui lui fait signe de se taire en regardant Jessie.

CHAVRES, *très haut.*

Je m'en allais, chère Madame.

BIANCA

Ah ! vous n'imaginez pas le plaisir que ça me fait d'entendre votre voix, de retrouver votre

sourire dans cette maison. Il me semble tout à coup qu'il vient d'entrer ici du bonheur.

CHAVRES

Chut !... *(Puis à voix basse, se penchant vers elle, un doigt sur la bouche.)* Qui sait ! *(Haut.)* Je vais descendre la côte... Je prends le tramway.

BIANCA, *étonnée.*

Ah ! vous n'avez pas de voiture ?

CHAVRES, *sans répondre, va à Jessie.*

Courage, Jessie... Je ne peux souhaiter que cela, du fond de l'âme... Quoi que vous fassiez... où que vous alliez, beaucoup de force, n'est-ce pas ? Et au loin... un peu... un peu d'espoir... L'espoir en la vie !

Il lui baise fervemment la main.

JESSIE

Hélas !... Merci, en tout cas... Vous êtes bon.

CHAVRES, *activant sa sortie.*

Au revoir, chère Madame. Ne m'accompagnez pas, je vous en prie.

Il s'en va. Bianca ne l'accompagne que sur le seuil. La nuit tombe presque complètement. Et la neige a redoublé.

BIANCA, *se retourne vers sa fille après avoir regardé au dehors.*

Mais, ces lanternes à la grille... Il a donc sa voiture ? Il...

Jessie se lève brusquement, va à la porte de droite et appelle.

JESSIE

Georgette !... Georgette !... Ma valise n'est pas défaite ?

GEORGETTE, *au dehors.*

Non, Mademoiselle.

JESSIE

Portez-la immédiatement dans l'auto et dites au chauffeur d'avancer.

BIANCA

Comment ?... Est-ce que ?...

JESSIE

Non... Réprime cet éclair de joie que je lis dans tes yeux. Non, je ne reprends pas encore mon métier et ma destinée... pas encore du moins ! Une halte, un refuge... Je l'accepte... Il m'offre sa maison de Chantilly... C'est là que, loin de tous, je vais laisser crever mon cœur !

Il y a quelque chose encore de si amer et de si hostile dans la voix de Jessie que Bianca n'ose pas tenter une effusion et reste à distance.

BIANCA

Pauvre bébé, tu souffres atrocement !... Tu ne préfères pas rentrer à Paris avec moi demain ? Je sais bien que l'appartement est exigu pour toi... On te dresserait un lit dans le salon.

JESSIE

Je ne trouverais pas un être en accord avec ma douleur... Je veux la liberté !

BIANCA

Dire peut-être, après tout, que cet éloignement te sera bienfaisant... Resterons-nous en communication ?

JESSIE

Je te téléphonerai dès demain.

BIANCA

Et tu pars tout de suite ?... Oui, tu préfères peut-être arriver avant la nuit ?

JESSIE

J'ai tellement l'habitude des voyages, des déplacements ! J'ai traîné mon corps, depuis deux ans, comme un bagage, de départ en départ ! Depuis que j'ai quitté le nid, ma vie n'a-t-elle pas toujours été une fuite, un départ perpétuels ?... J'en ai pris l'habitude... Soigne la pauvre Gabrielle !

BIANCA

Tu ne veux pas lui dire adieu ?

JESSIE

Non. Tu lui expliqueras mon départ... Tiens, tu lui remettras ceci de ma part... *(Elle ouvre son sac à main.)* Sa perle de plastron... du plastron qu'il avait justement le soir du... *(Brusquement, dans un déchirement de tout l'être.)* Non !... non !... Je ne peux pas... ça me fait trop de peine de me séparer de ça... Tout ce qui est parcelle de lui vit et vivra dans mes doigts... sur ma peau !

BIANCA, *se levant.*

L'auto !

Dehors, sous la neige qui tombe, dans le chien et loup du crépuscule d'hiver, l'auto noire glisse et s'arrête. Le chauffeur descend, on le voit qui allume à l'intérieur de l'auto. Jessie s'adresse au chauffeur en s'avançant vers le seuil.

JESSIE

Vous avez la valise ?

LE CHAUFFEUR

Oui, Mademoiselle. Je la mets à l'intérieur.

A cet instant, à la porte de droite, Georgette apparaît, tenant une couverture roulée. Bianca la lui prend des mains et repoussant Georgette vers la porte :

BIANCA

Non, allez-vous-en... Laissez-la, Georgette... Je suis heureuse ! Ma fille est sauvée... je sens qu'elle est sauvée ! *(Se reprenant.)* Mais il ne faut pas qu'elle le sache... Allez-vous-en... Ne soyez pas là pour le départ... *(Georgette sort.)* Tu n'auras pas froid, Bébé ? Tu ne veux pas une couverture ? *(Mais cette fois, n'y tenant plus, elle tombe dans les bras de sa fille.)* Malgré la peine que j'éprouve à me séparer de toi quand tu souffres, je t'aime tant, chérie, que si tu vas vers l'apaisement... ah ! grand Dieu... tout le reste m'est bien égal ! *(Jessie vient d'avoir un sursaut.)* Qu'est-ce que tu as ?... Oh ! ces yeux !

Effectivement, elle a les prunelles dilatées, les yeux comme exorbités, en regardant de loin ce coffre noir qui vient la chercher.

JESSIE

J'ai cru que j'avais une hallucination... L'auto... ce départ... C'est tellement pareil à autrefois !

BIANCA

Quoi ?

JESSIE

Un jour où tu étais là... à cette même place... lui... là... exactement... Il m'avait suppliée tout bas, avec sa pauvre voix étouffée : « Jessie, Jessie, n'y va pas !... » Et je suis partie ! Je vois ses yeux de reproche... si tristes, si tristes... Je m'en vais, Max, Max,... comme autrefois !

BIANCA

Jessie, Jessie !

JESSIE

Ah ! tu te souviens maintenant ?... « Tu n'auras pas froid, Bébé ? » — « Mais non... mais non... Restez là, ne vous dérangez pas... Faites un petit poker après dîner tous les trois sur la terrasse... Au revoir, maman... Au revoir, mes enfants... Adieu, mon petit Max... » Un petit signe et puis... Pareil... pareil !...

Elle va à reculons comme hallucinée par la hantise de la vision, avec des gestes saccadés.

BIANCA, *écroulée.*

Mon petit !

JESSIE

Tu verras comme je vous sourirai bien de la voiture... *(A ce moment, de gauche, apparaît une forme dans l'ombre : c'est Gabrielle qui se glisse et regarde. Jessie est montée dans l'auto aux angles funèbres. On la voit éclairée sur le fond rougeâtre de l'étoffe. Elle fait signe au chauffeur de partir ; puis, on aperçoit une main plaquée et écarquillée sur la vitre de la portière. Une voix retentit encore à l'intérieur.)* Au revoir... au revoir... mes petits...

L'auto démarre toute noire, dans la nuit claire.

FIN

LA CHAIR HUMAINE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, le 10 février 1922,
au Théâtre du Vaudeville.

PERSONNAGES

Distribution du 1er acte

	MM.
Gabriel Levasseur....................	André Polack.
Gaston Manœuvrier................	Marcel-André.
	Mmes
Jeanne Boulard....................	Falconetti.
Mme Chapard........................	G. Delys.
	M.
Le Docteur..........................	Laforest.

Distribution des 2e et 3e actes

	MM.
Gabriel Levasseur....................	Félix Huguenet.
Le Soldat..............................	Victor Francen.
Philippe Levasseur..................	Jean-Sylvestre.
Le Secrétaire.........................	Fernal.
	Mmes
Jeanne Boulard......................	Jeanne Granier.
Mme Levasseur......................	Suzanne Munte.
Bleuette..............................	Andrée Féranne.
	M.
Le Domestique.......................	Delsinne.

LA CHAIR HUMAINE

Je suis très heureux du succès que fait à *la Possession* le grand public, toujours si finement, si profondément compréhensif et qu'aucune obstruction ne détourne de la sincérité et de l'humanité, mais, je le disais à cette place, si le succès ne se fût pas produit, je n'en aurais été ni autrement surpris ni autrement ému. J'envisageais l'éventualité qu'un tel sujet (de ceux qu'on peut ranger, selon la classification de Bernard Shaw, parmi les sujets déplaisants, avec son étude de mœurs particulières et son absence de personnage sympathique) n'intimidât l'opinion, et j'indiquais les raisons impérieuses qui m'avaient néanmoins déterminé à produire une composition que je ne pouvais rayer plus longtemps de mon programme.

Des causes moins rudimentaires et de meilleur aloi ont provoqué la faveur du public. C'est tant mieux ; mais ce que je disais à propos de *la Possession*, je peux, pour de tout autres motifs, le redire à propos de *la Chair humaine*. Il est possible que les spectateurs ne trouvent point, dans cette sobre comédie dramatique, d'éléments suffisants de curiosité. Cette opinion me paraîtrait tout à fait légitime, et je n'ai rien fait en tout cas pour l'éluder.

Il faut continuer sa route, écrire ce que l'on

a à écrire, mal ou bien, sans souci des succès faciles, n'écouter que son goût personnel, en s'employant du mieux possible à l'étude que l'on a résolu de poursuivre dans tous les milieux et dans toutes les sphères du sentiment.

Du moins, telle est et telle a toujours été ma conception. Voilà plus de vingt-cinq ans que j'observe ces principes, et comme, après avoir imposé, durant un quart de siècle, ses idées à la foule, le risque que l'on court à continuer n'est pas bien considérable, je suis décidé, plus que jamais, à ne pas me départir d'une ligne de conduite qui m'a, jusqu'ici, procuré l'approbation soutenue du public et l'aversion de cette classe de la société, à la susceptibilité si réputée, dernier rempart, comme chacun sait, de la vertu et du bon goût : le journalisme.

De quelques synthèses

Je reconnais, à la décharge des opposants, que j'ai inauguré, au théâtre, une recherche d'ensemble jusque-là exclusivement réservée au roman, et l'habitude n'est malheureusement pas encore prise d'envisager nos œuvres dramatiques d'un point de vue universel et qui s'étende au delà de la pièce intrinsèquement représentée. D'où équivoque sur les milieux portés à la scène et les propres tendances de l'auteur : les adversaires de ce dernier s'en donnent toujours à cœur joie d'embrouiller, à plaisir, les cartes, à cette occasion, et d'incriminer ses intentions personnelles. Pour les gens de bonne foi — et il y en a des deux côtés de la barricade — un sincère et rapide coup d'œil sur nos œuvres pas-

sées suffirait, pourtant, à préciser le plan de l'auteur et la diversité de son programme. En ce qui me concerne, rappellerai-je quelques-unes de ces synthèses ? *Maman Colibri* (la famille mondaine et les fonctions de la femme), *la Marche nuptiale* (l'orgueil de caste et le don de soi), *le Scandale* (la province et la liberté de conscience), *Poliche* (la fête parisienne, la vulgarité et le sentiment), *le Masque* (les cérébraux ; littérature et imagination), *la Femme nue* (les artistes, le mariage et l'union libre), *la Vierge folle* (la grande épouse bourgeoise et l'abnégation, l'Uxor), *l'Enfant de l'amour* (les courtisanes et le déplacement des valeurs morales), *les Flambeaux* (les savants, le plan supérieur), *le Phalène* (les métèques, les barbares), l'amour plastique, *les Sœurs d'amour* (la catholique, la féminité et les dogmes), *l'Animateur* (les politiciens, l'idéalisme civique), *la Tendresse* (le monde des théâtres, la liberté de la femme), *la Possession* (la prostitution, son esclavage, le grand crime naturel), etc.

LES SOURDS VOLONTAIRES

A chaque pièce, honnêtement, j'ai, au préalable, confessé, dans des avant-premières, mon dessein et mon ambition. Nos sujets nous dominent ; mais, quel que fût le sujet, j'ai toujours réclamé, supplié même qu'on ne détournât pas, en prenant prétexte des milieux représentés, le sens général de mon théâtre, ni la volonté d'un poète qui n'interroge la nature que pour mieux comprendre l'amour... Le public, lui, ne s'y est jamais trompé ; seulement il y a les sourds. Je n'écris pas ces pièces, ni leurs avant-premières, pour des

sourds, évidemment ! Grand bien leur fasse ! Mais que dire des sourds volontaires, tel ce brave critique voué au bleu couleur du Temps (je ne le cite que parce qu'il représente fort bien certain état d'esprit dépourvu d'animosité spéciale), qui déclarait dernièrement, à propos de *la Possession* : « J'ai lu ce qu'a écrit M. Bataille, mais je ne veux rien en retenir. Je ne dirai que ce que j'ai vu. » Et ce qu'il a vu est quelque chose à ce point vulgaire et répugnant qu'on aurait honte de pouvoir être pareillement interprété, si l'on ne préférait plaindre ces défenseurs de la morale qui vivent, selon toute probabilité, sous l'empire d'obsessions morbides et lubriques telles que tout jugement sain est obnubilé en eux et qu'ils en arrivent à insinuer et à imprimer, par exemple, de la pure et digne épouse de *la Vierge folle* : « Si le public savait ou même soupçonnait ce qu'il a applaudi dans cette pièce, il en serait effrayé !... La femme légitime éprouve une joie sadique à s'insinuer entre le couple adultère, recherche leur contact et leurs ébats et, s'ils s'y prêtaient, elle en serait volontiers la spectatrice ! » Ah ! Morale ! que de sottises et de turpitudes on écrit en ton nom ! Tout de même, si tu n'avais pas, pour te soutenir, les critiques, les revuistes et les journaux spécialistes de la pornographie, que deviendrais-tu en notre veule époque, ô fille mal gardée !... *Gaudeamus* !... Réjouissons-nous, et n'épiloguons pas plus longtemps sur le dilemme obscur de la mauvaise foi ou de l'incompréhension passionnée. L'une et l'autre ont leurs titres de noblesse, à travers les âges. Ils suffisent !

CHANTS D'AMOUR OU DE PITIÉ

Mais que nous soyons jugés par la Vergognosa libidineuse du Campo-Santo de Pise, qui regarde à travers ses doigts, ou par les intègres Alcestes du journalisme parisien, disons-le hautement, sans morgue comme sans fausse humilité : ceux qui, dans mon cas, ne reconnaissent pas que, même insuffisantes ou avortées, bonnes ou mauvaises, mes œuvres sont, d'un bout à l'autre, des chants d'amour et de pitié, écrits avec tout mon cœur, ceux-là, je les déclare aveugles-nés ou de mauvaise foi !... Oh ! je sais ce que de semblables affirmations, si naturelles, pourtant, en face des basses attaques ou des calomnies, provoquent d'irritations confraternelles dans une carrière où l'on a accoutumé de plaider inconscience et humilité pour se concilier le suffrage de ses pairs ! Toutefois, si, de leur propre aveu, ma franchise habituelle, autant que la régularité de ma production, horripile certains détracteurs, je n'en continuerai pas moins, chaque lendemain de première représentation — aux heures où Goncourt s'évanouissait dans son chocolat en lisant que M. Vitu décriait son œuvre la plus récente — à retremper mon ardeur et à fredonner gaiement la douce ritournelle :

> Sur ton théâtre, dans la rue,
> J'ai lancé deux petits pavés...
> Demain je t'en lancerai trois !...

Trois. Pourquoi pas ? Ce chiffre ternaire sera plus justifié que de coutume. Car *la Chair humaine* est un triptyque plutôt qu'une pièce

en plusieurs actes. Trois stades différents d'une vie humaine, trois étapes. Je pourrais mettre ces sous-titres aux trois tableaux : *la Chair qui naît, la Chair qui saigne, la Chair qui renaît.* Il ne s'agit donc pas d'une coupe habituelle. Pour une fois, j'ai voulu rompre avec la situation dramatique — exposition, développement et dénouement. Excellente occasion (je la souffle complaisamment aux intéressés) d'écrire des choses de ce genre : « M. Bataille ignore que les lois rigoureuses de l'intérêt scénique proscrivent ces éparpillements, dont le plus clair résultat est de nous empêcher de nous intéresser à quoi que ce soit, même à aucun personnage. Nous sommes déroutés, etc. » Que voulez-vous, mon rêve constant, à moi, dans un métier que, par ailleurs, je connais assez bien, c'est d'apporter le plus d'espace, de prolongement, d'universalité possible... Ah ! crever les portants !... Y parviendrai-je jamais ?...

GUERRE ET APRÈS-GUERRE

Je ne dissimulerai pas plus longtemps que le personnage principal de *la Chair humaine* est symbolique. C'est l'Hostie, l'hostie de l'immolation, la chair inutile, obscure, répudiée et tout à coup souveraine... Je ne dissimulerai pas non plus que, dans ces trois petits panneaux du triptyque, dédiés à Jacques Bonhomme, il est question de la guerre et de l'après-guerre. Le peintre a reproduit en raccourci quelques physionomies d'époque, qui n'ont pas des caractères généraux, mais sur la vérité et l'évidence desquelles il est impossible de ne pas se mettre d'accord, car le théâtre

n'est pas fait d'hypothèses ingénieuses ou rares, mais d'évidence. Comme d'habitude, et selon la règle de mes ouvrages, les idées incorporées sont facultatives pour le spectateur — une faculté dont certains ont abusé ! On peut, à son gré, suivre ou ne pas suivre le symbole et s'en tenir à la lettre exprimée, à l'action imaginée. Ce qui prime, c'est une aventure d'amour comme il y en avait aussi dans *l'Animateur*, *l'Amazone* ou *les Flambeaux*. Quant aux idées, généreuses, si mesurées et toutes de constatation, qui se font jour à travers la pièce, je souhaite, sans oser l'espérer, qu'elles ne soient déformées par personne. L'antithèse entre le deuxième et le troisième acte est simplement à l'image de notre humanité actuelle et de la nature humaine en général. Je me rappelle l'exaspération que produisit, chez quelques-uns, certaine préface à un livre de M. Stoullig, écrite en 1917. Mais je me félicite de l'avoir écrite à ce moment-là et d'avoir perçu, dès cette époque, l'équilibre futur de l'après-guerre. Je termine en citant, de ces anticipations, ces quelques lignes, qui ne sont pas absolument étrangères au dénouement de ma pièce : « Dussé-je m'aliéner immédiatement quatre-vingts pour cent de vos lecteurs, je le déclare : à cette guerre... retenez-en l'augure, cher monsieur Stoullig... *il n'y aura pas de dénouement.*

« Ici, j'aperçois des têtes sévères et courroucées qui se dressent... « Quoi ? Vous ne croyez donc pas à la victoire, monsieur ? » Si, parbleu, comme tout le monde !... Mais un dénouement est chose arbitraire et conventionnelle. A la cessation des hostilités, à la pacification des belligérants ne succédera pas du tout le rétablissement des équilibres précédents, ni l'instauration — hélas ! qui en douterait ? — d'une nouvelle

Arcadie. Le remous gigantesque mettra probablement un temps incalculable à s'apaiser. Les armes déposées, les traités conclus, mais c'est uniquement le premier acte de la guerre qui viendra de se terminer ! Alors commencera la seconde phase de la haine, la seconde ascension de la Misère humaine. Combien de temps faudra-t-il à la convulsion terrestre pour que s'apaisent ses derniers spasmes ?... Dix, vingt, cinquante, cent ans ?... Et pourra-t-on même alors donner le nom de dénouement à des aboutissements moins définis que nous ne le supposons et ne l'espérons pour la joie de nos petits-fils ?

L'AMOUR SEUL EST VÉRITÉ

« Oh ! tout cela qui bruit là-bas à l'horizon des cieux, tout cela qui vagit dans le berceau des destinées, suscitera, à coup sûr, des réactions terribles, lentes ou rapides, confuses ou échelonnées, dont se composeront les derniers actes de la tragédie. Quel précipité chimique est à prévoir ! Ce que nous pouvons seulement prophétiser, sans possibilité d'erreur, c'est que vous viendrez, vagues, vagues profondes, lames de fond qui vous apprêtez en ce moment sous le tumulte des tempêtes ! Quand aurez-vous fini de vous entre-choquer, et de hurler, et de murmurer, avant que, sur la mer étale, ne se lèvent les grands soleils de la raison et de la pitié ?...

« L'Amour seul est vérité. Il faudra bien en arriver, un jour ou l'autre, fût-ce dans des siècles, et au prix de combien d'erreurs et d'atrocités encore, à cette constatation universelle !

« Tous les progrès, tous les grands mouvements en avant de l'humanité naissent de l'Amour.

« Il n'entre pas une once d'utopie ou de rêverie dans cette grande loi expérimentale, plus vérifiable que jamais, sanctionnée par le remords et le châtiment de l'homme moderne, cette loi qui nous vint jadis d'une bouche que les irreligieux eux-mêmes n'oseraient pas qualifier de rêveuse : « Aimez-vous les uns les autres. » Mais ce n'est pas nous, gens d'aujourd'hui, gens de demain, qui récolterons les fruits mûrs à l'arbre de la science, du bien et du mal... L'humanité se retrouvera, après la guerre, telle qu'elle était auparavant. Une crise, une convulsion terrible... C'est tout. Pour la réalisation d'un Idéal, il faut le temps sans mesure... »

Henry BATAILLE.

Cette note a été antérieurement publiée dans le journal *Excelsior*, du jeudi 9 février 1922, sous le titre : Avant « *La Chair humaine* », par Henry Bataille.

LA CHAIR HUMAINE

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une chambre pauvre. A droite, dans une alcôve, un lit. Près du lit un berceau ; au milieu de la scène une table sur laquelle sont posés un petit baquet, une pile de linge, des fers à repasser, un savon, etc. Au fond, une fenêtre mansardée par laquelle on aperçoit des toits et, plus loin, une partie du panorama de Paris.

Au lever du rideau, Jeanne debout, coiffure et tournure très 1888, *parle au docteur.*

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, UN DOCTEUR

LE DOCTEUR

Puisque vous n'avez plus que cinq mois avant le sevrage, allons, un petit effort ! Vous commencerez dans quelques semaines à lui donner des cuillerées d'aliments.

JEANNE

Je ne peux pas, je vous assure. Il faut absolument que je reprenne mon ouvrage, c'est indispensable. Je pourrais bien le mettre à la crèche municipale du quartier, mais le père préfère que je le mette dans un établissement bien.

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que vous êtes vous ?

JEANNE

Couturière à la journée. Je travaille en maison bourgeoise... et quelquefois je travaille en chambre pour de grands magasins.

LE DOCTEUR

Et le père ? Qu'est-ce qu'il est, le père ?

JEANNE, *hésitante.*

Il...

LE DOCTEUR

Ça vous gêne à dire ?... Allons, quoi !... au docteur... Je ne vous le demande pas par curiosité, car vous ne savez pas à quel point ces choses me sont indifférentes. Mais, puisque vous voulez faire entrer votre gosse dans une maternelle convenable, il faut que je sache vers quelle pouponnière le diriger et si l'on peut compter aussi sur le paiement de la pension, car je ne suppose pas que vous allez la payer à vous toute seule ?

JEANNE

De ce côté... il n'y a rien à craindre. Le père est tout jeune, mais il s'arrange pour assurer la vie du petit. Ses parents sont aisés. Plus tard, il sera riche. Oh ! je peux bien vous le dire, Monsieur le docteur, c'est le fils des patrons chez lesquels je travaille.

LE DOCTEUR

Naturellement ! l'éternelle histoire ! Sacrées filles que vous êtes, toutes !... Vous vous êtes laissé faire un gosse par un gamin de... de quel âge ? peut-être même pas majeur ?...

JEANNE

Si... depuis l'année dernière... Il a vingt-deux ans. Il prépare une grande école dans une boîte spéciale.

LE DOCTEUR

Cela vous fera une belle jambe ! Enfin ! c'est déjà quelque chose que vous n'ayez pas pensé à vous faire passer votre gosse ou à le fourrer à l'Assistance !

JEANNE

Oh ! non, Monsieur, jamais je n'y ai songé un instant ! Je l'aime trop, le petit ! Je serai très bonne mère, vous savez !

LE DOCTEUR

Et le père ne peut pas reconnaître l'enfant qu'il a fait ?

JEANNE

Oh ! songez donc, c'est impossible !... A son âge, il aurait trop d'ennuis chez lui !

LE DOCTEUR

Il n'a pas besoin de le crier sur les toits !

JEANNE

Non, non, non... Je ne voudrais pas lui demander une pareille chose ! Du moins maintenant... Plus tard, il fera ce qu'il voudra, mais pour l'instant...

LE DOCTEUR

Etes-vous sûre de le revoir plus tard ?

JEANNE

Si je le reverrai ?... oh ! je crois bien !... Allez, je ne redoute pas ce que vous voulez dire !

LE DOCTEUR

Bien !... parfait... tant mieux pour vous !... Alors, puisque vous ne voulez pas aller jusqu'au sevrage, je vais faire une démarche auprès de la maternelle de Mademoiselle Sommier. Ça me paraît l'établissement le plus convenable... A Garches... Bon air... salubrité... Vous paierez, ce me semble, une trentaine de francs par mois. Ce n'est pas trop ?

JEANNE

Je ne crois pas. Je verrai, mais je ne crois pas. Et combien de temps pourrai-je le laisser là ?

LE DOCTEUR

Le temps que vous voudrez.

JEANNE

Comment, le temps que je voudrai ?

LE DOCTEUR

Entendons-nous. Six mois, huit mois, douze si vous le désirez.

JEANNE

Nous sommes le...

LE DOCTEUR

...8 juin. Vous pourrez très bien le laisser jusqu'à la fermeture de l'Exposition universelle, quoi !

JEANNE

C'est quand, l'Exposition universelle ?

LE DOCTEUR

Ah ! bien, au moins, en voilà une qui ne lit pas trop les journaux !... 1889, mon enfant, l'année prochaine !

JEANNE

Et après, je mettrai le petit en nourrice dans une campagne, chez des paysans. C'est mon idée. J'irai vous consulter à ce moment-là. Peut-être que vous pourrez me donner une indication.

LE DOCTEUR

Ce n'est pas mon compartiment. Je ne m'occupe pas de ces placements. Mais chez Mademoiselle Sommier, on vous indiquera certainement... Ils ont toujours des adresses de ce genre. Viendrez-vous me voir afin que je vous donne la lettre nécessaire ou préférez-vous que je revienne ?

JEANNE

Oh ! ce n'est pas la peine de vous déranger. J'irai vous trouver.

LE DOCTEUR

La semaine prochaine. Lundi, mercredi, vendredi, de deux à cinq. Avez-vous du papier ? Je vais faire l'ordonnance.

JEANNE

Ce ne sera rien, Monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR

Rien du tout. Deux jours de potion, il n'y paraîtra plus. Le bébé est très fort, très bien constitué.

Il écrit. Pendant qu'il écrit.

JEANNE

Il n'y a pas de pouponnières dirigées par les Sœurs ?

LE DOCTEUR

Pourquoi ? Vous avez été élevée religieusement ?... Il n'y paraît pas !

JEANNE

Oh ! ce n'est pas la question religion. Mais j'ai été, en effet, chez des Sœurs quand j'étais petite et j'ai gardé un bon souvenir de leurs soins.

LE DOCTEUR

Pour l'instant, je ne connais pas d'établissement analogue. En tout cas, ça viendra un jour prochain.

JEANNE

Pourquoi ?

LE DOCTEUR

Mais parce que la maternité est toujours respectable et que le Seigneur n'a maudit un figuier que parce qu'il ressemblait à une jeune fille !

JEANNE

Oh ! alors...

LE DOCTEUR, *riant.*

Comme vous dites : « Oh ! alors... » ! *(Il se lève.)* Une cuillerée à café toutes les trois heures de cette potion, pendant deux jours. Le lendemain, ne lui donnez pas le sein. Donnez-lui seulement un peu d'eau sucrée. C'est moins que rien, ne vous inquiétez pas, vous en ferez un superbe petit bonhomme. Alors, à la semaine prochaine. Et je vais m'informer auprès de la direction Sommier.

JEANNE

Merci beaucoup. Combien vous dois-je, docteur ?

LE DOCTEUR

Trois francs.

JEANNE

Voilà. Merci de bien vouloir vous occuper d

mon enfant. Vous n'avez pas besoin de renseignements sur moi ?

LE DOCTEUR

Du tout... Votre nom seulement... Vous vous appelez Boulard, n'est-ce pas ?

JEANNE

Jeanne Boulard.

LE DOCTEUR

Au revoir, Mademoiselle.

Ils sortent. Elle laisse la porte ouverte et parle sur le palier à une personne invisible.

JEANNE, *au dehors.*

Tiens, Madame Chapard ! Vous n'êtes donc pas sortie, ce matin ?

UNE AUTRE VOIX

Non, j'avais à faire chez moi. Je descends seulement maintenant. Comment va votre petit ?

JEANNE

Bien mieux. Le docteur part à la minute, il est dans l'escalier. Il paraît que ce n'était rien.

Elles rentrent toutes les deux.

SCÈNE II

JEANNE, MADAME CHAPARD, une vieille femme en tablier bleu, avec un fichu noué sur la tête ; elles se dirigent vers le berceau.

JEANNE

Vous voyez, il dort.

MADAME CHAPARD

Et dur ! Il a pris un bon bifton de troisième

et il s'en paie de pioncer jusqu'à Marseille ! Alors, vous allez vraiment reprendre votre ouvrage ?

JEANNE

Dans une huitaine... Il n'y aura plus d'inconvénient... D'ici là je travaille pour mon compte... Il y avait du retard dans mon ménage... Ce que j'ai à réparer !

MADAME CHAPARD

Et dites voir un peu... Chez les gens dont je vous avais causé vous gagneriez trois francs par jour et nourrie.

JEANNE

Merci. Là où je travaille, j'ai deux francs. Mais si je peux, j'y retournerai encore. L'habitude, n'est-ce pas ?...

MADAME CHAPARD

Vous n'y travaillez pas toute la semaine ?

JEANNE

Non, quatre jours seulement.

MADAME CHAPARD

Eh bien ! vous pourriez vous arranger.

JEANNE

Oui, si ces personnes n'ont besoin de moi que deux jours par semaine. On pourrait voir...

MADAME CHAPARD, *haussant les épaules et s'asseyant à la table pendant que Jeanne prépare tout ce qu'il faut pour sa lessive.*

Avec cette frimousse et à votre âge, s'être laissée pincer bêtement... Et un sans pognon encore, peut-être ?... Qu'est-ce qui vous a fait ça ?... Un larbin ? Je parie que c'est un larbin de grande

maison... Tout de même, voilà votre vie gâchée dès le début... Pour vous, ça va en être un coup de fourbi...

JEANNE

Oh ! un enfant, ce n'est gênant que pendant les premiers mois, tant que ça ne se mouche pas tout seul !

MADAME CHAPARD

Et puis, vous aurez toujours la ressource de la crèche. Vous n'avez personne à qui vous pouvez le confier ? et qui vous ne demanderait pas cent balles pour le torcher ?

JEANNE

Je n'ai qu'un père et un frère.

MADAME CHAPARD

Eh bien, c'est une rude famille, ça. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus. Votre frère ?...

JEANNE

Ça lui serait difficile de m'aider parce qu'il est frère aussi des écoles chrétiennes à Montauban.

MADAME CHAPARD, *riant.*

Ça, c'est une raison valeureuse. Et votre père ?

JEANNE

Il est facteur rural en Seine-et-Oise. Je lui ai écrit ce qui m'était arrivé...

MADAME CHAPARD

Eh bien ! Mais, en effet... Vous pourriez le placer à la campagne près de votre père ; ça pousse, les gosses, entre le millet et le maïs.

JEANNE

J'y ai bien pensé, seulement, comme il est veuf, il m'a répondu : « Parfait ! Si tu veux que je le mette dans la boîte aux lettres sur mon ventre, comme ça je ferai ma tournée et j'aurai l'air d'une sarigue... »

MADAME CHAPARD

Ce qui veut dire : « Tu l'as fait, garde-le, ma fille. »

JEANNE

A peu près. Oh ! mais ce n'est pas ça qui m'empêchera de le garder, vous savez ! Je l'aime déjà tellement !

MADAME CHAPARD

Eh bien, alors, tout est bien qui finit bien. Il faut encore mieux un gosse qu'une fièvre typhoïde ou une gueule cassée, n'est-ce pas ? *(Elle se lève et se dirige vers la porte.)* A demain et pensez-y... trois francs par jour et nourrie... c'est quelque chose ! Bien sûr, ça ne fait pas une bonne petite rentière ou une femme canon, mais enfin, faute de phénomène...

JEANNE

J'y penserai. Je vous donnerai une réponse. En tout cas, merci beaucoup.

Madame Chapard ouvre la porte, puis revient vers Jeanne.

MADAME CHAPARD

Attention ! une différence de vingt sous par jour... pour vous, c'est deux litres de lait comme pour moi deux apéritifs. Dame ! chacun prend son bonheur où il le trouve. L'amour ou l'apéro,

il n'y a pas de milieu... Oui donc... oui donc... dirait Béon.

JEANNE

Qui ça, Béon ?

MADAME CHAPARD

Béon, c'est tout.

Elle sort.

JEANNE

Elle est un peu bue, Madame Chapard.

Restée seule, elle referme la porte et se remet à laver du linge dans une cuvette. Elle fait de l'eau mousseuse. Au bout d'un moment entre Gabriel Levasseur.

SCÈNE III

GABRIEL LEVASSEUR, JEANNE

JEANNE, *surprise.*

Toi !

GABRIEL

Tout simplement.

Elle essuie précipitamment ses mains et ses bras.

JEANNE

Oh ! quel bonheur !... comment ça se fait ?... Tu n'es donc pas à la boîte... tu as congé ?

GABRIEL

Je n'ai pas congé, mais je suis libre tout de même.

JEANNE

Ah ! que c'est gentil d'être venu... Depuis deux semaines que je ne t'avais pas vu... Si j'avais su,

je me serais mieux arrangée. Tu me trouves en camisole, avec du savon jusqu'aux coudes...

GABRIEL

Oh ! ça n'a pas d'importance ! tends-moi le coude.

Elle lui tend le coude en riant et enfile une camisole.

JEANNE

Et puis la chambre non plus n'est pas arrangée ! Tu sais que le petit a été souffrant cette semaine. J'ai été un peu inquiète. J'ai appelé le docteur. Coût : trois francs. Eh bien ! tu ne me demandes pas de ses nouvelles ?...

GABRIEL

De l'enfant ou du docteur ?

JEANNE

T'es bête !

GABRIEL

Je suppose qu'il est remis puisque tu m'as annoncé qu'il avait été souffrant, c'est donc qu'il ne l'est plus !

JEANNE, *le regardant.*

Comme te voilà chic ! tu as un complet tout neuf... C'est le nouveau costume d'été que t'ont fait faire tes parents ?

GABRIEL

Enfin, c'est un costume. Il est né au printemps. Jusqu'où ira-t-il, ça c'est une autre affaire ?

JEANNE, *timidement.*

Là, me voilà essuyée... Dis-moi, je vais te demander... ça me ferait tant plaisir !

GABRIEL

Quoi donc ?

JEANNE

Est-ce que tu permets que je t'embrasse !

GABRIEL

Mais voyons, pourquoi pas ?

JEANNE

Merci. *(Elle lui saute au cou.)* Ah ! ça ravigote tout de même. Tiens, pendant que j'y pense, car j'oublierais tout à l'heure... A côté des brassières, là, j'ai repassé un mouchoir à toi.

GABRIEL

Un mouchoir ?

JEANNE

Oui, un mouchoir que je t'avais pris dans la poche de ton veston, pour pleurer... un jour où nous avions eu une petite scène de rien du tout... Tu te souviens... il y a trois semaines... Madame Levasseur a pu s'apercevoir qu'il manquait. Elle tient si bien le compte du linge ! Tiens, tu le remettras dans ton armoire, sous les autres... *(Elle lui tend le mouchoir.)* Au fait, je ne t'ai pas demandé... Monsieur et Madame Levasseur vont bien ?

GABRIEL

Oui, très bien, je te remercie... Dieu ! qu'il fait chaud, ici. Ne pourrais-tu pas ouvrir un peu la fenêtre ?... Ça pue le nouveau-né !

JEANNE

C'est vrai. Tu n'y es pas habitué.

Elle va ouvrir la fenêtre.

GABRIEL

Evidemment... Je suis plutôt habitué à l'odeur des bouquins et à celle de l'étude...

JEANNE

Tu ne t'es pas approché de lui... Regarde-le... Il dort... Va donc, va... Il ne te mangera pas !

GABRIEL, *s'approchant de deux ou trois pas et regardant de loin l'enfant dans le berceau.*

Est-ce de ma faute si je n'ai pas l'attendrissement paternel ! Je n'ai pas appris ça au collège, ça ne faisait pas partie du programme.

JEANNE

C'est compréhensible ; être père à ton âge !... c'est une calamité. Tu le regardes plus comme un ennemi que comme ton propre enfant !

GABRIEL

Pourquoi ?... Ce n'est pas de sa faute, évidemment. Je ne te dirai pas que cette situation m'enthousiasme, tu ne me croirais pas... Et puis, d'ailleurs, je n'ai jamais aimé les enfants... Je les considère comme des nains, une espèce malfaisante, une espèce à part qu'on appelle dans un autre pays des Kobolds. Je n'aime pas leurs yeux d'épileptiques et leur bouche baveuse... Regarde, en dormant, ces deux sillons au coin des lèvres...

JEANNE

Tais-toi ! comment peux-tu dire ça !... C'est si gentil ces petits poings fermés, regarde !

GABRIEL

Il est horrible !

JEANNE

Justement, tout le monde le trouve très beau.

GABRIEL

Il est horriblement beau, voilà.

JEANNE

Tu dis ça pour me taquiner. Tu n'en penses pas un mot. Tiens, assieds-toi plutôt.

GABRIEL

Oh ! je ne resterai pas longtemps, je t'avertis. Je suis venu te dire bonjour.

JEANNE

Seulement ?... Mais je suis déjà très contente. C'est si bien d'avoir pensé à venir ! Qu'est-ce que tu portes sous le bras ? Débarrasse-toi.

GABRIEL

Un bouquin que je lisais dans l'interminable omnibus « Halle-aux-Vins ». Pour passer le temps, je bouquine toujours en omnibus.

JEANNE, *prenant le livre, dont elle lit le titre.*

Diderot... Est-il bon, est-il méchant ? Quel drôle de titre ! Qui est-ce qui est bon ou méchant ?

GABRIEL

L'homme... Mais si tu as à travailler, que ma présence ne te gêne pas.

JEANNE

Le plus fort de mon ménage est fait. J'ai mangé de bonne heure et je lavais les brassières et les bavettes du petit.

GABRIEL, *il prend une robe de mariée qui est posée sur le lit.*

Mais tu couds aussi ! Qu'est-ce que tu couds ?... Je vois des étoffes mirobolantes... du broché blanc!

JEANNE

Une robe de mariée.

GABRIEL

Tu dis... une robe de mariée !

JEANNE

Eh bien, oui !... une robe de mariée. Qu'est-ce qui t'étonne ! Crois-tu qu'il y a des gens superstitieux ! C'est la fille de Madame Chauvin, la fruitière en gros du quartier, qui se marie... Elle s'est piqué le doigt en essayant. Elle a taché d'un peu de sang un lé de la robe. Il a fallu à toute fin que je le remplace. « Du sang sur ma robe de mariée ! jamais... ça me porterait malheur. » Elle a exigé que je change tout le lé. Est-ce bête, crois-tu ? Son fiancé l'adore et ils seront heureux. Comment ne serait-on pas heureux quand on s'aime ?... Ils se marient à Saint-Etienne-du-Mont jeudi prochain. Il y aura beaucoup de monde. La mariée est charmante et...

GABRIEL, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que tu veux que ça me fiche, le mariage de ta fruitière en gros ?

JEANNE

C'est vrai. Je bavarde à tort et à travers... Tu permets que j'utilise un fer chaud, rapport au charbon ? *(Elle se met à repasser.)* Ça m'a tout de même amusée de coudre cette robe à mes moments perdus... Il n'y a plus de chance que j'en

fasse une pour moi, hein ?... Alors, pour cette robe, ça m'a fait un peu comme une cuisinière qui préparerait des plats dont elle ne mangera pas !

GABRIEL

Il paraît que ça les dégoûte ! les cuisinières n'ont jamais faim.

JEANNE

Nous disons des bêtises. Raconte plutôt comment tu n'es pas à la boîte aujourd'hui, en semaine, un mercredi !

GABRIEL

Je ne retournerai pas à Janson.

JEANNE

Non... Qu'est-ce que tu racontes ?

GABRIEL

La vérité. Je ne continue pas mes études.

JEANNE

Comment ! tu ne prépares plus l'école ?

GABRIEL

Ni cette école ni une autre.

JEANNE

Mais avec le consentement de ton père ?

GABRIEL

Parfaitement.

JEANNE

Et pourquoi arrêtes-tu tes études ? En voilà une nouvelle !

GABRIEL

J'entre dans le commerce, dans le haut commerce. Je vais avoir une situation importante au Bon Dagobert.

JEANNE

Au Bon Dagobert... Le magasin de nouveautés ?... Une situation importante... à vingt-deux ans... mais pourquoi ?

GABRIEL

Je t'en prie, cela ne te regarde pas, Jeanne.

JEANNE

Je te demande pardon. Je veux dire : comment as-tu connu cette place ?

GABRIEL, *rectifiant.*

Cette situation, tu veux dire. Comment ?... Par relations... Dans le monde.

JEANNE

C'est vrai que tu sortais beaucoup le soir.

GABRIEL

Je suis très invité, oui, en ce moment... Je danse bien !

JEANNE, *prend un escabeau et vient s'asseoir tout près de lui.*

Alors, tu vas être libre du jour au lendemain. Enfin ! je veux dire : libre à partir de cinq à six heures du soir... Six heures ?... hein ?... c'est trop tôt... Sept heures ? peut-être sept heures... Nous pourrons nous voir ! Quel bonheur !... Mais te voilà un homme, mon petit, tout à fait un

homme... Du reste, depuis cette décision, ta figure est déjà plus grave qu'auparavant. Je me disais, quand tu es entré : Qu'est-ce qu'il a à avoir la tête d'un magistrat, aujourd'hui ?

GABRIEL

La jeunesse passe vite. L'envie d'être jeune aussi. Il faut rentrer dans le cercle.

Il fait un geste en rond.

JEANNE

Quel cercle ?

GABRIEL

Le cercle de la société. Un grand anneau fermé très fermé... Et elle ne badine pas, la société. Elle a d'autres choses à faire.

JEANNE

Tu ne m'oublieras pas trop, mon petit Gabriel ?

GABRIEL

Il me semble que je ne t'oublie pas !

JEANNE

Ecoute, le docteur va s'occuper de faire entrer Paul dans quelques semaines à la maternité de Mademoiselle Sommier. Tu ne connais pas ?

GABRIEL

Non, mais je me demandais qui tu appelais Paul... comme si c'était un personnage important... avec un lorgnon et des grosses bottines à lacets. Maintenant j'y suis. Je me rappelle parfaitement le nom de baptême que nous lui avons donné.

JEANNE

Et que je n'aime pas beaucoup. Pourquoi y as-tu tenu ?

GABRIEL

Paul ! c'est discret, ça ne se remarque pas ! Donc, Paul ?

JEANNE

Je disais que si je ne peux pas le faire entrer chez Mademoiselle Sommier, je le mettrai à la crèche du quartier. Vraiment, il est assez fort. Je n'ai plus rien à craindre pour sa santé. D'ailleurs, ça me fatigue un peu de nourrir et puis ça m'enlaidit à la fin... Oh ! je ne suis pas coquette. Seulement, je ne voudrais pas que tu me trouves trop laide, trop abîmée... Donc, dès la semaine prochaine, je pourrai reprendre mon ouvrage. J'ai des clients et j'espère bien aussi, quoi que tu m'en aies dit, que tu me permettras de retourner chez tes parents.

GABRIEL, *se levant, avec colère.*

Chez mes parents !... Ah ! ça, non, par exemple ! Comment oses-tu insister ? Ne recommence jamais cette blague-là, n'est-ce pas ?

JEANNE

Comme te voilà en colère !

GABRIEL

Il y a de quoi ! Je t'ai déjà donné l'ordre formel, formel... tu m'entends, de ne plus m'en parler. Quel est ton but... ton but ?

JEANNE

Voyons, Gabriel, tu me crois donc méchante ? Je disais ça parce que j'aurais pu t'apercevoir de temps en temps chez tes parents. Demande-moi pardon de ce que tu viens de supposer ?

GABRIEL

Je ne suppose rien de mal. Je te sais un excellent cœur, mais...

JEANNE

Ah ! tu vois...

GABRIEL

Mais enfin, tout de même... la moindre imprudence de parole de ta part et le moindre soupçon de leur part à eux, ce serait terrible... terrible... En as-tu calculé la conséquence ?... Et je ne pourrais plus m'occuper de toi jamais.

JEANNE, *allant vers le berceau, et lui faisant signe de se taire.*

Prends donc garde ! A force de crier, tu vas réveiller le petit.

GABRIEL

Je suppose que tu n'as pas à te plaindre de moi. Je fais ce que je peux.

JEANNE

De toi ! Ah ! bon Dieu, non ! Tu fais même plus que tu ne peux, et ça m'ennuie tant que tu t'endettes pour moi ! C'est pour ça que je veux me remettre à travailler, et ferme. A ton âge, tu as été obligé d'emprunter beaucoup trop.

GABRIEL

Mais non, ça ne compte pas !

JEANNE

Je n'oublierai jamais que tu n'as même pas eu la pensée de me souffler un mauvais conseil, malgré les charges et les ennuis que j'allais te créer.

GABRIEL

Qu'imagines-tu, voyons... Il ne manquerait plus que ça.

JEANNE

Dans ton affolement, car tu as été affolé, avoue-le, tu aurais pu me persuader d'abandonner le petit ainsi que l'a fait le père de l'enfant d'une de mes camarades. Il lui écrivait, — j'ai lu la lettre : « Abandonne-le dans un champ de betteraves. De braves paysans le recueilleront. » On est toujours brave dans de pareilles occasions !

GABRIEL

Je ne suis pas de ces gens-là !

JEANNE, *revenant s'asseoir près de lui.*

Eh bien ! je t'en ai été très, très reconnaissante. Tous les hommes n'auraient pas agi ainsi... J'aurais facilement perdu la tête. Tu m'as eue sage. J'étais aussi affolée que toi quand je me suis vue enceinte. Nous étions deux malheureux gamins et, au fond, si tu m'avais donné un mauvais conseil, je t'aurais écouté aveuglément. Aussi je ne veux pas te créer d'ennuis, ou le moins que je pourrai, en tout cas. Je n'ai pas été séduite, comme il arrive à tant de jeunes filles. J'ai eu ma part de responsabilité, car, quand tu m'as remarquée, il y avait longtemps que je pensais à toi... Chaque fois que tu traversais la salle à manger où ta mère m'avait installée à coudre, mon cœur battait... Je te voyais tourner autour de moi, entrer sous prétexte de déboucher un pot de confitures d'oranges... de donner de l'air au palmier... Tout en cousant, je me disais : « Quand se décidera-t-il ? » Aussi, lorsque j'ai senti tout à coup ta main qui passait sur mon cou et que tu m'as caressé les cheveux en disant : « Vous avez

de jolis cheveux, Jeanne », je n'ai pas hésité à rejeter la tête en arrière, comme ça, pour que tu m'embrasses... Non, bien sûr, je ne t'en veux pas.. Nous avons été deux coupables du même âge qui se laissent aller à la nature, sans penser aux conséquences et, pendant deux mois, j'ai été tellement heureuse que, mon Dieu, je peux bien endurer un peu maintenant... Deux mois ! c'est beaucoup dans une vie...

GABRIEL

Pourquoi parles-tu au passé et avec cet air bizarre ? comme si tu voulais insinuer quelque chose !...

JEANNE

Oh ! que veux-tu... Je me rends bien compte que je suis pour toi une gêne, une espèce de remords... Ma maternité t'a ahuri, révolté, car j'ai deviné ta rage, va, mon pauvre petit, et encore plus ton dégoût !

GABRIEL

Mon dégoût ?...

JEANNE

Ne proteste pas !... La maternité chez les pauvres, ça n'a rien de bien excitant... Je me tiens et je tiens le bébé aussi proprement que possible, mais, malgré tout, pour un Monsieur comme toi, ces choses dont tu n'avais pas l'habitude, les dessous de la vie au grand jour et sans luxe, ce n'est pas fait pour t'attacher à moi. Tu dois avoir hâte de connaître d'autres femmes plus relevées, plus élégantes... de ton monde, quoi ! J'ai été un caprice, un amusement et, maintenant, tu as des façons de me regarder, par moments, avec un œil froid et des mâchoires serrées...

GABRIEL

Je t'écoute... je t'écoute... pour voir jusqu'où tu vas aller !

JEANNE

L'autre jour, quand je donnais le sein au bébé, tu as eu une façon méprisante de dire : « Comme tu as les veines bleues, ma pauvre fille ! » J'en ai eu le cœur serré ! ça m'a fait mal... et, tiens, encore, quand tu as reniflé en entrant, tout à l'heure, avec un air dégoûté : « Ça pue le nouveau-né !... » Oh ! tout cela est bien compréhensible, mon Dieu ! je suis presque une domestique pour toi... Pourtant, je te dis, je me tiens du mieux que je peux. Tu vois, je n'ai même plus les doigts piqués qui t'agaçaient tant. Maintenant, je mets toujours un dé pour coudre et...

GABRIEL

Ça suffit, hein ! Tu as vraiment une opinion de moi très flatteuse, je te remercie.

JEANNE

Quoi de plus naturel ? Tu es humilié d'être lié à moi. Je ne le suis pas de l'être à toi... voilà la différence. Nos deux jeunesses ne sont pas pareilles. Pour toi, c'est de la jeunesse gâchée, pour moi, c'est de la jeunesse admirable ! Pour toi, ce qui passe là, c'est du mauvais temps à oublier plus tard. Pour moi, c'est peut-être bien tout ce que j'aurai eu de bonheur dans la vie. Tu vois que le compte n'est pas le même, mon petit ami. Donne ta main, tu veux bien ?

Timidement, elle lui embrasse la main.

GABRIEL

Tu as les yeux rouges, Jeanne !

JEANNE *elle se lève brusquement.*

Dis donc, il ne faut pas te mettre en retard à cause de moi. Surtout que tu dois avoir des courses pour tes nouvelles affaires.

Elle se remet à repasser et à plier son linge.

GABRIEL

Ah ! Jeanne, tout ce que tu viens de dire est moins juste que tu ne le penses. Mais pourtant, il y a ceci de vrai que la nature est bien mal arrangée, et que ce soit pour l'un ou pour l'autre, elle a toujours l'air de regretter le bonheur qu'elle vous donne. Ce qu'il y a de vrai aussi, je l'avoue, c'est que les conséquences de notre petite aventure m'ont bouleversé. Dame ! à vingt ans... Depuis lors, je vis mal à l'aise, inquiet... Il me semble que j'ai toujours quelque chose à cacher... Qu'on va deviner... C'est que je ne suis pas un frondeur, moi... Je me connais... J'ai un amour extraordinaire de la paix ! de la régularité... Je ne bats pas en brèche les préjugés ou la sévérité du monde. Au contraire... A nul homme, au début de sa vie, il ne pouvait arriver d'histoire plus déconcertante, plus pénible.

JEANNE

Pauvre petit, va !...

GABRIEL

Il faudra me pardonner ou ne pas trop m'en vouloir si tu m'as connu des faiblesses. Tu es très bonne, Jeanne, très... J'ai apprécié, crois-moi, un cœur que je ne m'attendais pas à rencontrer chez une personne de ton âge et de ton rang. Tu as du courage, toi !

JEANNE

Beaucoup.

GABRIEL

Tant mieux. Il en faut dans la vie... Fais-en provision... Ah ! la-dessus, je m'en vais. J'ai un camarade qui m'attend en bas, sur le trottoir. Tiens, je te laisse ça aujourd'hui.

Il met un billet sur la cheminée. Jeanne va regarder.

JEANNE

Cinq cents francs !... Mais veux-tu reprendre ce billet ! Tu es fou... Je n'ai pas besoin de plus de cent francs pour aller jusqu'au bout des huit jours !

GABRIEL

Si... Tu as certainement des choses à acheter pour le bébé. Je t'en prie, ne me contrarie pas... Accepte... Y a-t-il quelque chose dont tu aies besoin ?... Tu ne t'ennuieras pas trop, le soir, toute seule ?

JEANNE

Un peu, tout de même... Tu penses, je sors si peu !

GABRIEL

Veux-tu que je te fasse envoyer des livres ?

JEANNE

Oh ! je veux bien que tu m'achètes un roman, tiens, un roman qu'on donne en feuilleton en ce moment dans *la Lanterne*. Il paraît que ça se trouve déjà en librairie. Tu pourrais peut-être me le procurer. C'est très beau, ça s'appelle *le Maître de Forges*. Je voudrais connaître la fin.

GABRIEL

Je te ferai envoyer ce livre.

JEANNE

Mais non, tu me l'apporteras quand tu viendras.

GABRIEL

Je ne peux pas revenir de quelques jours. *(Il s'avance vers le berceau. Il regarde longuement en balançant sa canne.)* En voilà un qui de longtemps ne se demandera pas ce que vaut la vie et ce qu'il vaut lui-même !

JEANNE

Comme ton livre : « Sera-t-il bon ?... Sera-t-il méchant ? »

GABRIEL, *avec un geste évasif.*

L'homme !... Adieu, ma petite Jeanne !

Il l'embrasse.

JEANNE

Ah ! cette fois, tu m'as embrassée le premier ! Comme je suis contente... Et puis tu m'as appelée « ma petite ». Allons, ça vient... ça vient !

GABRIEL

Quoi ?

JEANNE

Rien. *(Gaiement.)* Prenez votre livre, Monsieur Levasseur. Au revoir, Monsieur Levasseur du Bon Dagobert !... Au revoir, Monsieur le roi Dagobert.

GABRIEL

Ah ! tu plaisantes... Tu es en train de rire, maintenant !

JEANNE

Pourquoi pas ! Tout s'arrangera, va ! *(Elle l'accompagne à la porte.)* Et ne vous cassez pas la

figure dans l'escalier en me regardant, Monsieur Dagobert ! *(Elle lui envoie un baiser de loin.)* A la semaine prochaine, pas ?... Jeudi ?... Peut-être ?... Hein !... jeudi ?... Pourquoi pas ?... Mais oui... J'ai comme une idée que, jeudi... *(Elle lui envoie un autre baiser et elle referme la porte. Seule elle arrange quelques affaires, étend le linge qu'elle avait lavé tout à l'heure, tout en chantonnant :* En revenant de la revue, *va vers le berceau et parle au bébé.)* Ah ! vous avez du soleil dans vos mirettes... Attends... *(Elle pousse le berceau hors du rayon de soleil, puis prend la robe de mariée et se met à coudre à côté du bébé en fredonnant toujours la même chanson. On frappe à la porte, elle crie.)* Entrez !

SCÈNE IV

MANEUVRIER, une trentaine d'années, l'air d'un petit professeur, JEANNE

MANEUVRIER

Mademoiselle Jeanne Boulard, n'est-ce pas ?

JEANNE

Oui, Monsieur.

MANEUVRIER

Je suis un ami de Gabriel Levasseur.

JEANNE, *se levant.*

Ah ! C'est vous qui l'attendiez en bas ?

MANEUVRIER

Parfaitement.

JEANNE

Il n'est pas là, Monsieur. Il vient de descendre

à la minute. Vous avez dû le croiser en route sans l'apercevoir.

MANEUVRIER

Non. Je le quitte à l'instant et c'est sur sa demande que je suis monté.

JEANNE

Il a oublié quelque chose. Ah ! il n'en fait jamais d'autre. Il est si distrait !

MANEUVRIER

Non, Mademoiselle. Je désirerais avoir un entretien particulier avec vous.

JEANNE

A quel titre, Monsieur ?

MANEUVRIER

Ne vous étonnez pas. Je vous ai dit que j'étais un ami de Gabriel. C'est exact. Mais en réalité, je pourrais l'appeler mon élève, bien que je sois son aîné de cinq ou six ans à peine. Je suis répétiteur au collège Janson, c'est vous dire que je lui donne des leçons particulières. Et il se crée souvent entre l'élève et le répétiteur, à cause de leur mince différence d'âge, une familiarité affectueuse. En dépit de cette intimité, celui qui est l'aîné conserve le rôle de conseilleur, ou, comme nous disons, de mentor.

JEANNE

Je comprends. Ce sont des reproches que vous venez me faire.

MANEUVRIER

Des reproches ! oh ! non, Mademoiselle, pas le moins du monde... Nous sommes appelés à nous

revoir et si, par la suite, vous avez besoin au contraire d'un messager, d'un appui en quelque sorte, je vous prie d'user de tout mon dévouement. Permettez que je vous laisse ma carte, « Gaston Maneuvrier ».

JEANNE

Je vous remercie beaucoup, Monsieur. Mais tout cela ne m'explique pas pourquoi vous êtes monté !

MANEUVRIER

Il y a des choses délicates, très délicates, qu'un jeune homme répugne toujours à dire et qui, dans la bouche de mon ami, n'auraient pas pris le caractère posé qu'elles prendront peut-être dans la mienne. Aussi bien, nous avons tellement confiance l'un dans l'autre que vous pourrez me répondre comme si vous vous trouviez en présence de Gabriel lui-même.

JEANNE

Je vais fermer la porte.

Elle va fermer la porte. Lui fait quelques pas vers le berceau, regarde l'enfant et s'assied sur le fauteuil qu'elle a quitté à son entrée.

MANEUVRIER

Il s'agit de la pension du bébé.

JEANNE

Je sais bien que c'est dur, parbleu ! Je suis désolée si...

MANEUVRIER, *l'interrompant.*

Laissez-moi m'exprimer jusqu'au bout, Mademoiselle. Mon jeune ami désire assurer à votre enfant une rente jusqu'à sa majorité.

JEANNE

Sa majorité à qui ?... au petit ?...

MANEUVRIER

Il ne peut s'agir que de lui, Gabriel étant majeur depuis un an. Je ne vois pas...

JEANNE

Alors il voudrait lui assurer une rente pendant vingt ans, mais c'est insensé, le pauvre garçon... Est-ce assez gentil de sa part... Comme il est bon! Voyez-moi cela. Il n'osait pas me le dire en face... Mais je refuse, je refuse, Monsieur ! Une rente !... Plus tard, il fera ce qu'il voudra. Je le lui ai dit cent fois, mais, pour l'instant, non, non... c'est inadmissible... Pauvre garçon ! être obligé d'emprunter... Ce n'est pas ce que lui donne sa famille...

MANEUVRIER

Ne vous inquiétez pas. Il entre avec une belle situation dans le commerce.

JEANNE

Ah ! oui... Au fait, au Bon Dagobert ! Et à combien voudrait-il élever cette rente-là ?

MANEUVRIER

Quatre mille francs.

JEANNE

Quatre mille !... Mais il perd la tête ! Mais c'est beaucoup trop ! beaucoup trop !

MANEUVRIER

Non, Mademoiselle, c'est suffisant, voilà tout. Plus tard, vous aurez à subvenir à l'éducation de

votre enfant. Croyez-moi, je sais ce que c'est qu'une éducation. Acceptez sans façons.

JEANNE

Dites-lui, je vous prie, tout de suite ma reconnaissance, ma joie... combien je suis touchée qu'il ait eu cette pensée... Mon Dieu ! il aurait eu tout le temps de la réaliser après... C'est si délicat à lui d'avoir voulu me l'assurer dès le début.

MANEUVRIER

Ainsi, c'est entendu ? Ces quatre mille francs seront mis sur la tête du petit par acte notarié dès demain, et ne cesseront qu'à la majorité de l'enfant. Vous recevrez tous les six mois la moitié de la somme en espèces. Si vous voulez bien, je vous l'apporterai moi-même...

JEANNE

Mais, par exemple... Il me la donnera de la main à la main, j'espère bien. Pourquoi un intermédiaire ?

MANEUVRIER

Pourquoi ?... Ici, Mademoiselle, j'entre dans la partie pénible de ma démarche. Armez-vous de courage !

JEANNE

Pourquoi, de courage ?... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous allez me dire !

MANEUVRIER

Vous ne devez plus revoir Monsieur Levasseur.

JEANNE, *balbutiante.*

Je ne dois pas...

MANEUVRIER

Vous allez passer un cruel moment, mais vous saurez, j'en suis sûr, faire appel à toute votre énergie. Il le faut... Vous êtes jeune... vaillante...

JEANNE

Mais... Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce que je lui ai fait ?...

MANEUVRIER

Vous ne pouvez plus le revoir... Monsieur Levasseur se marie.

JEANNE

Lui !... Mon Dieu !... Mon Dieu !... Mais il est si jeune !... Jamais je n'aurais cru... aussi vite... Ah ! qu'est-ce qui m'arrive là !... Ah ! qu'est-ce qui m'arrive là !...

MANEUVRIER

Vous comprenez combien il est nécessaire que votre aventure passée demeure confidentielle, secrète...

JEANNE, *répétant machinalement.*

Qu'est-ce qui m'arrive là ?... *(Elle reste atterrée, sans écouter, sans larmes. Elle murmure des phrases un peu indistinctes.)* Déjà... comme c'est venu tôt... Je n'étais pas préparée, moi... Mais c'est atroce, tout simplement... Mais... c'est atroce...

MANEUVRIER

Oh ! je sais... Ce sont de durs moments. Croyez bien que, de son côté, il est très affecté, impressionné... Au point qu'il n'a pu lui-même vous annoncer la rupture. Il était bien venu dans cette intention tout à l'heure. Le cœur lui a manqué.

Il fait, je vous le répète, appel à tous vos bons sentiments, à votre sagesse aussi, à votre calme... Il garde de vous le meilleur souvenir... Mais quoi ! c'était fatal. Vous êtes trop intelligente pour ne pas le comprendre. Mieux vaut maintenant que plus tard. En tout cas, il tient à ce que vous sachiez la peine qu'il éprouve.

JEANNE, *péniblement.*

Il... y a... une différence !

MANEUVRIER

C'est incontestable.

JEANNE

Il y a une grande différence ! celle-ci, c'est que moi... je l'aime ! Ah ! je l'aimais tellement... tellement... *(Alors elle éclate en sanglots, c'est un cri déchirant. Elle roule la tête sur la table.)* Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi... oh ! que je souffre... oh ! que ça me fait mal... Jamais je n'aurais cru... Evidemment, je me disais bien qu'un jour... Mais... je voyais ça loin... loin... dans l'avenir... Non, jamais je n'aurais pu imaginer !... Là... pourtant, quand il m'a souri dans l'escalier... oh ! j'aurais dû m'en douter... Il avait un air si bizarre... Oh ! qu'est-ce que je vais devenir ! Je ne vais jamais pouvoir supporter ça !

MANEUVRIER

Mais si... vous verrez. Comme tout le monde, vous vous résignerez malgré la souffrance. En somme, vous êtes si jeune, et puis ce n'était pas une liaison !

JEANNE

Pour lui, pas même un caprice ! pas même un

béguin, il ne m'a jamais aimée une seconde... Ah ! c'était bien compréhensible ! je lui disais tout le temps. Une couturière... presque une domestique... Ah ! c'est bien la plus banale, la plus bête des histoires. Cela arrive tous les jours dans tous les coins de Paris... Tu es jolie, ma gosse ! et puis crac... on vous plante là avec ça sur les bras ! *(Elle montre le berceau.)* Tenez ! Tenez !...

MANEUVRIER

Je pense que, de ce côté au moins, vous êtes pleinement rassurée. Il a beaucoup d'estime pour vous. Il sait que vous étiez sage lorsqu'il vous a eue !

JEANNE

J'ai cru lui faire un gentil cadeau !... Ah ! oui, surtout !...

MANEUVRIER

N'ayez pas de pensée mauvaise... N'ayez pas de rancune, même si...

JEANNE, *l'interrompant avec violence.*

Mais je le reverrai... je le reverrai !... Voyons, ce n'est pas possible que je ne le revoie pas !

MANEUVRIER

Non. Vous ne le reverrez pas. Il ne faut pas le revoir.

JEANNE

Mais si, Monsieur, voyons, voyons... C'est impossible... J'irai le trouver, j'irai lui dire que...

MANEUVRIER

Je vous arrête tout de suite. Si, par impossible, vous vouliez lui attirer des ennuis... si, par esprit

de représailles, vous ne gardiez pas secrète l'histoire de cette liaison... si vous cherchiez à...

JEANNE, *menaçante.*

A... A quoi... Dites ?...

MANEUVRIER

A entraver son mariage ou nuire à son repos...

JEANNE

Eh bien !

MANEUVRIER

Eh bien, toutes les dispositions sont prises et...

JEANNE

Ah ! je voulais l'entendre dire !... De cela aussi il vous a chargé... alors... Qu'est-ce qu'on ferait... On arrêterait la rente... On me poursuivrait... Est-ce que je sais, moi !... Oh ! lui, lui... Il m'a fait dire ça... lui !...

MANEUVRIER

Mais non, c'est de mon propre mouvement, Mademoiselle.

JEANNE

Vous le conseilleur... Vous qui lui faites répéter ses leçons... Ah ! oui, ses leçons... Il les a bien apprises !... De lui-même aurait-il le cœur !... Alors, quoi, je ne pourrai même pas lui dire adieu... Je comprends, il veut éviter de me donner les raisons de la rupture. Il ne m'a même pas dit adieu... Ah ! si, si... C'est vrai... Je me souviens, tout à l'heure... Il a eu une façon de me dire : « Adieu, ma petite Jeanne », et, pour la première fois, il y avait eu de la douceur, de la tristesse dans sa voix ! Ah ! mon petit... mon

cher petit !... Il ne savait pas... mais c'était mon cher petit... Monsieur, mon tout petit... Qu'est-ce que je vais devenir... *(Elle éclate de nouveau en sanglots.)* Eh bien ! vous pouvez aller lui dire, de ma part, qu'il n'a rien à craindre, que je ne lui ferai aucun mal... ça, jamais de la vie !... Il peut compter qu'il n'entendra plus parler de Jeanne, comme il le désire. S'il revient voir Jeanne Boulard, elle éprouvera une joie infinie ; s'il ne revient pas, eh bien ! je vivrai tout de même avec tout le courage que je pourrai et sans l'importuner. Je ferai ce qu'il voudra que je fasse et vous lui direz aussi que, lorsque vous m'avez donné ce coup de couteau, j'ai eu la force de le recevoir, la force de lui souhaiter qu'il ait beaucoup... beaucoup de bonheur avec une autre femme... Avec sa femme... quoiqu'il se marie bien jeune... bien jeune !... Enfin ! c'est peut-être moi qui l'ai entraîné à ça ! Dites-lui que j'étais préparée à l'idée qu'un jour je ne le verrais plus et que le dernier mot que vous m'avez entendu dire, c'est le mot que je ne pouvais pas prononcer devant lui, de peur de le fâcher, parce que je n'étais pas digne de le prononcer !... Je ne le prononçais que lorsque j'étais toute seule, rentrée dans ma chambre... Mon chéri... mon chéri... Voilà... maintenant, Monsieur... allez-vous-en, je vous en supplie, je désire rester seule, sans quoi, je n'aurais plus la force... je souffre trop... Allez-vous-en... Vous m'avez dit tout ce que vous aviez à me dire, n'est-ce pas... Alors...

Elle sanglote, la tête dans ses mains.

MANEUVRIER

Je me retire très ému, croyez-le, Mademoiselle... très ému... Je me permettrai de vous écrire pour

vous demander plus tard une entrevue quand vous serez calmée, afin de régler tout ce côté matériel.

JEANNE

Allez donc. Allez. C'est fini ! il n'y a plus rien à dire. Je n'ai plus besoin de paroles et d'eau bénite... Rengainez toutes les belles phrases... C'est fini et puis voilà... Il n'est plus en bas, n'est-ce pas ?

MANEUVRIER

Oh ! non. Il est rentré chez lui.

JEANNE

Bien sûr ! évidemment... Alors vous lui répéterez, n'est-ce pas ?

MANEUVRIER

Tout.

JEANNE

Bonsoir, Monsieur, sans rancune ! Vous m'avez fait bien mal, vous savez, vous pouvez dire que vous m'avez fait mal... *(Dès qu'il est sorti, elle fléchit. Elle se redresse. Elle regarde le berceau.)* Et je t'oubliais, toi, dans mon chagrin... Je ne pensais qu'à moi. *(Elle s'approche en pleurant.)* Pauvre petit malheureux ! Je te demande pardon de t'avoir donné la vie... Ce n'est pas tout à fait de ma faute tout de même !... Qu'est-ce que tu deviendras, toi aussi... Et si je mourais ?... Alors ça y est, tu n'as plus de père, mon petit... Pendant ce temps, tu dors les poings fermés... Non, je l'ai éveillé... Le voilà qui s'éveille... Ah ! Dieu de Dieu... Si tu pouvais dormir, mon petit... longtemps, toujours... Ton œil bleu qui s'ouvre... ta menotte qui se tend... Nous voilà tout seuls... mon gros...

A ce moment, la porte étant restée ouverte, Madame Chapard passe la tête.

MADAME CHAPARD

Dites donc, ma fille... Tenez, j'avais tort tout à l'heure, j'étais à la rogne. Le voilà le vrai bonheur Je ne l'ai jamais eu, moi, telle que vous me voyez.

Jeanne évite de retourner la tête pour ne pas montrer ses larmes et parle de dos à Madame Chapard.

JEANNE

Le bonheur !... *(En essuyant ses larmes du revers de sa manche.)* Madame Chapard !

MADAME CHAPARD

Ma fille !

JEANNE

Le travail que vous me proposiez chez les gens à trois francs la journée, vous savez... Eh bien, ça y est ! j'accepte... Je suis libre, maintenant.

MADAME CHAPARD

Parfait. Alors je vais les avertir. Quand commenceriez-vous ?

JEANNE

Quand ?... Mais demain. Pourquoi pas ? C'est trop tôt ? Eh bien, après-demain. Il faut, n'est-ce pas ?... il faut ! Des femmes comme nous, ça ne peut pas se reposer bien longtemps sur la terre !

MADAME CHAPARD

Fourrez-vous-le dans la caboche. Y a toujours un moment qui vient où c'est fini, la rigolade. Je vois bien que ça vous tracasse, hein ! ça vous embête de reprendre le collier. Acré, ma fille, si t'as eu du bon, tout au moins, c'est toujours ça de pris... Faut maintenant que ces petits didis *(Elle lui tapote les mains)* se remettent à piquer

à la machine... Fini le bon repos !... Et je te gomberge par-ci... et je te gomberge par-là...

JEANNE

Fini, le bon repos ! Madame Chapard, fini ! Le beau temps, comme vous dites, on ne peut pas dire que ça dure des éternités... non, ça, pour sûr...

MADAME CHAPARD, *s'approche du berceau, fait la risette à l'enfant, lui chatouille le menton et commence à chanter, en tapant ses mains l'une contre l'autre pour rythmer l'air, pendant que derrière elle Jeanne pleure silencieusement.*

Ils sont partis
Les gens de mon village...
Ils sont partis
Les gens de mon pays...
Les gens de mon village,
Les gens de mon pays...

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de travail de Levasseur, chez lui. Intérieur riche et bourgeois. Mobilier Empire. Grand bureau au milieu de la scène. Au fond, la salle à manger ; elle est fermée, au lever du rideau, par une grande porte vitrée garnie de rideaux. La pendule marque onze heures et demie.

SCÈNE PREMIÈRE
LEVASSEUR, UN SECRÉTAIRE puis UN DOMESTIQUE

LEVASSEUR, *à son bureau.*

Eh bien ! mon cher, alors filez à leur nouveau siège social. Remettez ça à leur chef du contentieux, d'abord... c'est une chose à part... Et, quant à l'affaire en elle-même, dites bien à Granet et à son associé que je vais réfléchir...

LE SECRÉTAIRE

Bien, Monsieur Levasseur.

LEVASSEUR

Que... dame... cinq cent mille francs, c'est cinq cent mille francs. J'allais mettre, en principe, une somme analogue dans une usine d'obus... mais ces achats de rails de chemin de fer pour les repasser à l'Etat, c'est tout autre chose !... Ils ont beau assurer que l'affaire donnera un bénéfice de dix millions... c'est des chiffres sur papier, tout ça !... Il me faut des garanties.

LE SECRÉTAIRE

Il y a déjà des propositions fermes de rachat de la Hollande.

LEVASSEUR

Ce n'est pas, vous le concevez, que je cherche, en dehors de nos usines, à gagner beaucoup d'argent avec cette sacrée guerre !... Mes usines me rapportent suffisamment... J'ai gagné beaucoup... beaucoup trop... mon cher... C'est gênant, même... Seulement, que voulez-vous, un industriel n'a pas le droit de ne pas faire fructifier son œuvre... Ne pas fructifier, c'est péricliter. Le principe en affaires est absolu... Et puis, je ne suis pas seul... Ma famille... Bref, je ne demande pas mieux que de placer ce bénéfice en partie dans une affaire intéressante... Encore faut-il que je la connaisse... C'est le risque de tous ces trafics de guerre, que nous nous cassions le nez tout à coup !

LE SECRÉTAIRE

Oh ! Monsieur Levasseur, à l'heure actuelle, il suffit d'avoir des capitaux... Tout est bénéfices... C'est le miracle de l'époque.

LEVASSEUR

Je sais bien... Je sais bien... Et puis, n'est-ce pas du tripotage un peu, ça ?

LE SECRÉTAIRE

Vous me faites rire !... Vous, un homme de votre intelligence, employer des mots pareils !

LEVASSEUR

Je suis un peu retardataire, c'est vrai !... Il faut marcher avec son temps !... Et votre fils, au fait, je ne vous ai pas demandé...

LE SECRÉTAIRE

Très bien, très bien, je vous remercie... Pour l'instant, il est non loin de Vauquois, mais en pleine santé... Je touche du bois... Il y a quinze jours, il était en permission.

LEVASSEUR

Allons, tant mieux, tant mieux ! *(On frappe.)* Qu'est-ce que c'est ?... Entrez. *(Au domestique qui entre.)* Non, inutile, je vous ai dit que je ne voulais recevoir personne avant déjeuner.

LE DOMESTIQUE

Cette personne a insisté... Elle m'a dit de remettre cette lettre à Monsieur.

LEVASSEUR, *lisant.*

Chambre des députés... Tiens,c'est de Sermieux... Ah ! ça, indispensable, foutre !... Sermieux... il est de toutes les commissions... *(Au domestique.)* Faites entrer... Attendez que Monsieur soit sorti... Alors, au revoir, mon bon. Rapportez-moi la réponse demain matin.

Il sort.

LE SECRÉTAIRE

Au revoir, Monsieur Levasseur... J'espère, à demain matin.

LEVASSEUR

Quelle heure est-il ?... Dites à la cuisine que le déjeuner soit servi exactement à midi... J'ai un rendez-vous à Bois-Colombes vers une heure et demie.

LE DOMESTIQUE

Parfaitement, Monsieur.

Il sort. Levasseur reste seul.

SCÈNE II

LEVASSEUR, JEANNE

Jeanne entre, avec une robe claire sous un manteau noir.

LEVASSEUR

Vous !... Sapristi !... Pourquoi avez-vous employé un pareil moyen de vous introduire ici ?... Sous un faux nom... Avec une lettre de recommandation ?... Que signifie ?

JEANNE

Je vous demande pardon... Je tenais à ne pas essuyer de refus.

LEVASSEUR

Vous pouviez au moins m'écrire... réclamer un rendez-vous. Vous savez que je ne vous l'aurais pas refusé... C'est très inconvenant ce que vous avez fait là !

JEANNE

Ce que je voulais vous dire ne souffrait pas de retard !

LEVASSEUR

Chez moi !... Dans mon domicile conjugal !... Ah ! par exemple, c'est la première fois !

JEANNE

La première fois... et la dernière, allez... Rendez-moi cette justice qu'en trente ans, pas loin en tout cas, je ne vous ai pas souvent importuné. Il y a bien douze ans que je vous ai demandé de venir chez moi pour un règlement dont vous avez bien voulu me décharger... Depuis ce jour

où je vous ai reçu dans mon petit sixième du passage des Abbesses, jamais nous ne nous sommes revus... Je crois bien même n'avoir pas eu l'occasion de vous écrire plus de deux ou trois lettres... Ce n'est pas après ce temps-là que je changerai ma manière !

LEVASSEUR

Oui, vous avez toujours été très délicate, Jeanne, en toute occasion... je me plais à le reconnaître.

JEANNE

Parce que vous avez toujours été très bon !... Oh ! ne faites pas ce geste de dénégation... Au fond, vous avez fait tout ce que vous avez pu... Il n'aurait pas été raisonnable d'épouser à vingt ans la couturière à la journée de votre mère ! Ce sont là des choses insensées ! Quant au petit !... Evidemment, peut-être auriez-vous pu le reconnaître... Du moins par la suite... quelques années plus tard... Mais vous avez toujours subvenu à son éducation... Oui, j'ai tellement regretté pour Paul que vous ne l'ayez pas reconnu... Seulement, nous étions si jeunes à ce moment... On ne pouvait pas exiger ça de vous... Mais combien de fois dans la vie, mon garçon ne m'a-t-il pas dit : « Vois-tu, j'aime mieux porter ton nom, maman... ton nom de travailleuse et de brave femme du peuple !... En quoi cela me gêne-t-il de m'appeler Boulard, je te le demande un peu, au lieu de m'appeler Levasseur !... » Oui, il répétait ça souvent... C'est lui qui m'a quelquefois apaisée... et toujours aidée à comprendre ! Voyez-vous, je n'exagère pas, vous avez été réellement bon. Du moins comme on peut l'être dans la vie... Vous vous êtes occupé de la question matérielle toujours très discrètement et largement... Je n'ai

rien à vous reprocher !... Au moment où Paul a voulu entrer à la Compagnie du P.-L.M., vous avez appuyé de l'épaule... alors !...

Elle fait un geste vague.

LEVASSEUR

Et maintenant ?

Jeanne essaie de parler, puis elle paraît prise d'une faiblesse.

JEANNE

Je vous demande pardon !...

LEVASSEUR

Vous souffrez ?

JEANNE

Un peu d'émotion... beaucoup même !

LEVASSEUR, *il la fait asseoir.*

Vous avez mauvaise mine, en effet... Vous ne vous sentez pas malade, depuis quelque temps ?... Voulez-vous que je vous envoie mon docteur ? qui est en même temps un ami... un homme excellent !...

JEANNE

Non, non, merci... je ne suis pas malade du tout... Oh ! le coffre est solide !

LEVASSEUR

Jeanne, peut-être devriez-vous, à votre âge, ne plus travailler...

JEANNE

Ne plus travailler !... Qu'est-ce que je deviendrais alors, merci bien !... Et, d'ailleurs, je ne me fatigue pas... maintenant je suis surveillante au bureau de Passy.

LEVASSEUR

Ah ! vous êtes surveillante ?

JEANNE

Oui, depuis deux mois ! ça fait que j'ai changé de domicile pour ne pas habiter trop loin du bureau.

LEVASSEUR

Vous avez congé aujourd'hui ?

JEANNE

J'ai plusieurs jours de congé.

LEVASSEUR, *changeant de conversation.*

Et... votre fils est toujours au 130e d'infanterie ? Vous avez de bonnes nouvelles de lui ?

JEANNE

J'en ai eu d'excellentes jusqu'au 30 du mois dernier... A cette date, il avait échappé à tout... Il a été de Verdun... de Vimy... puis sur l'Aisne et au repli des Allemands, et...

LEVASSEUR, *gaiement.*

Tant mieux ! tant mieux !... que cela continue, mon Dieu ! Je devine, ma pauvre Jeanne, tout ce que cette absence et ce danger perpétuel doivent vous faire souffrir dans votre solitude !... Quel surcroît de tristesse, pour tout le monde, aura été cette guerre !... Bah !... elle ne saurait plus être longue maintenant... C'est une affaire de mois... Et votre fils retrouvera non seulement sa place au P.-L.-M., mais une situation très améliorée... qui lui sera fichtrement bien due !... car on va être d'une générosité, après la victoire,

pour ces héros ! Vous verrez ça ! L'après-guerre sera une époque rudement intéressante et rémunératrice pour ceux qui auront été à la peine ! Quel âge a-t-il déjà exactement ? Vingt-huit ou vingt-neuf ans, maintenant ?

JEANNE

Vingt-neuf. Paul est de la classe 1908, rappelez-vous. Il est du 12 avril 1888, le 12 avril !

LEVASSEUR, *après un temps.*

Ecoutez-moi, répondez-moi sincèrement, est-ce vous ?... est-ce lui ?... enfin lequel des deux a eu l'idée très touchante... oui, très touchante et qui m'a remué en effet, de m'envoyer, l'année dernière, sous enveloppe, sa photographie en poilu !

JEANNE

C'est moi, je savais que cela vous ferait tout de même plaisir d'avoir ça.

LEVASSEUR, *remonte au-dessus du bureau.*

Je l'ai mise dans un coin à part... et quelquefois... j'ouvre le tiroir...

JEANNE

C'est vrai... c'est vrai, dites ?

LEVASSEUR, *à Jeanne qui pleure.*

Chut ! chut ! dominons-nous... Ah ! que la vie est mal faite, injuste... Nul plus que moi ne l'a senti, et parfois très cruellement... J'ai, toute mon existence, été partagé entre mes devoirs et mes timidités... On pourrait me mal juger, si l'on me jugeait seulement à mes actes !

JEANNE, *simplement.*

Pas moi !... Des paroles, comme celles que vous

prononcez là, tenez, même quand on ne les entend que tous les dix ans, ça suffit à vous consoler de tant de peines supportées !... Allez, je vous connais... et, en toute sincérité, je le répète : vous ne pouviez pas beaucoup mieux que ce que vous avez fait...

LEVASSEUR, *haussant les épaules dans son fauteuil.*

Est-ce encore un reste d'illusion de votre jeunesse qui vous fait dire cela de moi ?

JEANNE

Non... Je sais que vous avez obéi, comme bien des hommes, à des raisons graves qu'il n'était pas en votre pouvoir d'enfreindre... C'est vrai !... et peut-être avez-vous souffert en silence plus qu'on ne pourrait le croire de cet abandon volontaire que vous avez fait de votre fils !... Et, tenez, s'il m'arrivait de grands malheurs... *(Petit mouvement de Levasseur.)* Si je devenais infirme, impotente, ou si je mourais... Eh bien ! au fond de vous, sans rien dire, je suis persuadée que vous accorderiez souvent plus d'une pensée à ce que fut notre jeunesse d'un moment... Aussi...

LEVASSEUR, *l'interrompant doucement.*

Pourquoi voulez-vous m'émouvoir aujourd'hui ? Ce n'est pas dans vos habitudes, Jeanne... Vous êtes malheureuse ?...

JEANNE, *reprenant avec effort.*

Aussi, je ne voudrais pas, si le malheur, précisément, le vrai tombait sur nous, Levasseur. Nous ! nous, c'est-à-dire mon fils et moi, je ne voudrais pas que vous l'appreniez brusquement, sans préparation, parce que je sais, moi, que votre cœur est bon !

LEVASSEUR

Ah ! ça, voyons... vous m'inquiétez diablement, savez-vous. Que signifient ces paroles bizarres ? On dirait que vous voulez amortir une triste nouvelle !... Blessé ?... gravement ? Quoi ?... Hein... Hein ?... Vous ne répondez pas. Il y a une chose sûre, en tout cas, c'est qu'il n'est pas mort, puisque vous n'êtes pas en deuil... Et c'est la première pensée qui m'est venue quand vous êtes entrée... Mais, dès que je vous ai vue avec cette toilette claire, l'idée a été écartée.

JEANNE

Oui, la robe noire, le crêpe arrivant tout à coup par une porte... c'eût été plus bref encore qu'un télégramme ! Maintenant, il y a bien cinq minutes que je suis là... cinq minutes que vous êtes un peu réhabitué à entendre parler malechance... Alors, le moment sera moins dur... Et puis... et puis... moi, je n'en peux plus ! *(Elle éclate en sanglots.)* Paul !... Mon Paul !

LEVASSEUR

Mais c'est épouvantable ! Jeanne, dites-moi que je comprends mal...

JEANNE, *éclatant.*

Ton fils est mort... Entends-tu !... Ton fils est mort !

Levasseur tombe assis, se prend la tête dans les mains.

JEANNE

Ça te fait de la peine, hein ?... Mon grand chéri n'est plus ! Il y a deux jours que je l'ai appris... Des mitrailleuses allemandes l'ont fauché du côté des Eparges... On l'a vu tomber en reconnais-

sance... Il est mort comme un brave, car ç'a été un soldat admirable... Deux citations... Son capitaine m'a écrit... Je te raconterai... Je n'ai pas le cœur pour le moment. Tu pleures ! Ah ! c'était ton fils tout de même... Tu le sens maintenant... Ça te fait mal... Il avait tes yeux... Ah ! si tu l'avais connu !

LEVASSEUR

Tais-toi... Tais-toi... Qu'est-ce que tu vas devenir, infortunée ?...

JEANNE

Moi ! Ah ! mon Dieu !... Moi !... En voilà une chose qui n'a pas d'importance... Plus vite ce sera fini, mieux ce sera !... Seulement, je connais la vie... Je sais que je suis solide... Le jour heureux n'est pas près de venir... Je tiens de ma mère qui est morte à quatre-vingts ans... Mais qu'est-ce que ça fait !... Est-ce qu'il s'agit de moi !... Si tu l'avais connu, tu aurais vu quel chic bonhomme c'était, ton fils !... Tous ceux qui ont pu l'apprécier me l'ont dit ! Déjà, dans ses études, tu sais qu'il avait été demi-boursier ? Et à la Compagnie du P.-L.-M., l'ingénieur du matériel m'avait dit... *(Elle s'interrompt.)* Mais à quoi bon ! A quoi bon tout cela, maintenant ?... C'est du passé. Sa mort le peint tout entier... Il ne pouvait pas ne pas mourir ! Je le savais bien !... Oh ! il n'était pas spécialement militariste... Au contraire, il m'avait dit : « Maman, la guerre est une ignominie... Mais puisqu'il faut... Eh bien... Allons-y ! » Et il y a été ! Il a eu une conduite admirable au feu... Toujours en avant... Et puis, modestement, sans phrases, même au régiment, un bon petit employé !... Comme il disait, « un bon ouvrier ». Je te raconte tout ça, pêle-mêle... je

m'embrouille, je mélange, mais c'est parce que je veux que tu saches ce qu'il était... quelle était sa valeur... et qu'il est mort en faisant ce qu'il a fait toute sa vie, simplement, dans son petit coin, sa tâche... Si ç'avait été ton fils aux yeux du monde, eh bien, crois-moi sur parole, tu pourrais en être fier !

LEVASSEUR

Mon fils !... ce mot... Et, pourtant... Pourtant, Jeanne, cette paternité, je la sentais, même en l'étouffant !... Il y avait un regret dans ma vie, un regret obscur, persistant, auquel je ne me laissais pas aller, par volonté, mais un regret, Jeanne, c'est quelquefois plus douloureux qu'un remords !... Et ce que tu me dis de sa fin multiplie ce regret de ne pas l'avoir connu, apprécié, aimé... Il n'est plus... Voilà !... Je revois cette façon un peu penchée de se tenir, que j'avais dans ma jeunesse...

JEANNE

Et il ne t'en voulait pas, tu sais !... Il t'était reconnaissant de la rente que tu avais assurée sur nos deux têtes... Il parlait rarement de toi, c'est vrai ! Pourtant, l'année avant la guerre, il t'avait rencontré dans une exposition industrielle au Grand Palais... où tu avais un stand... Il est rentré en disant : « Il m'a reconnu, certainement, à la façon dont je l'ai fixé. Il ne m'a plus quitté des yeux tout en parlant à des messieurs ! Il était pâle... Je sentais chez cet homme une grande émotion... Je suis sûr de ne pas m'être trompé... »

LEVASSEUR

Il se trompait, pourtant... Il a cru...

JEANNE, *comme avec une déception.*

Ah !... Ce jour-là, il m'a parlé de toi en termes

très indulgents, avec une grande sérénité, une grande bonté ! Si tu l'avais connu, tu l'aurais aimé, va !... Dire que tu n'auras même pas entendu le son de sa voix... Tu ne l'as connu que dans des langes...

LEVASSEUR

Je l'ai rencontré jadis... à quinze ans... Je garde trois ou quatre visions de lui... Mais celle qui subsiste surtout, Jeanne, celle qui s'impose à moi en ce moment, c'est celle-ci : une chambre défaite... un lit... un berceau... deux petits poings recroquevillés !... Je vois la lampe... là... à droite... l'ombre portée de la tête sur le linge blanc...

JEANNE

Et moi qui ai trente ans de souvenirs remplis de lui... Je me demande si ce sera suffisant pour m'intéresser à ce qui me reste à vivre !... Car maintenant, si tu savais, ces souvenirs à lui, ça me paraît ne faire qu'un tout petit paquet d'années, si petit ! si petit !... Il est vrai que le souvenir, je l'ai déjà usé à l'avance depuis qu'il était parti au front !... Je savais qu'il ne reviendrait pas... J'en étais sûre... comme beaucoup de mères... J'en avais fait le sacrifice dès le départ... Il était mort pour moi depuis si longtemps que, tu vois, je peux t'en parler le cœur fendu, mais déjà comme s'il s'agissait d'un deuil arriéré... catalogué... Je pleure, mais ce sont déjà des larmes habituées... Tu vois, j'ai toute ma présence d'esprit... je mange... je vais... Je reprendrai mon travail dans quelques jours... Ce n'est pas une souffrance à hurler. Non, c'est une sorte d'empoisonnement... Voilà... je me dis, ce sera long, très long... seulement, j'ai la certitude que, tout de même, j'en mourrai... Alors, cette pensée me

console un peu de ne plus entendre ouvrir la porte et crier tout à coup dans le dos : « B'jour maman ! Ça va la petite santé? » *(Elle fond en larmes.)* Mon Dieu ! Mon Dieu !

LEVASSEUR, *très ému, allant à elle.*

Pauvre, pauvre femme, que je plains de tout mon cœur... Je veux améliorer désormais ta vie, tâcher dans une certaine mesure, au moins...

JEANNE

Mais non ! mais non ! Tu n'es pour rien dans cette abomination. Ne t'excuse pas... Ce n'est pas à cause de toi qu'il est mort, n'est-ce pas ?... Tu l'aurais reconnu, ce serait le même prix, au bout du compte... Alors ?... Seulement, je suis contente que tu aies pu me recevoir, que je t'aie annoncé moi-même le malheur.

LEVASSEUR

Avec des précautions si touchantes !

JEANNE

Et aussi que tu saches par moi que, précisément, parce qu'il n'était pas fait pour la guerre, lui si doux, si tendre, il a tenu à ne reculer devant aucun danger, aucune attaque... Je suis sûr que de ça, tu es un peu fier, n'est-ce pas ?... Dis-le-moi, ça me fera plaisir !

LEVASSEUR

Hélas ! tu me demandes inlassablement de revendiquer l'orgueil d'une paternité, alors qu'il ne s'agit plus que de pleurer sur des cendres... Etre fier de celui dont j'ai abandonné la vie, et qui me donne cette leçon de devoir par sa mort, voilà où

j'en suis réduit !... Voilà ce que tu exiges de moi ! Mon fils !

JEANNE

Oui, ton fils, et bien à toi !... bien de ta chair ! Ah ! tu le sens, maintenant qu'il n'est plus ! Excuse-moi, jusqu'ici, chaque fois que je t'ai vu, jamais je n'ai osé te tutoyer !... ce ne sera pas pour longtemps... La prochaine fois, j'aurai repris l'habitude... Mais aujourd'hui... je ne pouvais pas faire autrement, n'est-ce pas, que de te crier *(Avec désespoir.)* : « Ton fils est mort ! » ...

LEVASSEUR

Et à moi aussi... dans la douleur... tout naturellement, tu le vois, le tutoiement est revenu !... Les pauvres vocables qu'on s'est donnés dans la jeunesse nous remontent aux lèvres... Oh ! notre intimité de jadis a été bien mince ! Quelques heures volées à la discipline du lycée, les folies d'un mauvais garnement qui cherche ses distractions au domicile paternel... Mais, tout de même, nos lèvres ont prononcé certains mots... et elles les retrouvent aujourd'hui, trente ans après... pour la mort comme pour la naissance !

JEANNE

Oh ! je sais bien que tu n'as jamais éprouvé d'amour, même une heure, pour la pauvre ouvrière en journée qui mit au monde ce gosse de hasard !... Je te vois encore, toi, avec ta pièce de dix-neuf ans, tout épouvanté de cette naissance, essayant de la cacher à tes parents... Maintenant, regarde, sa mort est presque aussi anonyme que sa naissance... Tu devras la cacher comme tu cachas son arrivée au monde ! Mais, lui, lui ! il voulait te parler, pourtant !... *(Elle se lève et*

prend son petit sac, sur le bureau.) Il avait quelque chose à te dire ! Il te l'a dit, Gabriel !... Quoi ?... je n'en sais rien ! mais tu vas être fixé là-dessus... Voilà pourquoi aussi je voulais te voir au lieu de t'écrire ! Je voulais te remettre ça !... Avant son départ, il avait classé quelques papiers et, bien en évidence dans un tiroir, il y avait cette lettre... La voici...*A mon père, si je ne reviens pas.* Prends...

Elle la lui tend. Il la décachette avec émotion, il lit. Des contractions de tout le visage indiquent l'angoisse intérieure.

LEVASSEUR

C'est simple... c'est très beau !... Un grand cœur, celui qui a pu écrire ces paroles mesurées, si dignes et si simples, si naturelles ! Lis... Comme c'est beau !

Il lui tend la lettre. Elle lit en pleurant.

JEANNE, *regardant Levasseur.*

Ah ! je le reconnais bien là !... Oui, c'est bien ce que je pensais qu'il t'avait écrit... des mots d'adieu : *Mon père, je ne vous ai pas assez connu pour vous dire ici un adieu*... Tiens, reprends ça... dépêche-toi... J'aime mieux ne pas lire, ça me fait trop de mal !

LEVASSEUR, *timidement, il embrasse la lettre. Il la place dans son portefeuille. Un silence.*

Jeanne, tu sais que je réservais une dot à cet enfant. Cet argent sera reporté immédiatement sur ta tête. J'entends que tu vives dans le plus large confort. Si tu persistes à travailler pour occuper tes heures douloureuses, je tiens au moins à ce que...

JEANNE, *avec un geste vague.*

Bah ! que veux-tu que ça me fasse ! Je n'ai plus besoin de confort ! au contraire, il faut que je travaille ! sans quoi je mourrais ! Ce qui m'intéressait sans la vie, c'était l'avenir de Paul, le ménage qu'il se serait créé... Tiens, il connaissait une jeune fille du quartier... la fille d'une quincaillière... au coin de la rue où nous habitons, près...

Entre brusquement un jeune homme très élégant sous son costume militaire, impeccable, sanglé de cuir.

SCÈNE III

Les Mêmes, PHILIPPE

PHILIPPE

Je te demande pardon, papa... Tu as quelqu'un, mais j'ai absolument besoin de te parler une minute... ça presse, c'est important.

LEVASSEUR, *vivement.*

Pas maintenant, pas maintenant ! Je suis occupé, tu vois bien !

PHILIPPE, *saluant.*

Madame, je vous demande pardon. Une minute... Il faut absolument que tu donnes un coup de téléphone... Ecoute... je...

LEVASSEUR

Non, non, non ! je te prie de me laisser !... Voyons, qu'on ne me dérange pas !... Attends que j'aie terminé, s'il te plaît. Je t'appellerai quand je serai seul.

PHILIPPE

Mais il faudrait qu'avant déjeuner...

LEVASSEUR, *coupant avec sécheresse.*

Assez, à la fin ! Tout à l'heure...

Philippe obéit et se retire à gauche, premier plan

SCÈNE IV

LEVASSEUR, JEANNE

LEVASSEUR

Je suis navré ! Je comprends la peine odieuse que cette rencontre a dû te faire !

JEANNE

Evidemment, sur le moment, ça m'a saisie ! Mais je ne suis pas jalouse du bonheur des autres... Il est beau !... C'est un beau garçon, votre fils !

LEVASSEUR

Ah ! pour celui-là, tu dis *vous* ! A tes yeux, je comprends, ma pauvre Jeanne, ce n'est pas le fils légitime !... Il a vingt-cinq ans. Je l'ai eu trois ans après mon mariage.

JEANNE

Quatre ans de moins que Paul ! Il est en permission, en ce moment ?

LEVASSEUR, *embarrassé.*

Non... non... Il est... il est à la censure.

JEANNE

Ah !

Un silence.

LEVASSEUR, *vivement.*

Voyons, Jeanne, reprenons ce que nous disions à propos de ton avenir, et qui a son importance... Je reconnais que ce n'est pas le lieu où nous pouvons régler une pareille question... Il ne faut pas attirer l'attention des miens sur un chagrin dont ils me demanderaient la cause... Chez toi, Jeanne, ce soir ou demain, si tu le veux bien, en tête à tête... Là, au moins, nous pourrons laisser aller notre cœur... Tu me parleras de lui... tu me donneras tous les détails de sa mort... Et, de mon côté, je m'arrangerai, tu peux être sûre que...

Entre Madame Levasseur.

SCÈNE V

Les Mêmes, MADAME LEVASSEUR

MADAME LEVASSEUR

Mon ami, tu as renvoyé Philippe, c'est très bien... mais il est de toute nécessité que tu saches ce qui se passe... Il n'y a pas une minute à perdre... et tu n'as pas l'air de t'en douter.

JEANNE

Je m'excuse, Madame, d'avoir retenu Monsieur Levasseur. Je me retire.

LEVASSEUR, *expliquant.*

Madame est la femme d'un de mes employés du temps de l'usine de Montrouge, Boursault, un contremaître... Elle vient m'annoncer la mort de son fils, tué au champ d'honneur, ces jours-ci, dans des conditions particulièrement pathétiques..

Tu comprendras, ma chère amie, que je n'aie pas interrompu le récit d'une douleur qui vient de m'émouvoir moi-même presque aux larmes.

MADAME LEVASSEUR, *allant vers Jeanne.*

Oh ! alors, c'est moi qui m'excuse maintenant de vous avoir interrompus et de vous avoir blessée sans le vouloir ! Un fils !... Ah ! mon Dieu ! vous avez perdu votre fils à la guerre, Madame ! Je n'imagine pas de plus grande douleur !... Je vous prie de croire que si j'avais pu deviner qu'une mère était en train de pleurer ici, entre ces quatre murs, la perte de son enfant, j'aurais attendu pour dire à mon mari ce que j'avais à lui dire de pressé.

JEANNE

Je vous remercie, Madame... D'ailleurs, j'ai fini, je n'ai plus rien à raconter à Monsieur Levasseur... Il a bien voulu m'écouter et me témoigner sa sympathie !

LEVASSEUR

Alors, c'est formellement convenu. Comptez sur moi. Vous aurez la visite de la personne que je vous ai désignée et qui pourvoira à tout... Quand préférez-vous ?... Le soir ?

JEANNE

Demain, si vous voulez bien.

LEVASSEUR

Demain après-midi, vers trois heures ?... Entendu.

JEANNE, *s'efforçant de sourire.*

Je suis un peu étourdie encore... Mon manteau,

où l'ai-je mis ? *(A Madame Levasseur.)* Vous voyez, Madame, je n'ai pas encore mes habits de deuil. Mais un vieux manteau noir et des yeux rouges, dans la rue, ça suffit pour nous désigner et pour qu'on dise : « En voilà encore une ! »

MADAME LEVASSEUR, *l'aidant à mettre son manteau et sur un geste d'excuse de Jeanne.*

Si une mère, Madame, ne comprenait pas votre douleur, qui la comprendrait jamais ? Quand on a aimé, chéri, protégé, gâté même son enfant, rien qu'une pareille idée vous fait passer des frissons ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! que pareille chose m'arrive et je ne sais pas ce que je deviendrais ! Je vous plains sincèrement de tout mon cœur, sans vous connaître !

JEANNE

Merci, Madame. En revanche, je vous souhaite d'être une mère heureuse !

MADAME LEVASSEUR

Dieu vous entende !... *(A son mari.)* Le fils de Madame n'était pas de l'usine...

LEVASSEUR

Non, non... le père seulement !

MADAME LEVASSEUR

Alors dans ce cas, Madame, au moins, il vous reste...

JEANNE, *l'interrompant en la regardant bien dans les yeux.*

Pas même ! Mon fils était orphelin, Madame... Adieu, Madame, et encore merci, Monsieur Levasseur.

Elle sort.

SCÈNE VI

LEVASSEUR, MADAME LEVASSEUR

MADAME LEVASSEUR

Pauvre femme ! quelle horreur ! Tiens, cette vision au moment même où j'arrivais, le cœur battant, pour t'annoncer une nouvelle épouvantable, me met encore plus sens dessus dessous !

LEVASSEUR

Une nouvelle épouvantable ! Laquelle ?

MADAME LEVASSEUR

Philippe va être obligé de quitter la censure !... C'est Terroul lui-même qui vient de le lui annoncer... Une circulaire terriblement sévère du nouveau ministre de la Guerre vient d'être lancée ce matin... Ordre de récupérer tout ce qui est récupérable pour le service armé... Terroul lui a dit lui-même : « Je ne vais pas pouvoir vous garder plus de huit jours. Trouvez-vous une autre situation d'ici là... » A la propagande, même circulaire, même application... Huit jours, c'est impossible !... Heureusement, tu es là ! Tu as de l'influence sur Terroul. Il faut absolument que tu obtiennes de lui qu'il garde Philippe encore un mois ! Dans un mois, nous nous serons retournés, la situation sera réglée... Il ne peut pas ne pas être versé dans l'auxiliaire... Tu vas donc commencer par téléphoner tout de suite à Terroul... Moi, cet après-midi, j'irai chez Madame Verrhoven, qui a le bras long ! Hein ! Eh bien ! qu'est-ce que tu as à rester affalé comme une bouée sur la plage... Je parle toute seule ! Quand tu resteras

une heure à réfléchir, les choses n'en seront pas plus avancées... Il faut se décarcasser tout de suite. Quelle chiffe ! Allez ! téléphone à Terroul !

LEVASSEUR

Je n'ai aucune envie de téléphoner à Terroul.

MADAME LEVASSEUR

Je comprends ça, ce n'est pas réjouissant !

LEVASSEUR

Il s'agit d'une circulaire parfaitement légitime.

MADAME LEVASSEUR

D'accord.

Elle décroche le récepteur et le lui passe.

LEVASSEUR

Laisse ça. Qu'est-ce que tu veux que je lui dise à Terroul ? Et puis, franchement, très franchement, je désapprouve cette nouvelle intervention... Nous avons l'air...

MADAME LEVASSEUR

Nous avons l'air... oui... il est possible que, pour les gens superficiels, nous ayons l'air... Mais nous deux nous savons très bien que, s'il n'a aucune maladie organique avérée, la constitution nerveuse de Fifi en ferait une recrue pour les hôpitaux, si...

LEVASSEUR, *interrompant, agacé.*

Oh ! je t'en prie, n'appelle pas ton fils tout le temps Fifi !

MADAME LEVASSEUR

Je ne l'appelle pas tout le temps.

LEVASSEUR

Non, mais chaque fois que tu le crois en danger... que tu le sens diminué, en proie aux contraintes de la vie, alors il redevient Fifi... C'est un peu ridicule... Donc, Philippe...

MADAME LEVASSEUR

Et toi, tu prononces ce mot fortement, comme s'il s'agissait de je ne sais quoi, d'un taureau ! Donc Philippe...

LEVASSEUR, *continuant.*

...Sans être un hercule, jouit d'une santé parfaitement tolérable.

MADAME LEVASSEUR

Il frise l'auxiliaire !

LEVASSEUR

Il frise...

MADAME LEVASSEUR

Qu'est-ce qui te prend, aujourd'hui ?... Fifi a toujours été très délicat et nous ne l'avons élevé, tu le sais, toi le premier, qu'au prix des soins les plus assidus... S'il a bonne mine, en apparence, c'est d'abord grâce au costume militaire qui lui donne un air sportif et qu'il porte fort bien.

LEVASSEUR

Allons, personne ne nous entend, Adèle ! tu te rends si bien compte que ce sont des arguments pour la galerie et que Philippe ne devrait pas être à la censure, que, dernièrement, je t'ai entendue affirmer devant des gens : « Notre fils a été très éprouvé par les gaz... » A ce point, ma parole,

qu'en t'entendant débiter cette histoire, je me suis sincèrement demandé s'il n'y avait pas eu une fuite dans la salle de bains ou au compteur de la cuisine.

MADAME LEVASSEUR

C'est ça, fais de l'esprit ! Et quel esprit ! ramassé dans les journaux illustrés que tu lis sans doute chez ton coiffeur !

LEVASSEUR

Eh bien, non... non !... Je me refuse à ces nouvelles démarches... là !

MADAME LEVASSEUR

Tu dis ?... toi... toi !...

LEVASSEUR

Parfaitement !... J'en ai assez !... Ton affolement nerveux de mère, aux premiers temps de la guerre, m'avait gagné ! J'ai supporté vaillamment que notre fils devienne chauffeur !...

MADAME LEVASSEUR

Oh ! à Bordeaux seulement... et avec le gouvernement !

LEVASSEUR

Qu'il mange à l'office et reçoive des pourboires ! J'ai respiré quand nous sommes parvenus à la maison de la presse et à la censure... parce que, ça, au moins, ce sont des services titularisés, mais, puisqu'un ministre vient y faire une sélection pour le service armé, eh bien, je ne bougerai pas personnellement, na ! J'en ai assez ! Si tu crois que c'est gai pour un homme important comme moi, un industriel notoire et qui n'a pas

perdu à la guerre... au contraire... de subir tout le temps ces regards ironiques faussement bienveillants et d'avoir à regarder la pointe de mes souliers en murmurant : « Oui, la santé chancelante de notre fils !... »

MADAME LEVASSEUR

Ah ! le voilà, le cri du cœur !... la vanité !... Tiens, inconsciemment, tu viens de te révéler tout entier ! Ce n'est pas ton âme de père, tes convictions de directeur de conscience qui te font sacrifier ton fils... C'est pour ne plus avoir à faire des démarches gênantes, tout simplement ! C'est pour ne plus avoir à supporter le sourire goguenard de quelques malveillants amis ou confrères. Ah ! je les connais, tes mesquineries de caractère, va !... Il n'y avait qu'à t'entendre prononcer à l'instant : « Un homme important, un industriel notoire ! » Ah ! là ! là ! tu en avais plein la bouche... Moi, je suis plus franche vis-à-vis de toi, je ne triche pas avec mes sentiments !

LEVASSEUR

Ah ! foutre non, en effet !

MADAME LEVASSEUR

J'avoue mes transes, mon effroi !... mon épouvante, qu'aucun raisonnement du monde ne peut arriver à calmer, à surmonter ! Ce sont des tares, des faiblesses, soit ! Mais devant ce refus vaniteux, dont ton fils connaîtra la cause, je t'en préviens, de nous venir en aide, alors que tu pourrais tout, oui, tout... moi, je ne m'incline pas, je t'en avertis ! Les démarches, je les tenterai seule, en attendant la réforme temporaire qui ne saurait tarder... Je me démènerai toute seule...

sans ton secours... Seulement, sache-le bien... sache-le... je garderai de ta défection un sentiment qu'il me sera impossible de surmonter. Je te le dis comme je le pense... Il y aura désormais entre nous une ombre que rien ne saurait effacer ! Ce ne sera pas bien gai, non, mais, puisque tu veux que ce soit aussi la guerre entre nous... eh bien, ce sera la guerre !... Par le temps qui court...

LEVASSEUR

Oh ! *(Il frappe brusquement du poing sur la table, puis, quelques secondes après, se reprend et, la figure congestionnée, arpente la pièce.)* Ça va... ça va !... c'est entendu... J'ai toujours cédé toute la vie devant toi, je ne me sens pas de force à supporter les représailles ! Je les imagine suffisamment sans qu'il soit besoin de me les décrire à l'avance. Je préfère me déclarer vaincu tout de suite ! Allons-y !... je vais me mettre en campagne !... Je vais aplanir la route de Philippe ! Oh ! je prévois toutes les stations de mon calvaire, toutes, nous les gravirons toutes ! Il a été au service automobile, il y retournera pour quelques mois. Il sera déclaré inapte au service armé... Pendant ce temps, nous l'aurons improvisé métallurgiste ! il se réveillera métallurgiste ! Peut-être alors arriverai-je à le faire mettre en sursis d'appel comme directeur d'une société cuprifère... Pourquoi pas ?... Bon ! le sursis expire... et il est de nouveau déclaré inapte au service armé... Si on récidive, nous le ferons foutre dans les wagons-réservoirs !

MADAME LEVASSEUR

Cesse de bouffonner ! J'avais cru un instant que tu parlais sérieusement et que tu revenais sur ton mouvement de refus.

LEVASSEUR

Mais je parle sérieusement, crédieu ! tout ce qu'il y a de plus sérieusement ! Faut-il te hurler que j'accepte ? Donc... à deux heures, je commencerai par aller trouver Terroul !

MADAME LEVASSEUR

Téléphone-lui. C'est l'heure de son déjeuner, il est sûrement chez lui.

LEVASSEUR

Tu n'as pas confiance ?

MADAME LEVASSEUR

Ce n'est pas ça, mais je suis persuadée que l'heure presse. Et il est préférable que Terroul te réponde de son domicile particulier. Téléphone.

LEVASSEUR

Dans ce cas, il faut que Philippe me donne des renseignements plus détaillés sur la circulaire.

MADAME LEVASSEUR

C'est juste. Je l'appelle. *(Revenant à Levasseur.)* Mais ce n'est pas une diversion de ta part ? Es-tu formellement décidé ? Puis-je compter sur toi ?

LEVASSEUR

Du moment que j'ai pris mon parti, tu peux compter sur moi ! Je vais me mettre en campagne, et je ferai tout ce qu'il faudra faire.

MADAME LEVASSEUR

C'est bien, Gabriel, merci ! Me voilà un peu soulagée et reprise de quelque espoir... *(Elle appelle.)* Philippe ! Philippe !

Philippe entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PHILIPPE

LEVASSEUR, *à son bureau.*

Alors, que t'a dit exactement Terroul, tout à l'heure ?

PHILIPPE

Eh bien, ce que maman a dû te répéter ! Les ordres les plus sévères de recrutement ont été donnés par le ministre. Il paraît qu'il faut désormais faire un nettoyage complet dans tous les services. Terroul m'a dit : « Cherchez-vous quelque chose, c'est une affaire de jours. »

LEVASSEUR

La prochaine visite sanitaire aura lieu quand ?

PHILIPPE

Dans un mois environ.

MADAME LEVASSEUR, *avec autorité.*

Tu seras versé dans l'auxiliaire, ça ne fait de doute pour personne... Il s'agit de prolonger ton séjour dans les bureaux jusque-là. Mais si on ne peut pas te garder à la censure ou à la propagande, il faut...

PHILIPPE

Maman, tout sera bien aléatoire dans cet ordre d'idées ! Et si je suis maintenu dans le service armé... dame, il faut tout prévoir... Alors ! Non... moi, je pencherais vers une solution plus radicale... Interprète dans l'armée anglaise... Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

LEVASSEUR

Moi, ça me paraît très bien...

PHILIPPE

J'ai bien un filon... Mais il paraît très compliqué, et puis il faudrait aller vivre à Cahors.

MADAME LEVASSEUR

Cahors ! C'est dans le Midi, ça ?

LEVASSEUR

Evidemment, ce n'est pas l'Afrique, mais c'est dans la direction.

PHILIPPE

Interprète, même à titre temporaire !

MADAME LEVASSEUR

Interprète, mais c'est un poste très dangereux ça, très exposé, Philippe ! Il y en a beaucoup de tués !

PHILIPPE

C'est comme dans tout ! Il y en a de très exposés et d'autres qui ne le sont guère... Et puis j'ai consulté le décret du 2 juin à l'*Officiel* qui règle la situation. Au bout de dix-huit mois, l'interprète aux armées peut être régulièrement proposé pour...

MADAME LEVASSEUR, *sursautant.*

Tu dis dix-huit mois !... dix-huit mois !

LEVASSEUR

Ecoutez, mes enfants, pour l'instant ne perdons pas de temps en discussions inutiles. Tu vas

me donner une fiche de renseignements dont j'ai besoin... Connais-tu des précédents ?

PHILIPPE

Oui, et dans la censure, précisément.

LEVASSEUR

Eh bien, ce n'est pas mauvais ça ! *(Il s'assied au bureau.)* Adèle, veux-tu aller dire à l'office pendant ce temps qu'on serve le déjeuner bien exactement à midi, je suis pressé.

MADAME LEVASSEUR

Je vous laisse... je vais mettre mon chapeau pour aller chez tante Mathilde, je serai rentrée dans une demi-heure. Seulement, je désire être présente quand tu téléphoneras à Terroul.

LEVASSEUR

Je t'appellerai ! je t'appellerai !

MADAME LEVASSEUR, *bas à son fils.*

Veilles-y... En ma présence, ton père sera toujours plus ferme.

PHILIPPE

Entendu... Laisse-nous seuls...

Elle sort.

SCÈNE VIII

LEVASSEUR, PHILIPPE

PHILIPPE

Le précédent, c'est celui-ci. Adrien Perieux faisait partie de la censure diplomatique lorsque...

LEVASSEUR, *l'interrompant et lui désignant une chaise.*

Toi, mets-toi là ! J'ai à te parler... *(Un grand temps.)* Oh ! pour un instant, il s'agira de moi, non de toi ! Tu te trouves en présence d'un homme bouleversé... Je traverse, je crois bien, le moment le plus pénible, le plus cruel de mon existence... D'autant plus cruel que ce que je ressens, ce que je subis, je ne peux en faire confidence à personne. Je n'ai même pas le soulagement, dans cet émoi, d'ouvrir mon cœur à qui que ce soit.

PHILIPPE

Mais, papa, si ce n'est pas trop osé ou déplacé de ma part, je t'offre de devenir le confident de tes ennuis... Songe que je suis en âge de t'apporter peut-être, sinon une aide, du moins une sollicitude compréhensive...

LEVASSEUR, *avec force.*

Tu es arrivé, en tout cas, à un âge où tu peux envisager les réalités brutales de la vie !... Tu es arrivé à un âge où l'éducation qui a amorti trop souvent les chocs sous tes pas doit être rejetée par nous comme une entrave inutile. Tu as été tardivement un homme, mais te voici en pleine guerre, lancé au milieu du cataclysme le plus inouï dont la violence a fait céder brusquement toutes les conventions sur lesquelles nous avions établi nos existences. Partout les plans habituels de la vie sont transformés. Le langage que je n'aurais pas osé te tenir il y a quelques années devient aujourd'hui naturel, nécessaire !... Ecoute moi donc.

PHILIPPE

Je t'écoute.

LEVASSEUR

Sache ce qui se passe dans la vie de ton père, pénètre au delà de ses aspects, de cette surface aimable dont nous recouvrons tous plus ou moins notre vie intérieure ! Va jusqu'au cœur de celui qui t'as donné le jour... Car, vois-tu, ç'a été un homme comme les autres, ton père, avec ses faiblesses, ses tares, ses qualités aussi, ses petitesses, et qui sait, peut-être aussi ses vertus... J'ai mon secret, Philippe... Il y a un mystère dans ma vie, un mystère que je vous ai soigneusement tenu caché. Aujourd'hui il n'y a plus d'inconvénients à ce que je te fasse l'aveu d'un passé que tu ne peux plus ignorer longtemps. Je considérerais maintenant comme un crime de prolonger ton ignorance sur ces choses révolues... Tu dois les connaître et les juger... *(Un temps.)* Tu n'es pas mon seul enfant, Philippe !

PHILIPPE

Papa !

LEVASSEUR

Ne te trouble pas... Ecoute... A dix-neuf ans, échappé de rhétorique, gamin ricaneur, ni chaste, ni vicieux, externe comme toi à Janson, quand je rentrais à la maison à l'heure du déjeuner, je lutinais bêtement et sans conviction aucune la pâle couturière à la journée qui s'étiolait chaque jour à la fenêtre du corridor... Je n'eus pas même l'excuse d'un semblant d'amour... *(Levasseur s'assied.)* Inconscience et vilenie de l'enfance... Mais la face des choses changea pour moi quand cette fille accourut un jour, affolée, à la sortie du lycée... « Je suis enceinte ! » Alors, ce fut la honte, l'épouvante ! L'idée me vint de souffler le crime à cette malheureuse que je haïssais pour l'humilia-

tion qu'elle imposait à mon cœur orgueilleux de petit bourgeois. Je n'osai pas, je me résignai, hanté par cette seule idée : cacher la chose à mes parents, éviter la vindicte paternelle et les responsabilités de l'avenir ! Par bonheur, j'étais tombé sur une créature très douce, très humble, sincère dans son amour, résignée à tout... Aucun esclandre, aucune velléité de chantage n'était à craindre... Pour excuse, j'avais mes dix-neuf ans, tout écrasés sous l'importance de ces événements secrets ! Je me sentais mortifié jusqu'au fond des moelles par la vulgarité de l'aventure, par l'ineptie d'une vie gâchée peut-être à son aurore, à cause de cette Juliette à trois francs la journée !... Ma paternité précoce me semblait une tare indélébile... Quand l'enfant vint au monde au fond d'une mansarde, je ressentis pour lui une aversion terrifiée. Une véritable phobie me faisait même éviter dans mes courses le quartier de Paris où ce petit être commençait à menacer mon avenir... Je fis quelques dettes qui me permirent de subvenir aux besoins de la mère... Pas une minute, naturellement, l'idée de reconnaître l'enfant ne me vint à l'esprit, et pas une fois la mère n'eut l'audace de me le proposer... Néanmoins, c'était chez moi une gêne obscure, l'appréhension d'un chantage toujours possible. C'est pourquoi je voulus, coûte que coûte, me réfugier dans le mariage, comme dans une solution définitive. Il me semblait que, marié, absous, la vie enfin réalisée sous l'égide des lois, je n'aurais plus à redouter la résurrection de mon passé. Je me mariai donc à un âge absurde, inaccoutumé... Tu vins au monde et je goûtai enfin sans remords les joies salubres de la paternité... L'autre, l'intrus, oh ! je ne l'abandonnai pas complètement ! La mère m'avait appelé au moment d'une fièvre

typhoïde qui tournait mal !... Je ne ressentis à nouveau ma répugnance que lorsque le bambin devint en âge de faire ses études... Je lui trouvais cet air vulgaire de certains enfants pauvres... Il respirait fortement en mangeant ses tartines, un peu comme une bête affamée, et il baissait la tête d'une façon que je préférais juger sournoise... A dater de ce moment, ce fut la rupture complète. La vie passa. A d'autres que ta mère j'aurais peut-être pu, au cours de ces vingt années, confier ce secret et me décharger de son poids. Mais tu la connais. Tu imagines de quelles représailles, de quel harcèlement j'aurais payé un pareil aveu ! A quoi bon ! Pour quel résultat ? Son caractère est intraitable. Peut-être en son fond est-il plein de mansuétude, mais son goût de domination, sa ténacité domestique n'ont plus laissé de place apparente à d'autres sentiments... J'ai préféré céder, céder toujours par peur des criailleries inutiles. C'est l'histoire de bien des ménages. Dans la vie, la sécurité m'a suffi ! Par peur des responsabilités, j'ai abdiqué le soin de mon bien-être aux mains des autres. Ainsi, beaucoup d'hommes, qui eussent pu devenir des êtres volontaires, des caractères, se sont enfouis par lâcheté dans une médiocrité confortable, qui leur a tenu lieu d'idéal et de conscience ! Et cette fuite perpétuelle devant la lutte a peut-être pour cause initiale dans l'âme de ton père, Philippe, le premier devoir déserté, le premier reniement de soi-même !... Tout s'enchaîne. Voilà ce que je suis, mon enfant !

PHILIPPE, *après un silence embarrassé.*

Et... Pardonne-moi de n'avoir que cette interrogation aux lèvres... Lui... l'enfant... qu'est-il devenu ?

LEVASSEUR

Ce qu'il est devenu ? Un petit employé de bu-reau, bien humble, bien obscur... Un de ces être effacés que l'on voit derrière une grille ou à l porte d'un bureau et dont on ne pense rien parc que ce sont des êtres subalternes... Du moin c'est tout ce que j'en ai jamais su, moi ! Je l'avai aidé à entrer à la gare du Nord. De là, il est pass au P.-L.-M. aux écritures.

PHILIPPE

Mais il faut absolument faire quelque chos pour lui, le sortir de cette ornière !

LEVASSEUR, *le regardant avec intensité.*

N'est-ce pas ?... C'est ton avis ?...

PHILIPPE

Absolument.

LEVASSEUR

Je suis content que tel soit ton premier mou-vement...

PHILIPPE

C'est tout naturel.

LEVASSEUR

Alors, si tu penses ce que tu dis, et je t'en féli-cite, Philippe, tu jugeras de mon émotion, de mo immense émotion, lorsque, tout à l'heure, la mèr est venue m'annoncer que ce fils-là venait d mourir.

PHILIPPE

Il est mort !...

LEVASSEUR

D'une mort bien banale aujourd'hui, mort su

le champ de bataille. Mort tout simplement, sans tergiverser comme sans esbrouffe. Cet humble, cet ouvrier, cet employé vague était devenu une de ces petites capotes bleues, lavées par la pluie, cuites par le soleil, qui font matelas dans la brèche !... une de ces capotes qui offrent inlassablement leur misère aux balles de l'ennemi pour sauver un pays où elles ne sont pourtant que poussière, déchéance et obscurité !... Il faisait partie de ce troupeau, Philippe, qui aura été droit devant lui, quelles que soient ses convictions sociales, en endossant courageusement sa part de fatalité commune... Et, tout à coup, je le revois là, devant moi, comme je l'ai vu à quinze ou seize ans, son regard fixe posé sur moi, sans reproches, sans haine et sans tendresse. Mon fils ! c'était ça, mon fils ! mon fils comme toi ! A l'annonce de sa mort, vois-tu, je sens venir de mes entrailles un élan fou, désespéré ! C'est une espèce de vieux remords qui bat de l'aile en moi. Je voudrais serrer les bras, étreindre, tenir cette capote trouée dans mes coudes, et demander pardon, pardon, pardon !

Il sanglote, accoudé à la table. Philippe se lève.

PHILIPPE

Alors, cette femme que j'ai aperçue tout à l'heure en entrant, qui te parlait, assise sur cette chaise ?...

LEVASSEUR

C'était la mère !... Et sais-tu ce qu'elle m'apportait de lui ?... une lettre... un adieu qu'il avait eu soin d'écrire au moment de la mobilisation au cas où il ne reviendrait pas... Lis toi-même, ça vaut la peine !...

Levasseur se lève, sort la lettre du portefeuille et la tend à son fils qui la lit.

PHILIPPE, *lisant.*

Mon père... *(Il lit à voix basse d'abord, puis une phrase à voix haute.) Vous dont je ne porte pas le nom... mon père, dites-vous que si je suis tombé, c'est que je tenais particulièrement à vous faire honneur... Quand vous penserez plus tard à moi, je veux que vous vous disiez : « Ce sang-la, ce sang qu'il a versé... »*

Sa voix s'étrangle, il continue des yeux.

LEVASSEUR

C'est beau, n'est-ce pas ?... Quelle simple noblesse !... Quelle dignité chez ce réprouvé ! C'était une âme, à coup sûr ! *(Philippe tend la lettre à son père, qui la prend et la remet dans son portefeuille.)* Voilà qu'il faut que j'aie la honte d'en être fier et de sentir, à l'heure de l'adieu, cette paternité que j'ai si commodément étouffée pendant trente ans de ma vie ! Et l'autre, la femme... *(Il désigne le siège où elle était assise.)* Si tu l'avais entendue !... A travers l'expression précautionneuse de son chagrin, je sentais qu'elle voulait surtout me faire apprécier la valeur du disparu ! « Si tu l'avais connu ! »... cela revenait comme un *leitmotiv* d'affreux regrets !... Ses mots, doucement, avaient l'air de chercher le chemin de mon cœur pour y éveiller l'orgueil paternel... Quelle tristesse ! Pas une plainte, pas une révolte ! La pauvre femme, habituée de tout temps aux résignations, aux rêves refoulés, malgré tout ce que j'ai fait, persiste à croire en ma bonté, elle me croit bon !... J'avais beau faire des dénégations de tête, elle presque souriait dans sa détresse, répétait obstinément : « Vous avez été bon, vous avez fait tout ce que vous avez pu ! » Et elle le pense peut-être ! Malheureuse qui, en elle-même, accuse

sûrement la grande machine sociale de toutes mes désertions et de tous mes égoïsmes ! Ah ! c'est affreux !... Et, pendant qu'elle me parlait ainsi, douce et triste, j'entendais une voix qui me criait : « Lâche ! lâche !... Tu n'as été qu'un lâche toute ta vie ! Lâche en abandonnant cet enfant à toute l'injustice de sa destinée... Lâche en n'ayant rien fait pour porter secours au déshérité, toi, le riche, le veinard... Lâche en protégeant, choyant jusqu'à la couardise l'enfant légitime, garanti par toutes les ressources de l'argent et du pouvoir ! » Oui, il a fallu qu'il y ait ceci, et c'est justice : le fils du peuple, de l'ouvrière, sortant du rang obscur, un de ceux-là qui auront été l'aliment principal du sacrifice, avec peut-être au cœur les meilleures vertus de la race, ce fils qui n'hésite pas à aller se faire casser la gueule sans discuter, au premier ordre venu d'un capitaine ! Et l'autre, le fils du bourgeois cossu, s'assouplissant, au contraire, à passer par toutes les mailles du filet pour fuir l'obligation du devoir !... Ah ! ah ! bravo ! belle lignée !... Un père lâche ne pouvait engendrer dans sa propre classe qu'un fils aussi débile !... Continue, mon petit !... tu as de qui tenir !... Tu es dans la tradition, va ! La voie est ouverte ! Il ne te reste plus qu'à me déshonorer un peu plus, en exigeant de moi que j'aille de bureau en bureau, de démarche en démarche, de mensonge en mensonge trahir nos couardises par des paroles tremblantes et balbutiées, pour qu'au moins, après ça, je finisse dignement ma vie, bourgeois las et repu dégoûté de lui-même, au milieu de toutes les vieillesses de son cœur !

PHILIPPE

Papa, tu n'auras désormais aucune démarche à faire, aucune démarche à subir... J'ai compris ce

que tu voulais que je comprisse... Ta confession n'aura pas été vaine. Je ferai mon devoir, tout mon devoir, je te le promets !

LEVASSEUR

Vrai ?

PHILIPPE

De toi à moi... c'est juré !

LEVASSEUR, *regardant son fils avec émotion.*

Ah ! tu ne sais pas le bien que tu me fais, Philippe ! le soulagement que j'éprouve tout à coup !... Il me semble que de l'air pur entre dans mes poumons ! Alors, c'est vrai, bien vrai ?... ce n'est pas une parole de commande ?

PHILIPPE

En doutes-tu ? Regarde-moi !

Levasseur se lève et va lentement vers son fils.

LEVASSEUR

Oui, j'ai vu la franchise dans tes yeux ! c'est très bien, Philippe, c'est très bien !... Embrasse-moi, petit !

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

PHILIPPE

Tu seras content de moi, désormais !... Tu as bien fait de me donner ton émotion à partager. Je suis bouleversé... mais le germe va pousser. Et tu verras que moi aussi... je suis ton fils !

LEVASSEUR

A nouveau, j'éprouve une grande émotion, mais bienfaisante, celle-là, très douce ! Et puis, tu sais, entre nous, pas besoin de phrases, pas de grands mots, c'est inutile ! Il ne faut pas s'en faire ac-

croire ! Je ne te demande pas d'être un héros, grand Dieu, non ! Cours ta chance, voilà tout, dans l'effort commun... Egale mesure pour les deux enfants... C'est simple... Un jour... on reçoit un petit bout de carton, on rejoint !

PHILIPPE, *gravement.*

On rejoint !...

LEVASSEUR

Et puis après, à la grâce de Dieu ! Son devoir !... un petit mot très vaste qui pèse après terriblement, hélas ! sur la conscience de ceux qui en ont eu l'ambition sans en avoir l'énergie !... A part ça, que la vie te conserve à ma tendresse, mon cher enfant ! Je t'aime tant... je t'aime pour deux !

PHILIPPE, *timide.*

Je voudrais te demander, papa... Tu n'as pas la photographie de... mon frère ?

LEVASSEUR

Si !

Silencieusement, il va à son bureau et, d'un classeur, tire une photographie. Philippe la prend et la considère.

PHILIPPE

Il me ressemble un peu !

LEVASSEUR, *avec émotion.*

Depuis un instant, c'est toi qui lui ressemble. C'est mieux !

Il lui serre fortement la main.

PHILIPPE

On tâchera !... Je comprends ce que tu as probablement souffert par moi, papa... Je ferai ce

que je peux, non pas pour égaler ton autre enfant, c'est difficile, mais pour que tu n'aies pas trop à souffrir de la comparaison, quand tu penseras à eux deux.

LEVASSEUR

Tout de même, la vie s'équilibre... On a beau s'évader, rompre la chaîne humaine, les anneaux se reforment, malgré tout, derrière vous, puisque, tu le vois, le sacrifice qu'un être a fait réagit de loin sur son frère inconnu... et le joint à lui dans ma tendresse...

On entend la voix de Madame Levasseur.

MADAME LEVASSEUR, *au dehors.*

Oui, servez... On vous a dit à midi précis !

LEVASSEUR, *effrayé tout à coup et changeant de ton.*

Sapristi, ta mère dans la salle à manger !... Je n'y pensais plus.

Il remet la photo dans son portefeuille.

PHILIPPE

Et compte qu'un tel secret ne peut pas nous échapper !

LEVASSEUR

Bien entendu... Mais il faudra bien qu'elle connaisse la décision ! et alors !... Je vois d'ici de quel enfer journalier je paierai cette métamorphose !... Ah ! il est toujours facile de conseiller la vaillance aux autres... Moi non plus, je ne suis pas un héros, Philippe... Et devenir un héros domestique à mon âge, quand on est de ma classe, ce n'est fichtre pas commode !

PHILIPPE, *souriant.*

Pauvre papa !

LEVASSEUR

Je ne suis pas fier ! J'avoue que rien que l'idée des mois qui m'attendent avec ta mère, ça me fait flageoler sur mes jambes...

PHILIPPE

Tout de même !

LEVASSEUR

Oh ! je tiendrai bon... Tu vois, je ne dépouille pas le vieil homme ! Quand étais-je moi-même ? Tout à l'heure ou maintenant ?...

PHILIPPE

Ecoute, il y a un moyen bien simple d'éviter les discussions et de tout arranger. Donne-lui l'impression pendant quelque temps que tu fais les démarches les plus pressantes en ma faveur... Ces démarches, n'auront pas abouti, voilà tout !

LEVASSEUR, *sautant sur la solution.*

Parfaitement... C'est excellent... Tu m'as passé le filon. *(La voix de Madame Levasseur se rapproche.)* Elle tient à me bien faire entendre qu'elle est rentrée et que le coup de téléphone à Terroul tarde trop à son gré... Je t'entends, va... Eh bien, du courage ! Je vais lui téléphoner à Terroul !

PHILIPPE

Après ce que nous venons de décider ? Tu n'y songes pas ?

LEVASSEUR, *avec autorité.*

Je te dis que je vais téléphoner à Terroul. Seulement, il y a la manière. A toi, je consens à dé-

voiler un truc qui m'a servi plus d'une fois sous la dictature de ta mère !

PHILIPPE

Quoi ?

LEVASSEUR

Tu te souviens que nous étions abonnés au théâtrophone avant la guerre ?

PHILIPPE

Bien sûr !

LEVASSEUR

Ah ! le bon temps ! le théâtrophone ! comme c'est loin ! Ça reviendra-t-il jamais ? Figure-toi qu'en enlevant l'appareil, on a laissé l'installation. Du moins l'interrupteur est resté là où il était, sous ma table... En sorte que, crac, un coup de doigt ou de genou et je puis téléphoner dans le vide sans que personne s'en aperçoive.

PHILIPPE

Je comprends !

LEVASSEUR

D'autant plus qu'il n'y a qu'un récepteur... Des fois, ça m'a rendu service ! J'en suis quitte pour me faire engueuler de temps en temps par la surveillante du bureau.

PHILIPPE

Malin, va !

LEVASSEUR

Ah ! on devient ingénieux en face de l'autorité supérieure ! Le système D, tu connais ça ! *(Il prend l'appareil après avoir actionné l'interrupteur.)* Allô ! allô ! Mademoiselle. *(A son fils.)* C'est bien commode, au moins comme ça on a

la communication sans attendre ! Tu vas voir ça. L'après-guerre, quoi !... Toi, appelle le grand Q. G. Non, attends une seconde. *(Gravement.)* On a encore le temps de s'embrasser ! *(Il pose le récepteur, se lève et appelle son fils. Ils se donnent encore une accolade puissante et émue.)* Ça va mieux ! *(Brusquement.)* Maintenant, ouvre la porte au grand chef et savoure, je t'en prie, ce que tu vas entendre ! Wagram 26-32, Mademoiselle, vivement, hein, je suis pressé ! Tiens, ce n'est pas la demoiselle habituelle. Ah ! vous êtes nouvelle... C'est ça... c'est ça, je me disais aussi !

PHILIPPE, *riant.*

Quel toupet !

LEVASSEUR

Je fais du luxe, mais je ne te souhaiterais pas d'être à ma place ! *(Philippe fait signe à sa mère au dehors qu'elle peut entrer.)* Allô ! Wagram 26-32. Monsieur Terroul ?

Madame Levasseur entre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME LEVASSEUR

LEVASSEUR, *au téléphone, à son bureau.*

Monsieur Terroul est-il rentré ?... Il se met à table... Ça ne fait rien, voulez-vous le déranger et lui dire que c'est Monsieur Levasseur qui n'a qu'un mot à lui dire, mais très pressé. *(Madame Levasseur est entrée. Philippe est près d'elle. Silence. Levasseur regarde sa femme et avec un air grave et sombre il dit.)* Il y a de la friture !

MADAME LEVASSEUR

Secoue le récepteur !

LEVASSEUR

C'est vous, Terroul ?... Bonjour, comment ça va ?... Merci, merci... ça boulotte... Dites-moi, vous vous doutez un peu pourquoi je vous téléphone, mon cher... Oui, oui, je sais bien, mais il faut que Philippe reste un mois de plus chez vous... Je vous demande un mois, jusqu'à la prochaine visite sanitaire, à charge de revanche, mon cher. Notez que je ne vous demande rien qui sorte de la régularité.

MADAME LEVASSEUR, *bas à son fils.*

Jamais je ne l'ai vu aussi ferme !

PHILIPPE

Il est épatant !

LEVASSEUR, *continuant.*

Pas de favoritisme, je suis de cet avis ! L'application de la loi Dalbiez, Mourier, de toutes les lois. Encore faut-il savoir discerner dans l'application...

MADAME LEVASSEUR, *encourageante.*

Très bien ! *(A son fils.)* Tu vois que j'ai eu raison de le sabouler un peu ! Il n'y a que ce moyen avec lui !

LEVASSEUR

Mais laissez, Mademoiselle, n'interrompez pas ! Quelle friture !

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame est servie !

Levasseur, en tenant l'appareil, s'est retourné vers le domestique. Il fait signe à Madame Levasseur et à Philippe d'aller se mettre à table. Pendant que Madame Levasseur et Philippe passent dans la salle à manger, Levasseur s'adresse à l'appareil et ponctue le silence de « certainement, certainement ». Sur le pas de la porte, Madame Levasseur se retourne et dit : « Invite-le à dîner pour un de ces soirs. » Sur quoi Levasseur répond : « Chut ! chut ! tu m'empêches d'entendre. »

LEVASSEUR, *aux autres, sans lâcher le récepteur.*

Mettez-vous à table, j'arrive, j'ai fini. *(Dans le téléphone.)* Quoi ? Parlez, parlez, mon bon, c'est bien votre tour. *(Philippe et sa mère sont au fond dans la salle à manger, la porte ouverte. On les voit attaquer le déjeuner. Le domestique tient à la main une bouteille de champagne. Levasseur, à droite, est inaperçu complètement d'eux. On entend une légère détonation dans la salle à manger.)* Quel est ce coup de canon ?

MADAME LEVASSEUR, *de la salle à manger.*

C'est le bouchon de la bouteille de champagne qui a sauté.

LEVASSEUR

Si Terroul entendait ça, il trouverait le champagne prématuré. *(Au téléphone, en le posant sur la table.* Rien, rien, mon cher... A la bonne heure ! avec vous, c'est un plaisir de causer !... *(Il a posé l'appareil et parle les deux mains dans ses poches.)* Je vous le dis tout net : jamais vous ne m'avez été de votre vie plus sympathique ! Quoi ? Je vous demande pardon, j'entends ma femme et mon fils qui m'appellent pour déjeuner... Et vous-même d'ailleurs, j'abuse, je crois bien ! *(Il crie.)*

J'arrive, j'arrive, mes enfants. *(A l'appareil.)* Alors, au revoir, mon cher... Et vous savez, de tout cœur !... Bon appétit ! Quoi ? Oui, excellent, le communiqué, parbleu ! Dans trois mois la victoire... et après ça, comme dit ma femme, la vie en rose !... *(Instinctivement, il fait des gestes de politesse et revient à l'appareil pour raccrocher bruyamment le récepteur.)* Ouf ! ça y est... *(Il se dirige vers la salle à manger où l'on entend Madame Levasseur répéter : « Très bien ! » tout haut plusieurs fois de suite. Levasseur, se mettant à table, simple comme après une prouesse.)* Il faudra absolument faire arranger ce téléphone... Il y a unc friture !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Un petit salon avec une boiserie Louis XVI. A droite, un grand lit de repos ; devant le lit une table sur laquelle est servi le thé. A gauche, un petit bureau de femme, des fleurs. Une atmosphère de luxe, de bien-être et d'intimité règne dans la pièce.

Au lever du rideau, Monsieur Levasseur, Madame Levasseur, Philippe et Bleuette Sorbier prennent le thé.

SCÈNE PREMIÈRE

LEVASSEUR, MADAME LEVASSEUR, PHILIPPE, BLEUETTE SORBIER

MADAME LEVASSEUR

Enfin ! les premiers gâteaux au vrai sucre !... La pâtissière m'a donné sa parole qu'il n'y avait pas de saccharine. Un éclair, Bleuette ?

LEVASSEUR

Qui m'eut dit, quand cet enfant partait pour le front, que nous serions là, un an après, presque jour pour jour, victorieux d'abord et heureux, ma foi, oui, heureux... Ouf !... délivrés d'une si grande angoisse !

PHILIPPE

Démobilisé !... en pékin !

LEVASSEUR

En pékin !... c'est un mot de ma jeunesse. Ça se dit encore ?

PHILIPPE, *montrant Bleuette.*

Et fiancé, un beau matin, avec cette jolie petite personne dont j'ignorais, il y a deux mois, l'existence... que, d'ailleurs, j'ai peut-être rencontrée vingt fois quand elle était petite fille, sans me douter qu'un jour viendrait où nous déciderions de passer cinquante ans ensemble !

BLEUETTE

Pourquoi cinquante ?... Plus de restrictions ! allez-y !

LEVASSEUR

En somme, Bleuette, vous n'avez presque pas connu Philippe en militaire ?

BLEUETTE

Je l'ai vu deux fois en uniforme... à sa dernière permission, il y a six mois... Je l'avais rencontré chez les Dorfeuil... mais il ne m'avait fait aucune impression, je l'avoue.

PHILIPPE

Merci, vous êtes gentille !

MADAME LEVASSEUR

Pourtant, on vous avait bien dit quelle conduite héroïque il avait eue au repli des Ardennes ?

BLEUETTE

Peut-être, mais, à ce moment, tous les permissionnaires à mes yeux étaient héroïques... Ils avaient tous la Croix de guerre.

PHILIPPE

Nous étions tous cités... c'était d'une écœurante banalité !

BLEUETTE

Songez donc que j'avais seize ans quand j'ai commencé mon admiration pour les poilus. Alors, comme nous voilà en 1919...

MADAME LEVASSEUR

Oh ! depuis quelques semaines seulement.

BLEUETTE

Ça me fait tout de même près de cinq ans d'admiration intensive et généralisée. Dans ma vingt et unième année, je demande à descendre de l'échelle. Si Fifi n'avait eu que l'attrait de sa bravoure, je n'avais qu'à tirer à la courte-paille... Non, c'est pénible à dire, mais je le dis : en uniforme, il m'avait paru nul. Il a fallu le veston et la gabardine rayée pour que je comprenne son charme !

PHILIPPE

Je dois avoir un charme civil !

LEVASSEUR

Aussi, pour des fiançailles foudroyantes, ça a été foudroyant !

PHILIPPE

Juste conséquence des coups de foudre !

LEVASSEUR

C'est épatant ! Plus besoin, maintenant, de se parler longtemps, de se connaître... Pan ! la porte s'ouvre : « Papa, je te présente ma fiancée ! » Ah ! bon, parfait ! C'est vous la fiancée ?... Enchanté. Ah ! les temps modernes !... Je veux encore un éclair à la saccharine... car ils sont à la saccharine.

Il prend un éclair.

BLEUETTE

Regrettez-vous, Monsieur Levasseur, que ça se soit passé ainsi ?

LEVASSEUR

Non, fichtre !... Il est tombé sur une fiancée adorable... sur des beaux-parents... un peu froids...

BLEUETTE

Tièdes...

LEVASSEUR

Un peu arriérés, mais très acceptables...

PHILIPPE

Je les prends... eux et leur stock de principes...

BLEUETTE

Dame ! un président de la Cour d'appel sans principes, ce serait terrible !

MADAME LEVASSEUR

Ce n'était pas une critique... car, nous aussi, nous sommes des gens à principes !

LEVASSEUR

Au fait, comment se porte cet excellent président ?

BLEUETTE

Papa va bien, je vous remercie... la victoire l'a rajeuni. Maman, la victoire ne lui suffit pas. Elle a besoin d'une cure d'eaux... Elle s'est beaucoup fatiguée pendant la guerre.

MADAME LEVASSEUR

Elle était infirmière ?

BLEUETTE

Maman ? non... Elle s'est fatiguée sur place.

MADAME LEVASSEUR

Hélas ! comme tant de gens... tant de pauvres gens... même pas exposés...

PHILIPPE

On est toujours exposé... à vieillir.

LEVASSEUR

Madame Sorbier a accepté de bon cœur que vous alliez à l'ambulance... Vous étiez si jeune !

BLEUETTE

Il n'aurait plus manqué qu'on m'empêche d'y aller... on aurait vu ça !

MADAME LEVASSEUR

Bien dit ! Voilà ce qu'étaient nos filles et nos fils ! et, au fond, nous ne nous en doutions pas ! La guerre nous aura servi à nous découvrir. C'est une banalité de le constater.

LEVASSEUR

Oui, oui, ma femme a raison... et les journaux aussi... Les valeurs morales... *(A Bleuette.)* Un peu de porto, ma chère enfant ?

BLEUETTE

Merci, non.

MADAME LEVASSEUR

Tenez, moi-même, je reconnais qu'avant la guerre, j'avais des idées un peu étroites, des préjugés...

LEVASSEUR

Ah ! ça, tu peux le dire ! Ah ! ça !... Féodale, tu étais féodale !

MADAME LEVASSEUR

N'exagère tout de même pas, Gabriel ! J'avais les idées de mon éducation... enfin, les idées qu'on m'avait données... Et, puisque Fifi, ma chère enfant, vous a mise au courant de tout ce qui touche la maison et de l'incident qui a bouleversé un moment notre vie, je puis vous en parler sans gêne aucune.

BLEUETTE

Oh ! oui, madame... je sais à quoi vous faites allusion.

LEVASSEUR, *à son fils.*

Ça y est !...

MADAME LEVASSEUR

Asseyez-vous...

PHILIPPE, *à son père.*

C'était inévitable !

MADAME LEVASSEUR, *elle tousse un peu et se verse du porto.*

Lorsque je vis l'année dernière ce malheureux Fifi s'arracher lui-même aux infirmeries, lui, une recrue d'hôpital, pour courir au front...

LEVASSEUR, *bas à son fils.*

Hein ! elle n'y va pas de main morte !...

PHILIPPE, *bas.*

Laisse-là écrire l'histoire !

MADAME LEVASSEUR, *continuant.*

Je peux bien le confesser, à ce moment-là, je fus terrorisée par son énergie.

PHILIPPE

Tu ne pouvais pas te douter, maman — pas plus que moi, d'ailleurs — que deux mois après surviendrait l'Armistice et que je n'aurais pas eu le temps d'exposer considérablement ma vie...

MADAME LEVASSEUR

Les voilà bien, ces héros !... La manie de se dénigrer, de diminuer leur mérite... Ah ! c'est bien français... On ne la changera jamais, la France !... N'importe, mon enfant, j'ai frémi pour toi, je l'avoue.

LEVASSEUR, *bas.*

C'est le laïus !

MADAME LEVASSEUR

Mais ça a été la source de ma régénérescence !... Quand tu es revenu et que vous avez pris, ton père et toi, mille précautions oratoires pour m'avouer la raison qui t'avait déterminé à partir, manifestement, vous vous disiez : « Comment va-t-elle encaisser qu'il y avait dans la vie de son mari un fils naturel, un fils qui, bien qu'il ait été à l'honneur, n'en était pas moins né de l'inconduite. » Avouez, capons, que vous vous étiez dit : « Ça va être dur ! »... Eh bien ! non, voilà le miracle ! Mon esprit, tout naturellement, sans que je m'en sois aperçue, s'était agrandi, élargi... Lequel de vous a été le plus étonné ?

LEVASSEUR

Moi, sans conteste.

PHILIPPE

Après moi, papa.

BLEUETTE

Quel ensemble !

LEVASSEUR

Ma femme a été sublime, cornélienne... c'est vrai !... Quelquefois, je la blague un peu, mais là, je le dis sans ironie aucune. Bien sûr, un moment elle a sursauté, mais tout de suite elle s'est écriée avec un geste que je n'oublierai pas : « S'il était là, je l'embrasserais ! »

BLEUETTE

C'est très bien, Madame... Le voilà, le beau cri du cœur... en dehors de tout préjugé et de toute convention !

MADAME LEVASSEUR

Parfaitement, je l'ai dit et, s'il avait été vivant... *(A Bleuette qui lui tend l'assiette de sandwichs.)* Encore un sandwich, je veux bien... Et, s'il avait été vivant, j'aurais exigé que Gabriel fît tardivement son devoir et lui donnât son nom. Voilà comment la guerre a transformé les caractères ! La seule vraie faute de Monsieur Levasseur avait été de se dérober jadis à son premier devoir social. Ça ne m'étonne pas de lui, d'ailleurs.

LEVASSEUR

Cré bon Dieu !... Qui m'eût dit que ma femme, un jour, me le reprocherait en plein salon !... C'est inouï !

MADAME LEVASSEUR

Parce que je suis juste et bonne.

BLEUETTE

Mais la mère de ce garçon vit toujours ?... Philippe ne m'en a parlé que très vaguement.

Philippe, de loin, fait signe à Bleuette de se taire.

MADAME LEVASSEUR

Ah ! par exemple, là, je vous arrête. Je vous prie, ma chérie, de ne pas évoquer ce souvenir devant moi. Vous m'offenseriez.

BLEUETTE

Oh ! Madame, je ne voulais pas... croyez-le...

MADAME LEVASSEUR

La mère n'avait aucune espèce d'intérêt, ni d'importance. Je puis bien vous le dire, une malheureuse fille sans dignité, un « vibrion », comme on disait de mon temps.

BLEUETTE

Ah ! on appelait ça un vibrion ?... Maintenant, on dit...

LEVASSEUR, *les interrompant.*

Mes enfants, mes enfants... je vous en prie !... Vous remuez tout ça à la pelle ! Si vous vouliez bien parler d'autre chose !... La guerre nous a appris à piétiner les convenances, je veux bien, mais, tout de même, à force de piétiner, vous n'avez pas l'air de vous douter que vous me marchez sur les pieds avec une de ces sérénités !... Si nous parlions un peu moins du passé et un petit peu plus de l'avenir ?... Hein !... si nous parlions de ces deux gamins-là... Alors, voyons... Avez-vous décidé la date fatidique ..? A quand la convention du mariage ?

Il les prend chacun sous un bras.

BLEUETTE

Le 15 avril ferait bien notre affaire. Nous avons choisi cette date, Philippe et moi, si vous n'y voyez aucun inconvénient, parce que maman pourrait encore aller faire sa cure d'air à Caux.

LEVASSEUR

Et moi aussi, ça me botte, parce que vous pourrez aller passer votre lune de miel dans notre villa de Cannes, dans votre villa, devrais-je dire, mes enfants, car si vous vous y plaisez, je vous la donne en cadeau de premier de l'an.

BLEUETTE

Pas possible ! Ah ! que vous êtes bon ! Merci, papa.

Elle l'embrasse.

PHILIPPE

Mais c'est de la folie. Tu viens de l'acheter. A peine l'as-tu visitée !...

LEVASSEUR

Mes enfants... entre nous, je puis bien vous le dire, puisque ça vous intéresse, savez-vous combien, en ces trois dernières années, l'usine a gagné ?

BLEUETTE

L'usine ?

LEVASSEUR

C'est-à-dire moi. On dit l'usine quand on gagne et « moi » quand on perd. Allez, mes petits, allez-y...

BLEUETTE

Deux.

LEVASSEUR

Plus.

BLEUETTE

Trois ?

MADAME LEVASSEUR

Quatre ?

PHILIPPE

L'année dernière c'était trois, papa.

LEVASSEUR

Eh bien! de l'année dernière à l'Armistice, ça fait trois de plus, six en chiffre rond.

BLEUETTE

C'est admirable ! Six francs de bénéfice en six ans ! Ça fait vingt sous par an.

MADAME LEVASSEUR

N'exagérons rien, Gabriel. Sur ces six millions, combien le fisc va-t-il prendre comme bénéfices de guerre ?

LEVASSEUR

Ah ! oui, ça va être formidable ! Actuellement, ce n'est pas absolument fixé, mais cinquante pour cent peut-être.

MADAME LEVASSEUR

Cinquante pour cent... C'est effrayant, c'est monstrueux !

LEVASSEUR

Ah ! mes enfants !... Et les droits d'héritage plus tard ! Aussi, prenez toujours la villa de Cannes. Allez, plus je vous donnerai de mon vivant, moins vous paierez. Prenez sous le bras et filez avec...

MADAME LEVASSEUR

Ah ! ne parle pas de ta mort, je te prie !

LEVASSEUR, *aimablement.*

Mais je parlais aussi de la tienne, ma chère Adèle.

PHILIPPE

Je compte travailler ferme, papa.

LEVASSEUR

Et tu as raison. La nation a besoin d'un effort considérable.

BLEUETTE

Ça n'empêche pas d'ailleurs de s'amuser en temps voulu, n'est-ce pas, Philippe ?

MADAME LEVASSEUR

Il le faut. La vie se reforme peu à peu.

BLEUETTE

Les bals reprennent un peu partout. Madame Smith en a donné un costumé la semaine dernière.

MADAME LEVASSEUR

Je ne vois pas en quoi danser serait un crime. En voilà des préjugés !

LEVASSEUR

N'importe ! costumé ! c'est un peu prématuré. Il y a une nuance ! Nous ne sommes qu'en 1919. Attendons 1920, que diable !

MADAME LEVASSEUR

Ah ! cette danse !... Hein, Bleuette, l'a-t-on assez incriminée pendant la guerre !

BLEUETTE

A entendre tous les gens graves, et papa lui-même, c'était le tango, le pelé, le tondu à qui nous devions tous nos malheurs. Eh bien ! on l'a repris, le tango. Il n'est même pas démodé.

PHILIPPE

Ce ne sera pas long ! Il n'a plus qu'à bien se tenir, le tango... Il arrive en droite ligne d'Amérique, en ce moment, le shimmy, qu'on a inauguré dans tous les dancings.

LEVASSEUR

Le... quoi ?...

BLEUETTE

On le danse au Chun-chin-chow...

MADAME LEVASSEUR

C'est une variation du tango ?

BLEUETTE

Du tout. Aucun rapport. Il y a des différences capitales.

PHILIPPE

Il y en a même une plus capitale que toutes. C'est que les jambes ne bougent presque pas.

MADAME LEVASSEUR

Non, pas possible ! On danse sans bouger ?

LEVASSEUR

C'est épatant !...

PHILIPPE

Ce sont presque des mouvements de torse, uniquement.

LEVASSEUR

Oh ! mais c'est dans nos moyens, ça !... Je vais apprendre le shimmy.

BLEUETTE

Tenez, maman, les deux premiers temps, voilà la pose du corps. Et la pose des pieds des deux danseurs. *(Elle fait signe à Philippe qui s'avance et ils se mettent à danser tout en parlant.)* Non, la jambe un peu plus droite.

PHILIPPE

Comme ça, n'est-ce pas ?

BLEUETTE

Oui. Puis, autant qu'il me souvient, car je n'en suis pas encore très sûre, voilà les premiers mouvements du torse : une, deux, une, deux...

LEVASSEUR

Oh ! que c'est curieux. C'est très intéressant... Ma bonne, nous danserons le shimmy tous les deux quand nous nous ennuierons !...

BLEUETTE

Une, deux...

Pendant ce temps, un domestique apporte une lettre à Levasseur, qui l'ouvre.

LEVASSEUR, *au domestique.*

Faites attendre dans mon bureau. *(Le domestique sort.)* Mes enfants, justement nous parlions tout à l'heure de... *(Les deux enfants, qui dansaient toujours, s'interrompent et se rapprochent de Levasseur.)* Ah ! ceci est grave, émouvant !

MADAME LEVASSEUR

Qu'est-ce qu'il y a ?... Tu prends un air tout à coup !...

BLEUETTE

Oui, qu'est-ce que c'est ?

LEVASSEUR

Au fait. Je puis lire devant cette petite... Il n'y a plus de secret pour elle. Elle est de chez nous...

BLEUETTE

Je vous remercie de m'en donner la preuve.

LEVASSEUR

Nous parlions du disparu tout à l'heure. Ce mot est de sa mère. *(Il lit.) Monsieur Levasseur, peut-être vous intéressera-t-il d'avoir sur la conduite au feu de mon fils Paul quelques renseignements précis. Un de ses camarades de combat, un autre lui-même, revenu depuis peu et que je charge de cette lettre, vous édifiera à cet égard, si vous le désirez. Recevez, Monsieur*, etc... Il est là, dans mon bureau.

MADAME LEVASSEUR

Mais, je crois bien, il faut le recevoir.

PHILIPPE

Tout de suite.

BLEUETTE

Ne le faites pas attendre.

MADAME LEVASSEUR

Je veux le voir... l'entendre...

PHILIPPE

Fais-le entrer ici... nous lui parlerons aussi...

LEVASSEUR, *montrant Bleuette.*

Mes enfants !... Tout de même...

BLEUETTE

C'est vrai... Je suis de trop. Je m'en allais, d'ailleurs. Il faut que je passe prendre maman au thé de la rue Royale, à cinq heures.

PHILIPPE

Déjà !

BLEUETTE

Et je vous prie, Philippe, de ne pas m'accompagner, même jusqu'à la porte. Restez... Passez-moi mon sac. *(Philippe le lui tend.)* Merci !

PHILIPPE

Alors, demain matin, j'irai vous prendre à dix heures, voulez-vous, pour monter à cheval ?

BLEUETTE

C'est ça, un tour au Bois. Au revoir, maman.

MADAME LEVASSEUR, *elle l'embrasse.*

Au revoir, ma fille chérie.

BLEUETTE *va à Levasseur.*

Et vous, *shake-hands... (Elle lui serre la main.)* Papa, vous êtes un bon gros.

Elle se dirige vers la porte.

LEVASSEUR

Est-elle gentille !

PHILIPPE

Je l'adore !

LEVASSEUR

Comment ne l'adorerait-on pas ?... Philippe, tu as eu raison... C'est comme si elle était de la famille depuis le premier de ses vingt printemps. *(A sa femme.)* Alors, je fais entrer ici ?... Bien ! Si tu veux ?... Essuie-toi, tu as des miettes sur ton corsage. *(Une fois que Bleuette est sortie, il va à la porte du salon et l'ouvre.)* Entrez, Monsieur.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE SOLDAT, s'appuyant sur une canne.

LE SOLDAT

Madame, Messieurs !

Il salue.

LEVASSEUR

Vous pouvez parler sans gêne. Ma femme, mon fils... Ils sont tous deux au courant de la mort héroïque de votre camarade.

MADAME LEVASSEUR

Vous étiez son ami, Monsieur ?

LE SOLDAT

Intime. Même régiment, même classe.

MADAME LEVASSEUR

Asseyez-vous, Monsieur, vous serez mieux.

LE SOLDAT

Vous êtes bien aimable, Madame...

Il boite légèrement.

MADAME LEVASSEUR, *lui tendant une chaise sur laquelle il s'assied.*

Vous éprouvez une difficulté à marcher ?

LEVASSEUR

Auriez-vous été blessé ?

LE SOLDAT

Oui, un petit pruneau dans la jambe droite. Ça ne compte pas.

PHILIPPE

Blessé... Il y a longtemps ?

LE SOLDAT

Au moulin de Laffaux.

LEVASSEUR

Au même endroit que...

Il s'arrête.

LE SOLDAT

Oui... le même jour.

LEVASSEUR

Je comprends pourquoi Madame Boulard m'a écrit que vous nous donneriez sur la fin de ce pauvre garçon tous les renseignements possibles.

PHILIPPE

Je vous écouterai, croyez-moi, Monsieur, avec une grande émotion... Moi-même, je suis avide de connaître...

LE SOLDAT, *l'interrompant.*

Je vous demande pardon... Je ne m'attendais pas à me trouver en présence de tant de personnes. Ça me gêne un peu !

LEVASSEUR

Je vous en prie. Ne craignez pas d'avoir devant vous un auditoire insuffisamment pénétré...

LE SOLDAT

Je n'ai pas cette crainte... non... Mais ce que j'ai à dire s'entend mieux d'homme à homme et seul à seul...

LEVASSEUR

Qu'à cela ne tienne... Je comprends votre sentiment.

LE SOLDAT

Mon désir, du moins...

LEVASSEUR

Et ma femme et mon fils ne s'en formaliseront pas. Ils vont se retirer, puisque vous le souhaitez ainsi.

LE SOLDAT

Vous m'excuserez, Madame.

MADAME LEVASSEUR

Vous n'avez pas à vous excuser. Cette entrevue particulière est tout à fait de circonstance. Vous désirez qu'elle ait ce caractère et peut-être avez-vous raison. Viens-tu, Philippe ?

PHILIPPE, *s'avançant vers le soldat.*

Monsieur... permettez que je vous serre la main. C'est toujours un honneur pour ceux qui n'ont

qu'imparfaitement servi leur patrie de serrer la main de ceux qui lui ont tout donné.

LE SOLDAT

Ça, c'est des bobards de civils... Entre copains, pas de ça... car on a été copains, je suppose ?

PHILIPPE

332e d'infanterie... Repli des Ardennes...

LE SOLDAT

Bon... Le compte y est !

Il lui serre la main. Philippe et sa mère sortent.

SCÈNE III

LEVASSEUR, LE SOLDAT

LEVASSEUR

Vous souffrez encore de votre blessure ?

LE SOLDAT

Du tout... c'est passé... Un peu d'arthrite consécutive, comme disent les toubibs. J'ai été prisonnier en Allemagne. Dame ! ça a manqué de confort pour la convalo.

LEVASSEUR

Ah ! vous avez été prisonnier, mon pauvre ami...

LE SOLDAT

Un an. Je suis rapatrié depuis quelques semaines et démobilisé depuis quelques jours.

LEVASSEUR

Vous avez été blessé longtemps avant d'avoir été fait prisonnier ?

LE SOLDAT

En même temps. J'ai été ramassé par les Boches. Et, précisément, c'est l'histoire que je suis chargé de vous raconter, si elle vous intéresse le moins du monde.

LEVASSEUR

Si elle m'intéresse ! Comment !... Alors, vous étiez l'autre brave qui, avec Paul Boulard, vous ètes risqué dans les lignes ennemies ?

LE SOLDAT

Oui, nous étions deux qui avions accepté de faire une patrouille. Un n'en est pas revenu... L'autre est tombé, et vous voyez qu'il a eu plus de veine que son camarade.

LEVASSEUR, *avec émotion.*

Et celui qui ne s'est pas relevé... a-t-il beaucoup souffert ?

LE SOLDAT

Il est tombé raide, la tête fracassée. Il n'a pas dit ouf !

LEVASSEUR

Dieu soit loué !... *(Un temps.)* C'était, comme vous disiez, un brave type !

LE SOLDAT

Peuh ! comme les autres...

LEVASSEUR

Je vous demande pardon de cette exclamation un peu sotte qu'a été la mienne. Vous faites bien de me reprendre. Vous avez tous été égaux dans le courage...

LE SOLDAT

Oh ! ce n'était pas ce que je voulais dire... je ne voyais pas si loin !

LEVASSEUR

Vous connaissiez intimement Paul Boulard ?

LE SOLDAT

Oui, intimement... Nous étions comme les deux doigts de la main.

LEVASSEUR, *le regardant.*

C'est vrai que vous avez des caractères communs, dans la façon de vous tenir.

LE SOLDAT

A force de vivre ensemble, peut-être bien... Il portait la barbe, je ne la porte pas. Mais vous le connaissiez donc de vue ?

LEVASSEUR

Non... Mais depuis... j'ai tant de fois regardé sa photographie... Elle est dans mon portefeuille, un portefeuille que j'ai toujours sur moi.

LE SOLDAT

C'est drôle ! De son vivant, vous ne le connaissiez pas, dites-vous, et en photographie vous l'avez dans votre portefeuille...

LEVASSEUR

Est-ce une allusion... ou bien votre camarade ne vous a-t-il pas mis au courant...

Il s'arrête.

LE SOLDAT

De ?...

LEVASSEUR

De certains faits concernant sa naissance ?

LE SOLDAT

Nous parlions plus de mort que de naissance à ce moment-là... Je ne sais pas de quoi vous voulez parler...

LEVASSEUR

Vraiment ?... Il ne vous a fait aucune confidence à ce sujet ?

LE SOLDAT

C'était un type bourru... peu loquace... ce qu'on appelle un renfermé.

LEVASSEUR

Se plaignait-il de la vie ?

LE SOLDAT

Dans les tranchées, est-ce qu'on se plaint jamais de la vie ?... La vie !... c'est que c'est quelque chose !

LEVASSEUR

Si elle a été trop mauvaise... pourtant !... Est-ce qu'il en voulait à des gens ?

LE SOLDAT

Je crois que oui, tout de même... Des fois... oui... Mais pour sa maman qu'il aimait bien, il savait

dissimuler. Il ne voulait pas qu'elle eût encore de la peine à cause de lui. Une première fois, c'était suffisant.

LEVASSEUR

Comme vous dites ça !... *(Il le regarde fixement.)* Mais... Oh ! c'est inouï...

LE SOLDAT

Quoi ?

LEVASSEUR

Le haut du visage... les yeux...

LE SOLDAT

Faut faire comme ça... Imaginez-moi avec la barbe... *(Il lève le coude à la hauteur des yeux.)* Vous verrez, c'est bien plus extraordinaire quand on fait comme ça...

LEVASSEUR

Est-ce qu'on vous a déjà dit que vous lui...

LE SOLDAT

Vous ne voudriez pas que ce soit la première fois. *(Levasseur a ouvert un portefeuille et pris la photographie.)* Tenez, dans cette pose. *(Il croise les bras comme s'il prenait la pose de la photographie qu'il n'a pourtant pas regardée.)* Comparez bien... Comme ça... je crois... que c'était comme ça.

LEVASSEUR

Ma parole ! je ne saurais pas que ce malheureux est mort...

LE SOLDAT

Votre cœur battrait, hein ?... *(S'avançant vers Levasseur.)* Regardez de plus près.

LEVASSEUR

Ah ! ça, est-ce que je suis fou ?

LE SOLDAT

P't'être pas !

LEVASSEUR, *pousse un cri.*

Vivant ?

LE SOLDAT

Vivant !

Un silence stupéfait, tragique, ébloui.

LEVASSEUR, *se reprenant, avec un soupçon.*

Mais ce n'est pas possible, votre mère me l'aurait dit, je le saurais...

PAUL

Oh ! n'ayez pas peur... Il n'y a aucune supercherie de la part de ma mère.

LEVASSEUR, *la voix étranglée.*

Alors... alors... vite ! Parlez !... mais parlez donc !

PAUL

Minute de repos !... Je vais vous expliquer.

LEVASSEUR

Elle vous a cru mort réellement ?

PAUL

Parbleu !

LEVASSEUR

A-t-elle su, par la suite, que vous étiez vivant ?

PAUL

Tiens donc !

LEVASSEUR

Et comment ne m'en a-t-elle pas averti tout de suite ? Pourquoi m'a-t-elle laissé dans cette persuasion ?

PAUL

C'est moi qui n'ai pas voulu...

LEVASSEUR

Vous ? Pourquoi ?

PAUL

Attendez !... Voilà l'histoire en deux mots. Des lignes françaises, on a vu que nous étions tombés, mon camarade Andrieux et moi. On nous a portés disparus, mais il leur avait semblé que notre compte était bon. Nos familles ont été averties que, portés disparus, nous devions être considérés comme morts. Les Boches m'ont ramassé après deux heures de souffrance. J'ai été ramené ensuite dans un lazaret et, de là, dans un camp en Allemagne. J'ai écrit à ma mère quand j'ai été assuré de survivre. Pourquoi lui faire une fausse joie, à cette femme, si je devais crever le lendemain ?... J'ai su qu'elle vous avait informé de ma disparition et que vous l'avez accueillie avec émotion.

LEVASSEUR

Ah ! vous ne devinerez jamais le bouleversement que cette nouvelle a apporté ici !

PAUL

Ici, oui... Là-bas, je ruminais ma souffrance ! Devant notre quart de riz, le soir, dans ma gamelle... avec mes poux à gratter et l'esquintement

du turbin... mes idées ont changé... On s'aigrit dans ce fourbi-là. Avant, j'étais résigné, pacifique. Mais j'ai fait la guerre, j'ai été parmi ceux qui ont souffert leur vie chaque jour pour sauver ceux qui la leur ont plus ou moins donnée !... Là-bas, tout m'est remonté dans un coup de rancœur... Je suis devenu... comment dire ?... un peu anarchiste... J'ai eu le temps de trop réfléchir à l'organisation de la société... Vous comprenez... à toutes les injustices... Ce que pendant trente ans j'avais si commodément supporté, m'est apparu tout à coup intolérable... révoltant... En sorte que, lorsque ma mère m'a écrit qu'elle allait vous prévenir, j'ai répondu tout de suite : « Te presse pas, laisse donc, patiente... Il faudra leur dire leurs quatre vérités... Je veux y aller moi-même, lui annoncer dans le blanc des yeux que j'ai encore ma peau et qu'elle est matriculée à son nom. »

LEVASSEUR, *l'interrompant.*

Et vous m'avez en face de vous, mon enfant... Vous pouvez parler en juge... vous en avez le droit... Je ne sourcillerai pas...

PAUL

En juge !... Oh ! oh !... Il y a quelques semaines, peut-être, dans le feu du retour, oui !... J'aurais dû venir vous trouver illico... J'ai attendu exprès. Quelques semaines, c'est énorme pour une idée... Avez-vous remarqué, Monsieur, comme on passe son temps à changer d'idées ? Là-bas, dans le camp des prisonniers, c'était la révolte, le chambardement social... tout le fourbi !... Quand on est revenu, il y en avait qui serraient les poings et qui avaient la voix rauque... La guerre rend méchant... Et puis, sous le veston retrouvé... dans la

chambre... dans la flemme de la rue... au bureau du P.-L.M-. avec les vieux poussiéreux d'autrefois, ce qu'on se sent mou !... La guerre s'estompe... on reprend... tout s'oublie... On voit le monde tel qu'il était avant, pire peut-être... si fort et si grand ! Alors, moi, je suis redevenu petit, petit... On arrivait pour chambarder... gueuler... et puis, on se paie une place au cinéma le samedi soir... Allez... je vous dis, ce qu'un homme peut changer de croquenots dans une vie !... Ah ! misère !...

LEVASSEUR

Vous voulez dire que la rancune s'atténue, mais les sentiments demeurent. C'est ça, n'est-ce pas ?

PAUL

Non, je ne vous en veux pas plus qu'avant, je jure. Pourquoi ?... Est-ce qu'il y a quelque chose de changé ? Qu'est-ce que la guerre a à voir dans mon cas ? Vous voyez que je ne suis même pas intéressant... à peine amoché... J'ai fait mon devoir comme tout le monde. Ah ! si j'étais mort... bougre !... ç'aurait été une autre musique. Là, dans le portefeuille... j'étais un rude héros, n'est-ce pas ?... Mais, là... avec toute ma peau des pieds à la tête, ce que je dégringole !... Mais si, mais si, ne faites donc pas ce mouvement indigné. Vous êtes un brave homme au fond... Eh bien ! avouez que vous ne trouvez pas en vous l'émotion que vous voudriez. Allons, pas de blague !

LEVASSEUR

Je ne l'ai pas... cette émotion !... Moi qui vous écoute parler comme en un rêve ! qui entends pour la première fois le timbre de votre voix... Et

pendant que je l'entends, cette voix virile, mon cœur me répète inlassablement tout bas : « Ton fils, c'est ton fils. » Je ne l'ai pas, mon pauvre enfant, cette émotion ?...

Il va à lui comme pour l'étreindre. Paul a un mouvement de retraite très net.

PAUL

Ah ! non, non !... N'exagérons tout de même pas... Pendant trente ans, on ne s'est pas embrassé, il n'y a aucune raison pour que nous commencions aujourd'hui...

LEVASSEUR

Il y en a d'énormes et de nouvelles... D'abord, il y a eu, quoi que vous en disiez, l'aventure tragique, durant laquelle nous avons tous cruellement senti que si vous faisiez le sacrifice de votre vie à la patrie, cette vie, nous vous l'avions donnée... Et ce remords-là, chez moi, cette angoisse ont...

PAUL, *l'interrompant.*

Les avez-vous ressentis quand j'ai été appelé le jour de la mobilisation ? Y avez-vous même songé ?... Non, n'est-ce pas ?...

LEVASSEUR

Peut-être... Je ne me le rappelle pas... L'égoïsme est le premier cri du cœur. Vous voyez ! Vous avez été dans cette maison la notion même du devoir oublié, de tout le devoir humain qui se levait en moi à cet appel avec des figures sévères de reproches...

PAUL

Nom de nom !... j'ai été tant que ça ?...

LEVASSEUR

Ah ! ne raillez pas. Je vous jure que vous n'en aurez plus l'occasion jamais.

PAUL

Et puis, si vous vous êtes monté le bourrichon sur mon héroïsme, vous avez déraillé un peu, savez-vous. Tel que vous me voyez, j'ai eu des frousses terribles dans la tranchée. J'ai coupé au truc, comme on dit, et quelquefois salement !

LEVASSEUR

Qu'est-ce que ça prouve ! La lettre que vous m'avez adressée était purement admirable !...

PAUL

Oh ! quand on part, on écrit avec le style des autres... On a le cœur qui bat... alors, en avant les grandes phrases... Oui... Mais après quatre ans de guerre et d'endurance, nous disions simplement : « Mon vieux, on y va... ? »

LEVASSEUR

C'est aussi beau et c'est la même chose... Vous voyez bien que lorsqu'on vous a chargé d'une mission où vous risquiez votre vie, vous n'avez pas hésité...

PAUL

Si, j'ai hésité... Ah ! pour sûr que j'ai hésité !... C'est commode à dire... « Vous n'avez pas hésité ! » Et rudement encore !... Puis, tout à coup, Andrieux m'a poussé le coude, il m'a dit : « Viens donc, va ! » Je suis parti. Allez, allez ! ne nous montons pas le coup. Vous avez devant vous un homme qui a fait ce qu'il devait faire, ni plus ni

moins que les autres... Et il y en a eu des millions comme ça ! A preuve que c'est l'avis du gouvernement, puisqu'au retour on ne nous donne pas des positions bien épatantes, vous savez !... Nous sommes trop, quoi ! Et puis, les places sont prises... *(Après un petit temps, timidement.)* Alors, justement, le plus clair résultat de mes révoltes d'autrefois c'est de venir vous demander de me pousser un peu au P.-L.-M. Vous devez avoir de l'influence. Vous avez le bras long. Je suis capable, vous savez !

LEVASSEUR

Non seulement je vous trouverai un emploi supérieur, mais la première chose que je vais faire, c'est de réparer mes torts d'autrefois envers vous. Je vais vous donner le nom que vous auriez dû porter.

PAUL

Ça me gênerait dans mes relations dans le quartier... Non, non... Je suis plus modeste que ça... un bon petit emploi intelligent, où je pourrai développer mes aptitudes...

LEVASSEUR

Ce n'est pas assez ! Vous devez être traité comme un fils et au même titre que l'autre... Vous avez les mêmes droits.

PAUL

Qu'est-ce que dirait votre famille ?

LEVASSEUR

Ma famille ? Mais sachez qu'elle n'ignore rien. Ma femme et mon fils partagent mes sentiments

là-dessus. Lorsqu'ils sauront que vous êtes vivant, ils n'hésiteront pas une minute !

PAUL, *avec émotion, en balbutiant.*

Vrai ?... Ah ! ça c'est bien ! C'est bien, vous savez... Ce que vous êtes chic !... Je n'aurais jamais cru !

LEVASSEUR

Et tout de suite encore... Je vais leur annoncer votre résurrection. Il faut profiter de notre émotion pour régler toutes ces choses. Nous allons prendre nos déterminations. Votre mère elle-même doit être consultée et avertie. Il y a des formalités nécessaires. Vous allez me la chercher tout de suite. Au grand jour ! au grand jour !

PAUL, *prenant précipitamment sa canne et son chapeau qu'il avait posés sur le bureau en entrant.*

Ma mère ?... Elle n'est pas loin... Elle est au carrefour de Buci, au café des Deux-Magots, où nous avons cassé la croûte. Elle m'attend, et avec anxiété, vous pensez... Ah ! la pauvre femme, ce qu'elle va être contente... C'est pour l'idée, et le sentiment, n'est-ce pas, plus que pour la chose elle-même... Voulez-vous que j'y coure tout de suite ?

LEVASSEUR

Comment donc ! Qu'elle soit là dans un quart d'heure exactement.

PAUL

Je ne me le fais pas répéter deux fois. Ah ! je ne peux pas vous dire... Je ne trouve pas les mots... Mais plus tard... Allez, ça viendra ! Sur le moment, n'est-ce pas ? on a des pudeurs stu-

pides... J'y vais, hein ?... Je vous l'envoie... A tout de suite.

Il sort, timide et rapide, presque en balbutiant. Levasseur court à la porte de gauche. Il appelle.

LEVASSEUR, *criant.*

Mes enfants ! Mes enfants !

SCÈNE IV

LEVASSEUR, MADAME LEVASSEUR PHILIPPE

LEVASSEUR

C'est lui ! *(Dès qu'ils sont entrés.)* Vivant !... Lui, Paul Boulard !... C'était lui-même que vous venez de voir !...

MADAME LEVASSEUR

Qu'est-ce que tu chantes là ?

LEVASSEUR

Quelle joie !

PHILIPPE

Allons, voyons, papa ! C'est impossible. Qu'est-ce que ce bateau ?

LEVASSEUR

Vivant, je vous dis !... Il est tombé en première ligne. Mais il a été ramassé par les Boches. Il y a un an qu'il était prisonnier.

MADAME LEVASSEUR

Qu'est-ce que tu racontes ? Comment ? On t'aurait fait connaître sa mort supposée, et on se

serait bien gardé de t'avertir lorsqu'on a su qu'il n'était que prisonnier ?

LEVASSEUR

C'est lui qui l'a voulu ainsi. Il tenait à venir me trouver et à m'annoncer lui-même la nouvelle. C'est égal ! quelle délivrance pour moi !...

MADAME LEVASSEUR, *avec autorité.*

Voyons, est-ce que tu n'es pas dupe ? Est-ce qu'on ne se moque pas de toi ?

LEVASSEUR

Ne cherchez pas, mes enfants... Je l'ai reconnu... à toute sa personne.

MADAME LEVASSEUR

Cette espèce de mise en scène truquée... cette mère qui parle trop, puis qui se tait subitement quand il faudrait parler... Tu me permettras de réserver mon opinion. Qu'en penses-tu, Philippe ?

PHILIPPE

Je pense, maman, qu'il y a de tels bouleversements dans les âmes en ce moment qu'il ne faut pas chercher de la logique là où chacun improvise... Et puis qu'importe... Le fait est là.

LEVASSEUR

Oui, le fait est là. Ouf ! mes enfants !... Comme ce dénouement est plus léger à supporter. Vous me comprenez ?

MADAME LEVASSEUR, *froidement.*

Tu ne peux pas exiger de nous une satisfaction égale à la tienne. Cet enfant ne tient pas à nos

fibres de la même façon, n'est-ce pas ? Au fait, pourquoi prisonnier, il s'est rendu ?

LEVASSEUR

Non, il a eu la jambe broyée. On l'a transporté à l'ambulance allemande.

MADAME LEVASSEUR

Broyée !... N'exagérons rien, la jambe a l'air de fonctionner convenablement !

PHILIPPE

Enfin, maman, n'épiloguons pas et ne marchande pas ta pitié. Je ressens une grande sympathie pour ce réprouvé et suis très heureux de le savoir sain et sauf.

LEVASSEUR

Ah ! je te reconnais bien là. Merci !...

MADAME LEVASSEUR

Tu l'as renvoyé ?... Qu'est-ce que tu lui as dit ?

LEVASSEUR

Que nous étions tous d'accord sur son cas. Que j'allais purement et simplement le reconnaître avec le consentement de ma femme elle-même.

MADAME LEVASSEUR, *mollement.*

Bien sûr !

LEVASSEUR

Et voilà qui va être réglé rapidement, je te prie de le croire !

MADAME LEVASSEUR

Prends ton temps tout de même et des rensei-

gnements. Ce serait de la folie d'agir à la légère. Sais-tu à quoi tu t'engages ? Moi pas.

LEVASSEUR

J'ai causé avec mon avocat. D'ailleurs, je connais le code.

MADAME LEVASSEUR

On croit toujours le connaître. Je demande à savoir, moi.

LEVASSEUR

Je vais téléphoner à mon avoué... J'ai son numéro de téléphone.

MADAME LEVASSEUR

Car il n'y a pas que ce garçon intéressant !... il y a sa mère !

LEVASSEUR

Elle n'est pas en question.

MADAME LEVASSEUR

Jusqu'à un certain point !

PHILIPPE

Papa a raison. Cette réparation est pour lui, pour nous, une question de devoir.

MADAME LEVASSEUR

Certainement. Mais avez-vous réfléchi que cette reconnaissance tardive, au fond, n'a plus d'utilité réelle. Générosité, pure générosité, qui, sous une autre forme, pourrait être aussi intéressante et moins grosse de conséquences. Voyons, renseigne-moi. Je ne pourrais pas concevoir, par exemple, que le fils reconnu d'une couturière à la journée

ait les mêmes droits que les enfants légitimes. Ce serait immoral !

LEVASSEUR

L'enfant reconnu touche le quart de l'héritage, comme l'enfant légitime.

MADAME LEVASSEUR, *stupéfaite.*

Quoi ?... le quart ?... C'est simplement monstrueux !

LEVASSEUR

Là-dessus, je serai très net... Ecoute bien ceci : quand bien même la loi ne me conférerait pas ce droit entier, je lui laisserais la part exacte qu'il aurait touchée si je l'avais reconnu autrefois. Je t'en avertis dès maintenant et j'en avertis Philippe.

MADAME LEVASSEUR

Et tu le dis sur un ton de menace !

PHILIPPE

Mais qu'importe l'argent, maman ! C'est une question bien secondaire !

MADAME LEVASSEUR, *se montant à mesure qu'elle parle.*

Secondaire ! je vous trouve admirables ! Dans votre égoïsme, vous ne pensez qu'à vous ! Mais savez-vous si cette reconnaissance ne va pas faire rompre le mariage de Philippe ? Monsieur et Madame Sorbier se soucieront-ils d'avoir une branche collatérale de cet acabit ? Pour un président à la Cour d'appel ! Vous devez les avertir, les consulter ! C'est de toute loyauté. Ils sont capables de retirer leur parole !

PHILIPPE

Ça... Le fait est que Monsieur Sorbier, si à cheval sur les convenances...

MADAME LEVASSEUR

Mon pauvre ami, fais-en ton deuil. C'est ton mariage rompu.

PHILIPPE

Je ne veux pas le croire ! Si je n'épouse pas cette enfant, je serai abominablement malheureux !

MADAME LEVASSEUR

Et dame ! Mettez-vous à leur place. Rencontrer sur son chemin une autre branche Levasseur issue de couturière à la journée !...

LEVASSEUR

Mon Dieu ! mais tu ressasses tout le temps cette profession comme tu dirais : repris de justice ! Qu'auront-ils à voir d'abord avec elle et avec lui ?

MADAME LEVASSEUR, *continuant.*

Allons donc ! Comment, mais quand il connaîtra l'étendue de sa fortune future, t'imagines-tu qu'il va rester dans l'ombre ! Il se lancera dans la vie... Ce sera, à sa façon, un nouveau riche... qui peut devenir peu à peu un jouisseur...

PHILIPPE

Maman, ne fais pas le roman de l'avenir. Je ne crois pas que ce soit dans la ligne de conduite de cet homme.

MADAME LEVASSEUR

Qu'en savez-vous ! Ils sont inouïs ! Cette façon

de préjuger ! Comment veux-tu qu'il résiste à cette griserie, c'est pas possible. Et s'il déshonore un jour le nom que tu lui auras donné !

PHILIPPE

Maman, voyons, c'est très pénible à entendre... Ne parle pas ainsi d'un héros.

MADAME LEVASSEUR

On peut être des héros dans la tranchée, et dans la vie civile une épave morale. Combien la guerre nous a-t-elle renvoyé de ceux-là ! Soyons réalistes et ne nous payons pas de mots. En résumé, ce projet est fou !

LEVASSEUR

Eh bien ! je ne trouve pas, moi. Qu'on me contrecarre ou non, j'ai le droit d'élever la voix.

MADAME LEVASSEUR, *au comble de l'exaspération.*

Moi aussi. Et je dis haut et clair que tu n'as pas le droit, pour un humanitarisme que personne ne te demande, de faire son malheur à lui *(Elle désigne Philippe.)* et de me manquer de respect à moi. Ici, pas de pitié russe ni de philosophie sociale, hein ! Je parle posément, en vieille bourgeoise saine d'esprit et de cœur. Je ne te laisserai pas commettre cette injure et cette injustice, ou je ne resterai pas un jour de plus sous ce toit.

LEVASSEUR

Soit ! J'ai mon libre arbitre, après tout. Je suis conscient de mes actes.

MADAME LEVASSEUR

Toi ? conscient !... Depuis quel âge et jusqu'auquel ?

LEVASSEUR

Tu dis ?

PHILIPPE, *prend le bras de sa mère.*

Maman,.. je vous en conjure !... J'ai vu là-bas comme la lutte est une chose terrible !... Mais la lutte chez soi, entre femme et mari, le déchirement du foyer, oh ! c'est affreux !...

MADAME LEVASSEUR

Ton père veut que je m'en aille... Je m'en irai... Non, mon fils n'est pas l'égal de celui d'une gourgandine, d'une domestique.

LEVASSEUR

Injurie... C'est ça !

MADAME LEVASSEUR

Moi, je te barrerai la route...

PHILIPPE

Voyons... Quelle peine !... Pour moi, qui vous aime !...

Ils parlent tous les trois ensemble. La porte s'ouvre.

MADAME LEVASSEUR

Tu verras !

SCÈNE V

Les Mêmes, JEANNE BOULARD

JEANNE, *entrant brusquement.*

Messieurs et dame !... Je vous demande pardon... Quand j'ai entendu vos éclats de voix, j'ai dit au valet de chambre que j'attendrais dans la galerie. Mais ce qui est parvenu jusqu'à moi de vos paroles m'a fait tourner le bouton de la porte. On parle de moi, je suis là pour répondre, puisque Monsieur Levasseur m'a convoquée.

MADAME LEVASSEUR

Ah ! c'est vous, Madame Boulard. Je vous reconnais pour vous avoir vue ici même l'année dernière. Cette fois vous entrez, me semble-t-il, avec un air plus arrogant.

JEANNE

Il ne faut pas confondre la tristesse et l'arrogance, Madame.

MADAME LEVASSEUR

Eh bien ! si vous avez écouté, vous avez dû entendre que tout se passe ici en pleine lumière. Monsieur Levasseur a trouvé chez moi une résistance à son projet, oui, je l'avoue franchement.

JEANNE

J'ai vaguement entendu surtout une injure à mon adresse.

LEVASSEUR

Mais la pensée de ma femme n'est pas du tout

celle que vous pourriez supposer d'après les exclamations dont la...

JEANNE, *l'interrompant.*

Laissez, Monsieur Levasseur. Les deux ou trois cris que j'ai entendus m'ont assez édifiée pour comprendre que, d'une part, Madame s'opposait nettement à votre idée, que Monsieur votre fils hésitait entre ses deux parents, mais que vous, Monsieur Levasseur, vous teniez bon. Cela me suffit. Puisque le père de Paul a dans l'idée de le reconnaître, je ne veux pas laisser perdre à mon fils une chance pareille et un bonheur qu'il vient de m'annoncer en bas avec de vraies larmes de reconnaissance. Moi, je ne compte pas là-dedans, je dois seulement défendre ou soutenir le bonheur de mon fils. On m'a convoquée. Eh bien ! si l'on a à me parler, qu'on me parle. Si, au contraire, l'on me demande de m'effacer, je m'effacerai. Vous voyez bien, Madame, que, jusqu'à preuve du contraire, je ne suis pas de trop.

PHILIPPE, *à sa mère.*

Laisse mon père et Madame discuter seuls, comme il convient, et hors de ta présence.

MADAME LEVASSEUR

Non. Moi non plus je ne suis pas de trop, que je sache ! Il se débat ici des choses qui touchent à mon foyer. Puisque vous le prenez sur ce ton, défendons chacun ce que nous avons à défendre, moi le respect de la famille et vous...

JEANNE

Moi le bonheur d'un pauvre enfant qui revient de la guerre !

MADAME LEVASSEUR

Le bonheur ! Ah ! Madame, il est légitime, le bonheur ! et s'il s'agissait seulement d'assurer le bonheur, la sécurité matérielle de votre fils, vous ne trouveriez en moi qu'un avocat. Mais il s'agit d'une reconnaissance légale, qui autrefois aurait eu un sens, mais lèse aujourd'hui une famille constituée et offense la mère, l'épouse que je suis.

LEVASSEUR

Je t'ai laissé parler. Est-ce fini ?... Je persiste plus que jamais à dire que j'ai une dette ancienne qui doit être acquittée.

MADAME LEVASSEUR

Une dette ! Ah ! tu en as plus d'une !... Crois-tu que si j'avais su que l'homme que j'épousais était le père d'un enfant reconnu, je n'aurais pas rompu nos engagements, et que mes parents m'auraient donnée à toi ! Je l'affirme, je ne t'aurais pas épousé... Je n'aurais pas voulu donner ce frère à mes enfants futurs. Tu as aussi une dette de ce côté et autrement sacrée : l'exécution de ton contrat avec ta femme... tes engagements envers nos familles.

PHILIPPE, *à Jeanne.*

Madame, moi, je me suis tu, comme je le devais, devant mes parents qui disposent de leur vie, mais je suis aussi directement en cause, et il faut que vous le sachiez, je n'éprouve pas d'autre sentiment pour celui qui est mon frère malchanceux, que de la sympathie et de l'admiration. Il faut excuser la pensée de ma mère. Elle est violente, mais jusqu'à un certain point justifiée. Celle de mon père également, car c'est ainsi, les actions humaines ont souvent deux faces. Je n'ai pas le

droit personnellement d'intervenir, mais, quelle que soit la décision que prendront mes parents, car inévitablement ils se mettront d'accord, je m'inclinerai avec respect, comme je le dois, devant cette décision.

JEANNE

Oui, autant dire que vous vous en lavez les mains !

MADAME LEVASSEUR

Tu entends ! Elle injurie... Ah ! ce n'est pas la femme que tu m'avais représentée.

JEANNE

Non, non, pas d'injure, Madame !... J'en ai entendu une tout à l'heure qui m'aurait dégoûtée de l'injure si j'en avais gardé en réserve. Seulement, aussi, pourquoi Monsieur s'abrite-t-il derrière le respect filial pour dissimuler sa pensée ?

PHILIPPE

Moi ?

JEANNE

S'il en a une, qu'il la dise !

PHILIPPE

Mais bravement, je...

LEVASSEUR, *violemment.*

Je l'interdis ! Mon fils n'a pas voix au chapitre. Je ne dépends, je le répète, que de ma conscience et non de celle des autres. En voilà assez ! Philippe, retire-toi si ta mère ne veut pas se retirer.

JEANNE

Il n'a pas voix au chapitre !... Comme fils,

peut-être, mais comme soldat, comme frère d'armes de l'autre... frère, puisque ça s'appelle ainsi, il peut parler. Qu'il donne son avis. Si j'ai bonne mémoire, c'est à la Censure qu'il se battait !

PHILIPPE

Depuis, j'ai combattu au front, Madame, en première ligne et de tout mon cœur !... J'aurais versé mon sang avec joie ! Je le jure !

MADAME LEVASSEUR

Mon fils a fait son devoir comme le vôtre... N'essayez pas de faire une distinction de courage entre toutes les classes de la société. Ils ont tous mêlé leur sang qui n'a fait qu'un !... Ce sera l'honneur impérissable de la bourgeoisie d'avoir donné autant de fils à la patrie, pour la sauver, que le peuple en a donné.

PHILIPPE

Tous égaux dans la lutte et la mort ! Là, vraiment, il n'y avait qu'une famille !

JEANNE

Eh bien ! alors, trouvez-vous juste, Monsieur, que ceux qui se sont fait casser la figure, dans ce qu'on appelait en effet la grande famille anonyme, ne trouvent pas au retour la place qui leur est due ? Et puisqu'il y en avait un qui n'avait, avant de partir, ni le rang, ni l'état civil qu'il méritait, faut-il qu'on lui refuse sa place vraie au soleil et à la vie... Allons, sa vraie plaque d'identité !... Sa plaque d'identité, vous la jugiez nécessaire, paraît-il, quand vous le croyiez mort... Tenez votre parole ! Donnez-lui le nom que vous portez et qu'il a acquis le droit de porter !

MADAME LEVASSEUR

Un nom, Madame !... Allons, ayez le courage d'aller jusqu'au bout de votre pensée. Ce que vous réclamez, ce n'est pas seulement le nom, ce sont les droits pour l'avenir...

JEANNE

Et pourquoi pas ?... Tous les enfants du même homme sont égaux.

MADAME LEVASSEUR

Pas devant la loi !

JEANNE

Devant le cœur !

MADAME LEVASSEUR, *elle attire son fils à elle.*

Jamais je n'accepterai que votre enfant soit le même que celui-là.

JEANNE

Le même ?... Il l'était dans les tranchées. C'est le fils d'une femme comme vous... et né du même père !

MADAME LEVASSEUR

Il n'y a pas d'égalité, Madame, entre nous deux, entre une épouse respectable qui a apporté son amour pour fonder une famille et une fille qui s'est amusée un jour avec le fils de ses patrons.

LEVASSEUR

Veux-tu te taire !...

JEANNE

Ah ! c'est comme ça ! Je vois où vous voulez en

venir. Vous voulez... Vous voulez me faire sortir de mes gonds. Je vois ça !

MADAME LEVASSEUR

Vous aurez beau faire, le fruit de la faute n'est pas, aux yeux de la société, la même chose que celui qui est né de l'amour.

JEANNE, *tout à coup dressée.*

Il est né de l'amour, lui aussi, comme l'autre !... Oui, de l'amour ! Cette chair-là, c'était de la chair d'amour avant de devenir de la chair à canon, ça a été pétri comme les autres dans les baisers, et elle a saigné sous la mitraille. C'est avec cette chair qu'on a défendu la patrie ! Et quant à moi la fille, la fille, comme vous le dites, elle a aimé de toutes ses forces, et ça a été le seul amour de sa vie !... J'ai failli en mourir... C'était bien aussi de l'amour, Madame, allez... l'amour qui tue, qui pleure, l'amour de mes vingt ans... L'amour de mon cœur, de toute ma chair... Et tu le sais bien... toi... toi !... que j'ai adoré et qui m'as brisé le cœur.

Elle éclate en sanglots.

LEVASSEUR

Assez ! assez !

PHILIPPE, *entraîne sa mère.*

Cette fois, viens, maman !... Pas ces paroles devant toi !...

MADAME LEVASSEUR

Non ! Laisse !

JEANNE

Pourquoi me pousse-t-on à bout, aussi !

LEVASSEUR

Voulez-vous bien vous taire ! C'est un scandale ! Une honte ! Je ne reconnais pas votre manière ! Vous, si réservée !...

JEANNE

Ah ! c'est peut-être que mon fils m'a soufflé de la haine au retour de là-bas... *(Elle éclate à nouveau en sanglots. Sa clameur augmente.)* C'est vous qui êtes méchants, tas de menteurs et d'égoïstes, qui ne reconnaissez pas vos petits quand ils vous ont sauvé la peau !

LEVASSEUR

Mais allez-vous vous taire, bon sang ! Elle a perdu la tête.

MADAME LEVASSEUR

Non. Elle est telle qu'elle devait être. Elle parle en fille du peuple qui vocifère et menace... Voilà où nous en sommes par ta faute ?... à la boue...

LEVASSEUR

Emmène ta mère... Cette fois, je l'ordonne !

Philippe entraîne sa mère ; ils sortent par la porte de gauche.

SCÈNE VI

LEVASSEUR, JEANNE effondrée sur une chaise.

LEVASSEUR

Ah ! ça... qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes folle ?

JEANNE

Vous avez entendu ce qu'elle vient de dire !

LEVASSEUR

De vous, je n'aurais jamais attendu pareil scandale ! Vraiment, c'est incroyable !

JEANNE

Un mouton devient enragé...

LEVASSEUR

Oh ! oh !... Jusqu'à ce tutoiement... devant ma femme.

JEANNE

Là, je vous demande pardon... Je me calme...

LEVASSEUR

Et quelle maladresse surtout, ma pauvre fille ! Vous compliquez la situation à plaisir. Là où il aurait fallu du doigté, de la dignité !

JEANNE

On m'a poussée à bout.

LEVASSEUR

Ces résistances de ma femme sont naturelles, après tout ! Quelle femme aurait accepté de gaieté de cœur cette situation-là... Mon fils, lui, n'avait pour vous que des paroles généreuses...

JEANNE

Bien sûr !

LEVASSEUR

Et au lieu de m'aider comme j'en avais besoin, voilà les gros mots, les phrases de journaux qu'on vous a apprises par cœur... Car ce n'est pas vous, cela !...

JEANNE, *avec désespoir.*

Monsieur Levasseur !... Levasseur !... ne m'abandonnez pas... Dites que vous ferez pour lui ce que vous vouliez faire ! Il est si bon, Paul... Il le mérite tellement... Vous aussi, vous avez bon cœur. Je vous en supplie !

LEVASSEUR

Mais oui... Mais oui... Ne vous mettez pas dans cet état !

JEANNE

Je vois bien tous les ennuis que vous allez avoir à soutenir, mais je fais appel à votre justice, à votre pitié. Pour le petit... Vous vous rappelez... la chambre autrefois... le berceau sur lequel j'ai pleuré si longtemps... quand vous m'avez fait dire que c'était fini... pour toujours. Ah ! pardonnez à la vieille femme que je suis de vous rappeler ça... Mais vous avez eu maintenant une pensée si belle, si tendre !

LEVASSEUR

Concevoir et réaliser sont deux. N'importe, je vous promets de leur faire entendre raison...

JEANNE, *lui embrasse les mains.*

Oh ! merci... Oh ! merci...

LEVASSEUR

De faire tout ce que je pourrai, tout... J'y parviendrai. D'abord, il faut que j'essaie, et tout de suite, d'effacer la mauvaise impression que vous avez produite. Pendant que je tâcherai, comme on dit, d'enlever le morceau. Ah ! ça va être terrible !... promettez-moi, de votre côté, de changer

d'attitude, que je retrouve ici une personne maîtresse d'elle-même et de ses paroles.

JEANNE

Je vous le promets... Je promets tout ce qu'on voudra. Promettez-le-leur de ma part. Présentez-leur bien toutes mes excuses. Il faut, il faut...

LEVASSEUR

Demeurez là le temps nécessaire. Un bon quart d'heure et peut-être...

JEANNE, *suppliante.*

J'ai mis tout mon espoir en vous.

LEVASSEUR

Espérez.

Il va rejoindre sa femme et son fils. Jeanne reste seule et se laisse aller à un abattement, puis se redresse.

JEANNE

Oh ! mais je tiendrai bon, je tiendrai bon !...

Elle s'est essuyé les yeux, puis s'est assise. Elle attend, la porte du fond s'ouvre tout doucement. Elle n'entend pas son fils qui entre à pas de loup.

SCÈNE VII

PAUL, JEANNE

PAUL

Ça ne va pas, hein ?

JEANNE, *sursautant.*

Toi !

PAUL

Ça ne va pas tout seul, ma pauvre maman ?

JEANNE

Comment le sais-tu ?

PAUL

Parce qu'en entrant dans la galerie, j'ai entendu un silence de mort. Je me suis dit : « Tiens, est-ce qu'ils se seraient tous bouffés, par hasard ?... » Puis j'ai pensé que ma gosse avait décanillé à la douce, telle que je connais sa timidité... Alors, j'ai ouvert la porte et je te vois là, seule, effondrée, avec une figure, comme si tu attendais ton tour chez le dentiste !

JEANNE

Ils sont là, à côté. Le jury discute... Mais je tiendrai, Paul... mon gas !

PAUL

Tu souffres à cause de moi, hein, maman ? Je te l'avais bien dit, quand je suis venu te chercher aux Deux-Magots. J'avais eu le temps de la réflexion et, passé l'escalier, je ne me faisais plus d'illusions !

JEANNE

Oh !... Il fait tout ce qu'il peut ! Ce n'est pas lui.

PAUL

Eh bien, alors, le pauvre homme ! Faire ce qu'on peut, c'est déjà beaucoup. Il doit suer sang et eau !

JEANNE

Le fils, lui, bluffe. Mais elle, si tu l'avais enten-

due. C'est la première fois que je tiens tête à quelqu'un, par exemple !

PAUL

Et c'est pas rigolo, hein ?

JEANNE

Aujourd'hui, j'ai cru que je devenais enragée. J'ai foncé dans le tas ! Ecoute, ne t'en va pas maintenant ! Reste, je veux que tu restes.

PAUL

A pas peur ! Je ne te quitte plus.

JEANNE

Devant toi, ils n'oseront pas !

PAUL

Oui, ma belle. Mais je ne peux pas rester devant toi toute ma vie.

JEANNE

Si tu l'avais entendue clamer qu'elle quitterait sa maison !

PAUL

Tu m'en diras tant !

JEANNE

Sa maison, son fils, son mari...

PAUL

Nous lui en donnons un turbin au pauvre bougre ! Il ne pourra jamais tenir le coup !

JEANNE

Enfin... comprends-tu ça ? Ils étaient bien décidés.

PAUL

Quand j'étais mort... Maintenant que je suis un stock de liquidation...

JEANNE

On t'envoie me chercher et patatras ! Enfin, je n'ai pas eu la berlue ! J'ai vu cet homme, l'année dernière, se frapper la poitrine quand j'ai apporté la nouvelle de ta mort. Depuis, il m'a parlé de toi dans des termes si douloureux, si bourrelés de remords... Il m'assurait que sa femme et son fils vénéraient ta mémoire. Et si tu avais été vivant ! que n'aurait-on pas fait pour toi ?... Que veux-tu, tout de même, j'ai l'impression très nette qu'à cause de toi il a passé sur cette maison comme un souffle d'air pur, d'enthousiasme !...

PAUL

C'est probablement vrai... Vois-tu, l'erreur est toujours de vouloir que les méchants soient d'un côté et les bons de l'autre, c'est plus compliqué que ça, maman ! Tous ces bourgeois farcis d'égoïsme pataugeaient dans leur bien-être... Ils ont senti passer sur leur tête, comme tu dis, un grand souffle, le souffle terrible de la guerre, car la guerre, si laide qu'elle soit, a soulevé de la beauté comme la tornade soulève tout dans la poussière... Les canards, dans leur basse-cour, ont battu de l'aile... Tu sais, lorsque les cygnes passent dans le soleil... Ils se sont dressés sur leurs pattes ! Il y a eu la contagion de la beauté... l'élan. Puis, le grand souffle apaisé, ils retournent à leur mangeoire et à leur petite paix de volaille grasse... Après le coup d'aile, tout reprend. Mesquineries et appétits. Ils se sont retrouvés tels qu'ils étaient auparavant... Messieurs, la vie continue !

JEANNE

Mais cependant, tout ce que tu disais au retour de ta captivité... Tout ce que vous avez rêvé, vous autres !...

PAUL

Oui, l'âge d'or ! C'est nous qui étions fous de parler de justice sociale, de fraternité et autres balivernes... Tu ne le connaîtras pas, maman, l'âge d'or... Il y a trop de choses à venger et à refaire. L'époque est aux malins qui sauront tirer leur épingle dans l'écrabouillement général. Suivons l'exemple, maman, et laissons passer cette époque-là qui crèvera bien comme les autres... Une guerre, qu'est-ce que c'est que ça !... On pensait que tout serait changé après elle... Une guerre, c'est un petit point grand comme l'ongle dans l'espace ! Une paille dans l'infini !... La terre roule sa bosse... pareille comme avant... implacable. Tirons notre coupe, maman... En somme, quoi ? En voilà des chichis pour reconnaître un pépère déjà barbu qui a passé l'âge de la nourrice ! A quoi bon ce luxe inutile !...

JEANNE

Comment, à quoi bon ? Et ton avenir ?

PAUL

Ce que nous aurions voulu, hein, maman, c'est qu'ils nous ouvrent mieux que leur bourse, leur cœur !... Ah ! oui ! S'appeler Levasseur, être le fils du puissant industriel, c'eût été quelque chose, bien sûr... Mais les bras tendus, la maison ouverte, le bon sourire heureux, et pour toi, maman, le respect, la bonté... Ne pleure pas, va ! C'était trop épatant... Sûr ! Quelle folie !... Alors, contentons-nous de la bourse. On ne peut tout de même pas

exiger de ce pauvre homme que sa vie devienne un enfer à cause de nous, parce que j'ai eu l'honneur de recevoir quelques pruneaux dans la guibole... Sois tranquille, au point de vue galette, papa Levasseur fera bien les choses... D'ailleurs, on n'a pas besoin d'un mobilier Louis XV de chez Dufayel !... Quoi ! Il me manque un emploi un peu plus rupin. Eh ben ! il me le donnera, papa Levasseur... il me le donnera, va ! et de quoi t'acheter une turne à la campagne... Pourvu qu'il n'entende plus parler de nous. Dis donc, maman, j'ai tout à coup une idée de génie.

JEANNE

Laquelle ?

PAUL

Foutons le camp ! Ce serait drôle, quand ils ouvriront la porte, solennels, le ventre en avant, qu'ils se cassent le nez sur le vide, plus personne... Les gars se sont poussé de l'air ! Viens donc, maman, viens donc !

JEANNE

Non, il ne faut pas... Il faut lutter... Pour toi ! Pour toi !...

PAUL

Ma grosse bique, va ! Est-ce que je ne t'ai pas ! Est-ce que je n'ai pas tes bras autour de ma poitrine ? Est-ce que j'ai besoin d'une autre famille que toi, qui m'as donné la becquée jour par jour et qui m'as élevé avec ton courage admirable !...

JEANNE, *l'embrassant.*

Ah ! mon Paul, mon chéri !... Comme tu es bon pour moi. Quand tu es venu au monde, qu'est-ce qui m'aurait dit que ce petit bout de chair-là

réparerait toute l'injustice de ma vie ?... Que je t'aime ! Serre, serre-la, ta vieille maman !

PAUL

Eh ben ! Ce n'est pas meilleur que tout, dis ? *(Il l'embrasse.)* La guerre m'a rendu... Qu'est-ce que tu veux de plus, nom de Dieu ! Dis, souris, la grosse... Souris !... Ah ! mais tu en as, un sale caractère ! Vrai, tu sais !

JEANNE, *essayant de sourire à travers ses larmes.*

Ah ! si tu es content et résigné ! Pourvu que je vive avec toi un bout de temps, fouette, cocher ! Au bout du monde !

PAUL

Pas au bout du monde, c'est trop loin ! Mais je te paie une soirée à Saint-Germain, dans un caboulot que je connais très rupin, et puis, après, cinéma jusqu'à la gauche !... Viens donc !

JEANNE

Alors, quoi... Renoncer... abandonner au moment où peut-être !... Et si tu le regrettais après, mon petit !

PAUL

Non !

JEANNE

Pourquoi ?

PAUL

Pourquoi ? Parce que je t'aime... parce qu'il fait beau dehors... parce que tu as un œil qui se croit dur et qui voit tout en bonté et en douceur. Voilà pourquoi... Viens donc, maman, on rigolera un peu !

JEANNE

Sans attendre même ce qu'ils vont dire ?

PAUL

C'est bien plus chic !

JEANNE

Et sans un mot d'explication ?

PAUL

Si, tiens, un P. P. C. sur sa table... Sur un beau papier à en-tête avec majuscules... Toi, fais le guet. *(Pendant qu'elle écoute près de la porte, lui, debout, écrit sur le bureau et dit à voix haute.) Excusez, j'avais complètement oublié que je partais ce soir en villégiature au bord de la mer, à Saint-Germain-les-Flots. J'emmène ma bonne femme de mère qui a besoin de se refaire un peu les sangs. Bonsoir, les types... Ecrivez Panam... Ça suivra.*

JEANNE, *en larmes.*

Ah ! cher enfant ! Cher enfant !

On entend du bruit à côté.

PAUL, *entraînant sa mère.*

Hé ! gare là-dessous... Caltons... v'là la famille !... Si qu'elle allait nous pincer ? Pas de blagues ! A Saint-Germain-les-Flots... Je te vas payer un de ces balthazars à trois cinquante le litron de vouvray... Passe, ma gosse... Je t'adore... Passe, ma bique...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

8351. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 11-1929.

THÉATRE DE BATAILLE, TOME XII



